

Universitäts-
BIBLIOTHECA
Ottaviansis





ŒUVRES

DE MONSIEUR DE V***.

ESSAIS

SUR

LES MŒURS ET L'ESPRIT
DES NATIONS;

Et sur les principaux faits de l'Histoire, depuis
Charlemagne jusqu'à Louis XIII.

NOUVELLE ÉDITION,
Conforme à l'Édition in-4° de Genève.

TOME SIXIÈME.



A NEUCHÂTEL.

M. DCC. LXXIII.



2. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

2. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

V. 4. Es

#6

1773

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.

11. 11. 11. 11. 11. 11.



ESSAIS

S U R

LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.

CHAPITRE CXLV.

De Colombo , & de l'Amérique.

C'EST à ces découvertes des Portugais dans l'ancien monde que nous devons le nouveau ; si pourtant c'est une obligation que cette conquête de l'Amérique, si funeste pour ses habitans , & quelquefois pour les conquérans mêmes.

CH. CXLV.

CH. CXLV.

C'EST ici le plus grand évènement , sans doute , de notre globe , dont une moitié avait toujours été ignorée de l'autre. Tout ce qui a paru grand jusqu'ici , semble disparaître devant cette espèce de création nouvelle. Nous prononçons encore , avec une admiration respectueuse , les noms des Argonautes , qui firent cent fois moins que les matelots de *Gama* & d'*Albuquerque*. Que d'autels on eût érigés dans l'antiquité à un Grec qui eût découvert l'Amérique ! *Christophe Colombo* & *Barthelemi* son frère ne furent pas traités ainsi.

COLOMBO , frappé des entreprises des Portugais , conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand ; & , par la seule inspection d'une carte de notre univers , jugea qu'il devait y en avoir un autre , & qu'on le trouverait en voguant toujours vers l'occident. Son courage fut égal à la force de son esprit , & d'autant plus grand , qu'il eut à combattre les préjugés de tous les contemporains , & à soutenir les refus de tous les princes. Gènes sa patrie , qui le traita de visionnaire , perdit la seule occasion de s'aggrandir qui pouvait s'offrir pour elle. *Henri VII* , roi

d'Angleterre , plus avide d'argent que capable d'en hasarder dans une si noble entreprise , n'écouta pas le frère de *Colombo* : lui-même fut refusé en Portugal par *Jean II* , dont les vues étaient entièrement tournées du côté de l'Afrique. Il ne pouvait s'adresser à la France , où la marine était toujours négligée , & les affaires autant que jamais en confusion , sous la minorité de *Charles VIII*. L'empereur *Maximilien* n'avait ni ports pour une flotte , ni argent pour l'équiper , ni grandeur de courage pour un tel projet. Venise eût pu s'en charger ; mais , soit que l'aversion des Génois pour les Vénitiens ne permît pas à *Colombo* de s'adresser à la rivale de sa patrie , soit que Venise ne conçût de grandeur que dans son commerce d'Alexandrie & du levant , *Colombo* n'espéra qu'en la cour d'Espagne.

FERDINAND , roi d'Aragon , & *Isabelle* , reine de Castille , réunissaient par leur mariage toute l'Espagne , si vous en exceptez le royaume de Grenade , que les Mahométans conservaient encore , mais que *Ferdinand* leur enleva bientôt après. L'union d'*Isabelle* & de *Ferdinand* prépara la gran-

CH. CXLV.

Colombo obtient de la cour d'Isabelle la permission de découvrir l'Amérique.

23 Août
1492.

deur de l'Espagne : *Colombo* la com-
mença ; mais ce ne fut qu'après huit
ans de sollicitations , que la cour d'*Isa-
belle* consentit au bien que le citoyen
de Gènes voulait lui faire. Ce qui fait
échouer les plus grands projets , c'est
presque toujours le défaut d'argent. La
cour d'Espagne était pauvre. Il fallut
que le prieur *Pérez* , & deux négoc-
ians nommés *Pinzono* , avançassent
dix-sept mille ducats pour les frais de
l'armement. *Colombo* eut de la cour
une patente , & partit enfin du port
de Palos en Andalousie avec trois pe-
tits vaisseaux , & un vain titre d'a-
miral.

15 Mars
1493.

DES isles Canaries où il mouilla , il
ne mit que trente-trois jours pour dé-
couvrir la première isle de l'Amérique ;
& pendant ce court trajet il eut à sou-
tenir plus de murmures de son équipa-
ge , qu'il n'avait essuyé de refus des
princes de l'Europe. Cette isle , située
environ à mille lieues des Canaries ,
fut nommée *San-Salvador*. Aussi-tôt
après il découvrit les autres isles Lu-
cayes , & Cuba , & Hispaniola , nom-
mée aujourd'hui *Saint - Domingue*.
Ferdinand & *Isabelle* furent dans une
singulière surprise de le voir revenir

au bout de sept mois avec des Américains d'Hispaniola, des raretés du pays, & sur-tout de l'or qu'il leur présenta. Le roi & la reine le firent asseoir & couvrir comme un Grand d'Espagne, le nommèrent grand-amiral & viceroy du nouveau monde. Il était regardé par-tout comme un homme unique envoyé du ciel. C'était alors à qui s'intéresserait dans ses entreprises, à qui s'embarquerait sous ses ordres. Il repart avec une flotte de dix-sept vaisseaux. Il trouve encore de nouvelles isles, comme les Caraïbes & la Jamaïque. Le doute s'était changé en admiration pour lui à son premier voyage; mais l'admiration se tourna en envie au second.

Il était amiral, viceroy, & pouvait ajouter à ces titres celui de bienfaiteur de *Ferdinand* & d'*Isabelle*. Cependant des juges envoyés sur les vaisseaux mêmes pour veiller sur sa conduite, le ramenèrent en Espagne. Le peuple qui entendit que *Colomb* arrivait, courut au-devant de lui, comme du Génie tutélaire de l'Espagne. On tira *Colomb* du vaisseau; il parut, mais avec les fers aux pieds & aux mains.

Ce traitement lui avait été fait par l'ordre de *Fonseca*, évêque de Burgos,

CH. CXLV.

1493.

Colomb mis aux fers pour prix d'avoir enrichi l'Espagne.

CH. CXLV.

intendant des armemens. L'ingratitude était aussi grande que les services. *Isabelle* en fut honteuse : elle répara cet affront autant qu'elle le put ; mais on retint *Colomb* quatre années , soit qu'on craignît qu'il ne prît pour lui ce qu'il avait découvert , soit qu'on voulût seulement avoir le tems de s'informer de sa conduite. Enfin on le renvoya encore dans son nouveau monde. Ce fut à ce troisième voyage qu'il apperçut le continent à dix degrés de l'équateur , & qu'il vit la côte où l'on a bâti Carthagène.

1498.

Prétention
d'un *Béhem*
qui croit
avoir décou-
vert le nou-
veau monde.

LORSQUE *Colomb* avait promis un nouvel hémisphère , on lui avait soutenu que cet hémisphère ne pouvait exister ; & , quand il l'eut découvert , on prétendit qu'il avait été connu depuis long-tems. Je ne parle pas ici d'un *Martin Béhem* de Nuremberg , qui , dit-on , alla de Nuremberg au détroit de Magellan en 1460 , avec une patente d'une duchesse de Bourgogne , qui , ne régnant pas alors , ne pouvait donner de patentes. Je ne parle pas des prétendues cartes qu'on montre de ce *Martin Béhem* , & des contradictions qui décréditent cette fable. Mais enfin ce *Martin Béhem* n'avait pas peuplé

l'Amérique. On en faisait honneur aux Carthaginois, & on citait un livre d'*Aristote* qu'il n'a pas composé. Quelques-uns ont cru trouver de la conformité entre des paroles caraïbes, & des mots hébreux, & n'ont pas manqué de suivre une si belle ouverture. D'autres ont su que les enfans de *Noé*, s'étant établis en Sibérie, passèrent de-là en Canada sur la glace, & qu'ensuite leurs enfans nés au Canada allèrent peupler le Pérou. Les Chinois & les Japonois, selon d'autres, envoyèrent des colonies en Amérique, & y firent passer des lions pour leur divertissement, quoique ni le Japon, ni la Chine n'aient de lions. C'est ainsi que souvent les savans ont raisonné sur ce que les hommes de génie ont inventé. On demande qui a mis des hommes en Amérique? Ne pourrait-on pas répondre, que c'est celui qui y fait croître des arbres & de l'herbe?

La réponse de *Colomb* à ses envieux, est célèbre. Ils disaient que rien n'était plus facile que ses découvertes. Il leur proposa de faire tenir un œuf debout; &, aucun n'ayant pu le faire, il cassa le bout de l'œuf, & le fit tenir. Cela était bien aisé, dirent les assistans.

CH. CXLV.

Que ne vous en avifiez-vous donc ; répondit *Colomb* ? Ce conte est rapporté du *Brunelleschi*, grand artiste, qui réforma l'architecture à Florence, long-tems avant que *Colomb* existât. La plupart des bons-mots sont des redites.

Réfutation
des parti-
sans d'*Amé-
ric Vespuce*.

LA cendre de *Colomb* ne s'intéresse pas à la gloire qu'il eut pendant sa vie d'avoir doublé pour nous les œuvres de la création. Mais les hommes aiment à rendre justice aux morts, soit qu'ils se flattent de l'espérance vaine qu'on la rendra mieux aux vivans, soit qu'ils aiment naturellement la vérité. *Americo Vespucci*, que nous nommons *Améric Vespuce*, négociant Florentin, jouit de la gloire de donner son nom à la nouvelle moitié du globe, dans laquelle il ne possédait pas un pouce de terre : il prétendit avoir le premier découvert le continent. Quand il serait vrai qu'il eût fait cette découverte, la gloire n'en serait pas à lui ; elle appartenait incontestablement à celui qui eut le génie & le courage d'entreprendre le premier voyage. La gloire, comme dit *Newton* dans sa dispute avec *Leibnitz*, n'est due qu'à l'inventeur : ceux qui viennent après ne sont que des disciples. *Colomb* avait déjà fait trois voya-

gès en qualité d'amiral & de viceroy , CH. CXLV.
cinq ans avant qu'*Améric Vespuce* en eût fait un en qualité de géographe , sous le commandement de l'amiral *Ojéda* : mais, ayant écrit à ses amis de Florence qu'il avait découvert le nouveau monde, on le crut sur sa parole ; & les citoyens de Florence ordonnèrent que tous les ans aux fêtes de la Toussaint, on fît pendant trois jours devant sa maison une illumination solennelle. Cet homme ne méritait certainement aucuns honneurs , pour s'être trouvé en 1498 dans une escadre qui rangea les côtes du Brésil , lorsque *Colomb* , cinq ans auparavant, avait montré le chemin au reste du monde.

Il a paru depuis peu à Florence une vie de cet *Améric Vespuce* , dans laquelle il ne paraît pas qu'on ait respecté la vérité , ni qu'on ait raisonné conséquemment. On s'y plaint de plusieurs auteurs Français , qui ont rendu justice à *Colomb*. Ce n'était pas aux Français qu'il fallait s'en prendre , mais aux Espagnols , qui les premiers ont rendu cette justice. L'auteur de la vie de *Vespuce* , dit qu'il veut confondre la vanité de la nation Française , qui a tou-

jours combattu avec impunité la gloire
 CH. CXLV. & la fortune de l'Italie. Quelle vanité
 y a-t-il à dire que ce fut un Génois qui
 découvrit l'Amérique ? Quelle injure
 fait-on à la gloire de l'Italie, en avouant
 que c'est un Italien né à Gènes, à qui
 l'on doit le nouveau monde ? Je remar-
 que exprès ce défaut d'équité, de poli-
 tesse & de bon-sens, dont il n'y a que
 trop d'exemples ; & je dois dire que les
 bons écrivains Français sont en général
 ceux qui sont le moins tombés dans ce
 défaut intolérable. Une des raisons qui
 les font lire dans toute l'Europe, c'est
 qu'ils rendent justice à toutes les na-
 tions.

Quels étaient
 les Améri-
 cains.

LES habitans des isles, & de ce con-
 tinent, étaient une espèce d'hommes
 nouvelle ; aucun n'avait de barbe. Ils
 furent aussi étonnés du visage des Espa-
 gnols, que des vaisseaux & de l'artille-
 rie ; ils regardèrent d'abord ces nou-
 veaux hôtes comme des monstres, ou
 des dieux qui venaient du ciel ou de
 l'océan. Nous apprenions alors, par
 des voyages des Portugais, le peu qu'est
 notre Europe, & quelle variété règne
 sur la terre. On avait vu qu'il y avait
 dans l'Indoustan des races d'hommes
 jaunes. Les noirs, distingués encore en

plusieurs espèces, se trouvaient en Afrique & en Asie, assez loin de l'équateur; & quand on eut depuis percé en Amérique, jusques sous la ligne, on vit que la race y est assez blanche. Les naturels du Brésil, sont de couleur de bronze. Les Chinois paraissaient encore une espèce entièrement différente par la conformation de leur nez, de leurs yeux & de leurs oreilles, par leur couleur, & peut-être encore même par leur génie. Mais ce qui est plus à remarquer, c'est que, dans quelques régions que ces races soient transplantées, elles ne changent point, quand elles ne se mêlent pas aux naturels du pays. La membrane muqueuse des Nègres, reconnue noire, & qui est la cause de leur couleur, est une preuve manifeste qu'il y a dans chaque espèce d'hommes, comme dans les plantes, un principe qui les différencie.

LA nature a subordonné à ce principe ces différens degrés de génie, & ces caractères des nations qu'on voit si rarement changer. C'est par-là que les Nègres sont les esclaves des autres hommes. On les achète sur les côtes d'Afrique, comme des bêtes; & les multitudes de ces noirs transplantés dans

CH. CXLV.

Peuples de
l'Amérique
méridionale
d'une nature
inférieure à
la nôtre.

CH. CXLV.

nos colonies d'Amérique, servent un très-petit nombre d'Européans. L'expérience a encore appris quelle supériorité ces Européans ont sur les Américains, qui, aisément vaincus par-tout, n'ont jamais osé tenter une révolution, quoiqu'ils fussent plus de mille contre un.

Animaux, végétaux nouveaux.

CETTE partie de l'Amérique était encore remarquable, par des animaux & des végétaux, que les trois autres parties du monde n'ont pas, & par le besoin de ce que nous avons. Les chevaux, le bled de toute espèce, le fer, étaient les principales productions qui manquaient dans le Mexique & dans le Pérou. Parmi les denrées ignorées dans l'ancien monde, la cochenille fut une des premières & des plus précieuses qui nous furent apportées : elle fit oublier la graine d'*écarlate*, qui servait de tems immémorial aux belles teintes rouges.

Au transport de la cochenille, on joignit bientôt celui de l'indigo, du cacao, de la vanille, des bois qui servent à l'ornement, ou qui entrent dans la médecine ; enfin du quinquina, seul spécifique contre les fièvres intermittentes, placé par la nature dans les

montagnes du Pérou , tandis qu'elle a mis la fièvre dans le reste du monde. Ce nouveau continent possède aussi des perles , des pierres de couleur , des diamans.

CAS CXLV.

Il est certain que l'Amérique procure aujourd'hui aux moindres citoyens de l'Europe , des commodités & des plaisirs. Les mines d'or & d'argent n'ont été utiles d'abord qu'aux rois d'Espagne & aux négocians. Le reste du monde en fut appauvri ; car le grand nombre , qui ne fait point le négoce , s'est trouvé d'abord en possession de peu d'espèces , en comparaison des sommes immenses qui entraient dans les trésors de ceux qui profitèrent des premières découvertes. Mais peu-à-peu cette affluence d'argent & d'or , dont l'Amérique a inondé l'Europe , a passé dans plus de mains , & s'est plus également distribuée. Le prix des denrées a haussé dans toute l'Europe à-peu-près dans la même proportion.

Mines,
Commerce.

Pour comprendre , par exemple , comment les trésors de l'Amérique ont passé des mains Espagnoles dans celles des autres nations, il suffira de considérer ici deux choses ; l'usage que *Charles-Quint* & *Philippe II* firent de

CH. CXLV. leur argent , & la manière dont les autres peuples entrent en partage des mines du Pérou.

CHARLES-QUINT, empereur d'Allemagne , toujours en voyage & toujours en guerre , fit nécessairement passer beaucoup d'espèces en Allemagne & en Italie , qu'il reçut du Mexique & du Pérou. Lorsqu'il envoya son fils *Philippe II*, à Londres , épouser la reine *Marie*, & prendre le titre de roi d'Angleterre , ce prince remit à la Tour vingt-sept grandes caisses d'argent en barre , & la charge de cent chevaux en argent & en or monnoyé. Les troubles de Flandre , & les intrigues de la ligue en France , coûtèrent à ce même *Philippe II*, de son propre aveu , plus de trois mille millions de livres de notre monnoie d'aujourd'hui.

Comment
les richesses
du nouveau
monde circulent
dans
l'ancien.

QUANT à la manière dont l'or & l'argent du Pérou parviennent à tous les peuples de l'Europe , & de-là vont en partie aux grandes Indes , c'est une chose connue , mais étonnante. Une loi sévère , établie par *Ferdinand* & *Isabelle* , confirmée par *Charles-Quint* & par tous les rois d'Espagne , défend aux autres nations , non-seulement l'entrée

des ports de l'Amérique Espagnole ,
mais la part la plus indirecte dans ce
commerce. Il semblerait que cette loi dût
donner à l'Espagne de quoi subjuguier
l'Europe. Cependant l'Espagne ne sub-
siste que de la violation perpétuelle de
cette loi même. Elle peut à peine four-
nir quatre millions en denrées qu'on
transporte en Amérique ; & le reste de
l'Europe fournit quelquefois pour cin-
quante millions de marchandises. Ce
prodigieux commerce de nations amies
ou ennemies de l'Espagne , se fait sous
le nom des Espagnols mêmes , toujours
fidèles aux particuliers , & toujours
trompant le roi , qui a un besoin ex-
trême de l'être. Nulle reconnaissance
n'est donnée par les marchands Espa-
gnols , aux marchands étrangers. La
bonne-foi , sans laquelle il n'y aurait
jamais eu de commerce , fait la seule
sûreté.

LA manière dont on donna long-tems
aux étrangers l'or & l'argent que les ga-
lions ont rapportés d'Amérique, fut en-
core plus singulière. L'Espagnol , qui est
à Cadix faëteur de l'étranger , confiait
les lingots reçus à des braves , qu'on
appellait *Météores*. Ceux-ci , armés de
pistolets de ceinture & d'épées , allaient

CH. CXLV.

porter les lingots numérotés au rempart, & les jettaient à d'autres *Météores*, qui les portaient aux chaloupes auxquelles ils étoient destinés. Les chaloupes les remettaient aux vaisseaux en rade. Ces *Météores*, ces facteurs, les commis, les gardes, qui ne les troublaient jamais, tous avaient leur droit, & le négociant étranger n'étoit jamais trompé. Le roi, ayant reçu son indult sur ces trésors à l'arrivée des galions, y gagnait lui-même. Il n'y avait proprement que la loi de trompée, loi qui n'est utile qu'autant qu'on y contrevient, & qui n'est pourtant pas encore abrogée, parce que les anciens préjugés sont toujours ce qu'il y a de plus fort chez les hommes.

Le plus grand exemple de la violation de cette loi, & de la fidélité des Espagnols, s'est fait voir en 1684. La guerre étoit déclarée entre la France & l'Espagne. Le roi catholique voulut se saisir des effets des Français. On employa en vain les édits & les monitoires, les recherches & les excommunications; aucun commissaire Espagnol ne trahit son correspondant Français. Cette fidélité si honorable à la nation Espagnole, prouva bien que les hom-

mes n'obéissent de bon gré qu'aux loix qu'ils se sont faites pour le bien de la société; & que les loix qui ne sont que la volonté du souverain, trouvent toujours tous les cœurs rebelles.

CH. CXLV.

Si la découverte de l'Amérique fit d'abord beaucoup de bien aux Espagnols, elle fit aussi de très-grands maux. L'un a été de dépeupler l'Espagne, par le nombre nécessaire de ses colonies; l'autre d'infecter l'univers d'une maladie qui n'était connue que dans quelques parties de cet autre monde, & sur-tout dans l'isle Hispaniola. Plusieurs compagnons de *Christophe Colomb* en revinrent atteints, & portèrent dans l'Europe cette contagion. Il est certain que ce venin, qui empoisonne les sources de la vie, était propre de l'Amérique, comme la peste & la petite vérole sont des maladies originaires de la Numidie méridionale. Il ne faut pas croire même que la chair humaine, dont quelques sauvages Américains se nourrissaient, ait été la source de cette corruption. Il n'y avait point d'anthropophages dans l'isle Hispaniola, où ce mal était invétéré. Il n'est pas non plus la suite de l'excès dans les plaisirs: ces excès n'avaient jamais été punis ain

Fléaux apportés de l'Amérique.

CH. CXLV.

par la nature dans l'ancien monde ; & aujourd'hui , après un moment passé & oublié depuis des années , la plus chaste union peut être suivie du plus cruel & du plus honteux des fléaux dont le genre humain soit affligé.

POUR voir maintenant comment cette moitié du globe devint la proie des princes chrétiens , il faut suivre d'abord les Espagnols dans leurs découvertes & dans leurs conquêtes.

Amérique
dévastée par
ceux qui vin-
rent la con-
vertir.

LE grand *Colomb* , après avoir bâti quelques habitations dans les isles , & reconnu le continent , avait repassé en Espagne , où il jouissait d'une gloire qui n'était point souillée de rapines & de cruautés : il mourut en 1506 à Valladolid. Mais les gouverneurs de Cuba , d'Hispaniola , qui lui succédèrent , persuadés que ces provinces fournissaient de l'or , en voulurent avoir au prix du sang des habitans. Enfin , soit qu'ils crussent la haine de ces insulaires implacable , soit qu'ils craignissent leur grand nombre , soit que la fureur du carnage , ayant une fois commencé , ne connût plus de bornes , ils dépeuplèrent en peu d'années Hispaniola , qui contenait trois millions d'habitans ; & Cuba , qui en avait plus de six cent mille. *Bar-*

thelemi de las Casas, évêque de Chia-pa, témoin de ces destructions, rapporte qu'on allait à la chasse des hommes avec des chiens. Ces malheureux sauvages, presque nuds & sans armes, étaient poursuivis comme des daims dans le fort des forêts, dévorés par des dogues, & tués à coups de fusil, ou surpris & brûlés dans leurs habitations.

CE témoin oculaire dépose à la postérité, que souvent on faisait sommer, par un dominicain & par un cordelier, ces malheureux de se soumettre à la religion chrétienne & au roi d'Espagne; &, après cette formalité, qui n'était qu'une injustice de plus, on les égorgeait sans remords. Je crois le récit de *las Casas* exagéré en plus d'un endroit; mais supposé qu'il en dise dix fois trop, il reste de quoi être saisi d'horreur.

ON est encore surpris que cette extinction totale d'une race d'hommes dans Hispaniola, soit arrivée sous les yeux & sous le gouvernement de plusieurs religieux de *S. Jérôme*: car le cardinal *Ximénès*, maître de la Castille avant *Charles-Quint*, avait envoyé quatre de ces moines en qualité

CH. CXLV. de présidens du conseil royal de l'isle.
CH. CXLV. Ils ne purent sans doute résister au torrent ; & la haine des naturels du pays, devenue avec raison implacable, rendit leur perte malheureusement nécessaire.



CHAPITRE CXLVI.

Vaines disputes. Comment l'Amérique a été peuplée. Différences spécifiques entre l'Amérique & l'ancien monde. Religion. Anthropophages. Raisons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.

SI ce fut un effort de philosophie qui fit découvrir l'Amérique, ce n'en est pas un de demander tous les jours, comment il se peut qu'on ait trouvé des hommes dans ce continent, & qui les y a menés? Si on ne s'étonne pas qu'il y ait des mouches en Amérique, c'est une stupidité de s'étonner qu'il y ait des hommes.

LE sauvage qui se croit une production de son climat, comme son original & sa racine de manioc, n'est pas plus ignorant que nous en ce point, & raisonne mieux. En effet, puisque le Nègre d'Afrique ne tire point son origine de nos peuples blancs, pourquoi les rouges, les olivâtres, les cendrés de l'Amérique viendraient-ils de nos

CH. CXLVI.

D'où viennent les hommes en Amérique? Quelle demande!

contrées ? & d'ailleurs , quelle serait la
CH. CXLVI. contrée primitive ?

LA nature , qui couvre la terre de fleurs , de fruits , d'arbres , d'animaux , n'en a-t-elle d'abord placé que dans un seul terrain , pour qu'ils se répandissent de-là dans le reste du monde ? où serait-ce ce terrain qui aurait eu d'abord toute l'herbe & toutes les fourmis , & qui les aurait envoyées au reste de la terre ? Comment la mousse & les sapins de la Norvège auraient-ils passé aux terres australes ? Quelque terrain qu'on imagine , il est presque tout dégarni de ce que les autres produisent. Il faudra supposer qu'originellement il avait tout , & qu'il ne lui reste presque plus rien. Chaque climat a ses productions différentes , & le plus abondant , est très-pauvre en comparaison de tous les autres ensemble. Le Maître de la nature a peuplé & varié tout le globe. Les sapins de la Norvège ne sont point assurément les pères des girofliers des Moluques ; & ils ne tirent pas plus leur origine des sapins d'un autre pays , que l'herbe des champs d'Archangel n'est produite par l'herbe des bords du Gange. On ne s'avise point de penser que les chenilles & les limaçons d'une partie

du monde soient originaires d'une autre partie ; pourquoi s'étonner qu'il y ait en Amérique quelques espèces d'animaux , quelques races d'hommes semblables aux nôtres ?

CH. CXLVI.

L'AMÉRIQUE, ainsi que l'Afrique & l'Asie , produit des végétaux , des animaux qui ressemblent à ceux de l'Europe ; & tout de même encore que l'Afrique & l'Asie , elle en produit beaucoup qui n'ont aucune analogie à ceux de l'ancien monde.

LES terres du Mexique , du Pérou , du Canada , n'avaient jamais porté ni le froment , qui fait notre nourriture ; ni le raisin , qui fait notre boisson ordinaire ; ni les olives , dont nous tirons tant de secours ; ni la plupart de nos fruits. Toutes nos bêtes de somme & de charrue, chevaux, chameaux , ânes, bœufs , étaient absolument inconnus. Il y avait des espèces de bœufs & de moutons , mais toutes différentes des nôtres. Les moutons du Pérou étaient plus grands , plus forts que ceux d'Europe , & servaient à porter des fardeaux. Leurs bœufs tenaient à la fois de nos buffles & de nos chameaux. On trouva dans le Mexique des troupeaux de porcs , qui ont sur le dos le nom-

Animaux ,
nourriture ,
tout diffère de
nos climats.

CH. CXLVI. brill , que par-tout ailleurs les quadrupèdes ont au ventre : point de chiens , point de chats. Le Mexique , le Pérou avaient des lions , mais petits & privés de crinière ; & , ce qui est plus singulier , le lion de ces climats était un animal poltron.

ON peut réduire , si l'on veut , sous une seule espèce tous les hommes , parce qu'ils ont tous les mêmes organes de la vie , des sens & du mouvement. Mais cette espèce parut évidemment divisée en plusieurs autres , dans le physique & dans le moral.

QUANT au physique , on crut voir dans les Esquimaux , qui habitent vers le soixantième degré du Nord , une figure , une taille semblable à celle des Lapons. Des peuples voisins avaient la face toute velue. Les Iroquois , les Hurons , & tous les peuples , jusqu'à la Floride , parurent olivâtres , & sans aucun poil sur le corps , excepté la tête.

Variété dans
l'espèce hu-
maine.

Le capitaine *Rogers* , qui navigea vers les côtes de la Californie , y découvrit des peuplades de Nègres , qu'on ne soupçonnait pas dans l'Amérique. On vit dans l'isthme de Panama une race qu'on appelle les *Dariens* , qui a beaucoup de rapport aux *Albinos* d'Afrique. Leur
taille

taille est tout au plus de quatre pieds ; CH. CXLVI.
ils sont blancs , comme les Albinos , & c'est la seule race de l'Amérique qui soit blanche. Leurs yeux rouges sont bordés de paupières façonnées en demi-cercle. Ils ne voient & ne sortent de leurs trous que la nuit ; ils sont parmi les hommes ce que les hiboux sont parmi les oiseaux. Les Mexicains , les Péruviens parurent d'une couleur bronzée ; les Brésiliens , d'un rouge plus foncé ; les peuples du Chili , plus cendrés. On a exagéré la grandeur des Patagons , qui habitent vers le détroit de Magellan ; mais on croit que c'est la nation de la plus haute taille qui soit sur la terre.

PARMI tant de nations si différentes de nous , & si différentes entr'elles , on n'a jamais trouvé d'hommes isolés , solitaires , errant à l'aventure , à la manière des animaux , s'accouplant comme eux au hasard , & quittant leurs femelles pour chercher seuls leur pâture. Il faut que la nature humaine ne comporte pas cet état , & que par-tout l'instinct de l'espèce l'entraîne à la société , comme à la liberté : c'est ce qui fait que la prison , sans aucun commerce avec les hommes , est un supplice inventé par les tyrans ; supplice qu'un sauvage pour-

Point d'hommes isolés & solitaires,

rait moins supporter encore que l'hom-
 CH. CXLVI. me civilisé.

Du détroit de Magellan jusqu'à la baie d'Hudson , on a vu des familles rassemblées , & des huttes qui composaient des villages ; point de peuples errans qui changeassent de demeures selon les saisons , comme les Arabes-Bédouins & les Tartares ; en effet , ces peuples , n'ayant point de bêtes de somme , n'auraient pu transporter aisément leurs cabanes. Par-tout on a trouvé des idiômes formés , par lesquels les plus sauvages exprimaient le petit nombre de leurs idées ; c'est encore un instinct des hommes de marquer leurs besoins par des articulations. De-là se sont formées nécessairement tant de langues différentes , plus ou moins abondantes , selon qu'on a eu plus ou moins de connaissances. Ainsi la langue des Mexicains était plus formée que celle des Iroquois , comme la nôtre est plus régulière & plus abondante que celle des Samoyèdes.

Soleil adoré. DE tous les peuples de l'Amérique , un seul avait une religion , qui semble au premier coup-d'œil ne pas offenser notre raison. Les Péruviens adoraient le soleil comme un astre bien-

faisant ; semblables en ce point aux anciens Persans , & aux Sabéens : mais, si vous en exceptez les grandes & nombreuses nations de l'Amérique , les autres étaient plongées pour la plupart dans une stupidité barbare. Leurs assemblées n'avaient rien d'un culte réglé , leur créance ne constituait point une religion. Il est constant que les Brâsiliens , les Caraïbes , les Mosquites , les peuplades de la Guiane , celles du Nord , n'avaient pas plus de notion distincte d'un DIEU suprême que les Cafres de l'Afrique. Cette connaissance demande une raison cultivée , & leur raison ne l'était pas. La nature seule peut inspirer l'idée confuse de quelque chose de puissant , de terrible , à un sauvage qui verra tomber la foudre , ou un fleuve se dérober. Mais ce n'est là que le faible commencement de la connaissance d'un DIEU créateur. Cette connaissance raisonnée manquait même absolument à toute l'Amérique.

LES autres Américains qui s'étaient fait une religion , l'avaient faite abominable. Les Mexicains n'étaient pas les seuls qui sacrifiaient des hommes à je ne fais quel être malfaisant ; on a prétendu même que les Péruviens

CH. CXLVI.

Superstitions
cruelles.

CH. CXLVI.

souillaient aussi le culte du soleil par de pareils holocaustes. Les anciens peuples de notre hémisphère, & les plus policés de l'autre, se sont ressemblés par cette religion barbare.

HERRÉRA nous assure que les Mexicains mangeaient les victimes humaines immolées. La plupart des premiers voyageurs & des missionnaires disent tous que les Brasiiliens, les Caraïbes, les Iroquois, les Hurons & quelques autres peuplades, mangeaient les captifs faits à la guerre; & ils ne regardent pas ce fait comme un usage de quelques particuliers, mais comme un usage de nation. Tant d'auteurs anciens & modernes ont parlé d'anthropophages, qu'il est difficile de les nier. Je vis en 1725 quatre sauvages amenés du Mississipi à Fontainebleau. Il y avait parmi eux une femme de couleur cendrée comme ses compagnons; je lui demandai par l'interprète qui les conduisait, si elle avait mangé quelquefois de la chair humaine; elle me répondit que oui, très-froidement, & comme à une question ordinaire. Cette atrocité si révoltante pour notre nature, est pourtant bien moins cruelle que le meurtre. La véritable barbarie

Anthropo-
phages.

est de donner la mort, & non de disputer un mort aux corbeaux ou aux vers. Des peuples chasseurs, tels qu'étaient les Brasiiliens & les Canadiens, des insulaires comme les Caraïbes, n'ayant pas toujours une subsistance assurée, ont pu devenir quelquefois anthropophages. La famine & la vengeance les ont accoutumés à cette nourriture; & quand nous voyons, dans les siècles les plus civilisés, le peuple de Paris dévorer les restes sanglans du maréchal d'*Ancre*, & le peuple de la Haie manger le cœur du grand-pensionnaire de *With*, nous ne devons pas être surpris qu'une horreur, chez nous passagère, ait duré chez les sauvages.

CH. CXLVI.

Et chez nous aussi.

LES plus anciens livres que nous ayons, ne nous permettent pas de douter que la faim n'ait poussé les hommes à cet excès. *Moïse* même menace les Hébreux dans cinq versets du Deutéronome, qu'ils mangeront leurs enfans, s'ils transgressent sa loi. Le prophète *Ezéchiel*, suivant plusieurs commentateurs, promet aux Hébreux, de la part de Dieu, que, s'ils se défendent bien contre le roi de Perse, ils auront à manger de la chair de cheval & de la chair de cavalier. *Marco Paolo*,

Et chez les Juifs.

CH. CXLVI.

ou *Marc Paul* , dit que de son tems , dans une partie de la Tarrarie , les magiciens ou les prêtres (c'était la même chose) avaient le droit de manger la chair des criminels condamnés à la mort. Tout cela soulève le cœur ; mais le tableau du genre humain doit souvent produire cet effet.

COMMENT des peuples toujours séparés les uns des autres , ont - ils pu se réunir dans une si horrible coutume ? Faut - il croire qu'elle n'est pas absolument aussi opposée à la nature humaine qu'elle le paraît ? Il est sûr qu'elle est rare , mais il est sûr qu'elle existe.

ON ne voit pas que ni les Tartares , ni les Juifs aient mangé souvent leurs semblables. La faim & le désespoir contraignirent aux sièges de Sancerre & de Paris pendant nos guerres de religion , des mères à se nourrir de la chair de leurs enfans. Le charitable *las Casas* , évêque de Chiapa , dit que cette horreur n'a été commise en Amérique que par quelques peuples chez lesquels il n'a pas voyagé. *Dampier* assure qu'il n'a jamais rencontré d'anthropophages , & il n'y a peut-être pas aujourd'hui deux peuplades ou

cette horrible coutume soit en usage.

IL est un autre vice tout différent, qui semble plus opposé au but de la nature ; que cependant les Grecs ont vanté, que les Romains ont permis, qui s'est perpétué dans les nations les plus polies, & qui est beaucoup plus commun dans nos climats chauds & tempérés de l'Europe & de l'Asie, que dans les glaces du septentrion. On a vu en Amérique ce même effet des caprices de la nature humaine. Les Brasiiliens pratiquaient cet usage monstrueux & commun ; les Canadiens l'ignoraient. Comment se peut-il encore qu'une passion qui renverse les loix de la propagation humaine, se soit emparée dans les deux hémisphères des organes de la propagation même ?

UNE autre observation importante, c'est qu'on a trouvé le milieu de l'Amérique assez peuplé, & les deux extrémités vers les poles peu habitées ; en général, le nouveau monde ne contenait pas le nombre d'hommes qu'il devait contenir. Il y en a certainement des causes naturelles ; premièrement le froid excessif, qui est aussi perçant en Amérique dans la latitude de Paris & de

B iv

CH. CXLVI.
Sodomie.

Population.

CH. CXLVI.

Vienne, qu'il l'est à notre continent au cercle polaire. En second lieu, les fleuves sont, pour la plupart en Amérique, dix fois plus larges, au moins, que les nôtres. Leurs inondations fréquentes ont dû porter la stérilité, & par conséquent la mortalité dans des pays immenses. Les montagnes, beaucoup plus hautes, sont aussi plus inhabitables que les nôtres ; des poisons violens & durables, dont la terre d'Amérique est couverte, rendent mortelle la plus légère atteinte d'une flèche trempée dans ces poisons ; enfin la stupidité de l'espèce humaine dans une partie de cet hémisphère, a dû influer beaucoup sur la dépopulation. On a connu en général, que l'entendement humain n'est pas si formé dans le nouveau monde que dans l'ancien. L'homme est dans tous les deux un animal très-faible ; les enfans périssent partout, faute d'un soin convenable ; & il ne faut pas croire que, quand les habitans des bords du Rhin, de l'Elbe & de la Vistule, plongeaient dans ces fleuves les enfans nouveaux nés dans la rigueur de l'hiver, les femmes Allemandes & Sarmates élevassent alors autant d'enfans qu'elles en élèvent aujourd'hui, sur-tout quand ces pays étaient

couverts de forêts qui rendaient le climat plus mal sain & plus rude qu'il ne l'est dans nos derniers tems. Mille peuplades de l'Amérique manquaient d'une bonne nourriture. On ne pouvait ni fournir aux enfans un bon lait, ni leur donner ensuite une subsistance saine, ni même suffisante. Plusieurs espèces d'animaux carnaciers sont réduites, par ce défaut de subsistance, à une très-petite quantité; & il faut s'étonner si on a trouvé dans l'Amérique plus d'hommes que de singes.

CH. CXLVI.

CHAPITRE CXLVII.

De Fernand Cortez.

CH.
CXLVII.

1519.
Entreprise
contre le Me-
xique.

C E fut de l'isle de Cuba que partit *Fernand Cortez* pour de nouvelles expéditions dans le continent. Ce simple lieutenant du gouverneur d'une isle nouvellement découverte, suivi de moins de six cents hommes, n'ayant que dix-huit chevaux & quelques pièces de campagne, va subjuguier le plus puissant État de l'Amérique. D'abord il est assez heureux pour trouver un Espagnol, qui, ayant été neuf ans prisonnier à Jucatan, sur le chemin du Mexique, lui sert d'interprète. Une Américaine, qu'il nomme *Dona Marina*, devient à la fois, sa maitresse & son conseil, & apprend bientôt assez d'espagnol pour être aussi une interprète utile. Ainsi l'amour, la religion, l'avarice, la valeur & la cruauté ont conduit les Espagnols dans ce nouvel hémisphère. Pour comble de bonheur, on trouva un volcan plein de soufre, on découvre du salpêtre, qui sert à renouveler dans le

besoin, la poudre consommée dans les combats. *Cortez* avance le long du golfe du Mexique, tantôt caressant les naturels du pays, tantôt faisant la guerre. Il trouve des villes policées où les arts sont en honneur. La puissante république de Tlascala, qui fleurissait sous un gouvernement aristocratique, s'oppose à son passage : mais la vue des chevaux, & le bruit seul du canon, mettaient en fuite ces multitudes mal armées : il fait une paix aussi avantageuse qu'il le veut. Six mille de ses nouveaux alliés de Tlascala, l'accompagnent dans son voyage du Mexique. Il entre dans cet Empire sans résistance, malgré les défenses du souverain. Ce souverain commandait cependant, à ce qu'on dit, à trente vaisseaux, dont chacun pouvait paraître à la tête de cent mille hommes armés de flèches, & de ces pierres tranchantes qui leur tenaient lieu de fer. S'attendait-on à trouver le gouvernement féodal établi au Mexique ?

LA ville de Mexique, bâtie au milieu d'un grand lac, était le plus beau monument de l'industrie Américaine. Des chaussées immenses traversaient le lac tout couvert de petites barques faites de troncs d'arbres. On voyait dans

CH.
CXLVII.

Description
de Mexico.

la ville, des maisons spacieuses & commodés construites de pierre, des marchés, des boutiques qui brillaient d'ouvrages d'or & d'argent ciselés & sculptés, de vaisselle de terre vernissée, d'étoffes de coton, & de tissus de plumes qui formaient des dessins éclatans par les plus vives nuances. Auprès du grand marché était un palais où on rendait sommairement la justice aux marchands, comme dans la juridiction des consuls de Paris, qui n'est établie qu'après la destruction de l'Empire du Mexique sous le roi *Charles IX*. Plusieurs palais de l'empereur *Motexuma* augmentaient la somptuosité de la ville. Un d'eux s'élevait sur des colonnes de jaspe, & était destiné à renfermer des curiosités qui ne servaient qu'au plaisir. Un autre était rempli d'armes offensives & défensives garnies d'or & de pierreries. Un autre était entouré de grands jardins, où l'on ne cultivait que des plantes médicinales; des intendans les distribuaient gratuitement aux malades. On rendait compte au roi du succès de leurs usages, & les médecins en tenaient registre à leur manière, sans avoir l'usage de l'écriture. Les autres espèces de magnificence ne marquent que le

progrès des arts ; celle-là marque le progrès de la morale.

S'IL n'était pas de la nature humaine de réunir le meilleur & le pire , on ne comprendrait pas comment cette morale s'accordait avec les sacrifices humains dont le sang regorgeait à Mexico , devant l'idole de *Visfiliputsli* , regardé comme le DIEU des armées. Les ambassadeurs de *Motexuma* dirent à *Cortez* , à ce qu'on prétend , que leur maître avait sacrifié dans ses guerres , près de vingt mille ennemis chaque année , dans le grand temple de Mexico. C'est une très-grande exagération ; on sent qu'on a voulu colorer par-là les injustices du vainqueur de *Motexuma* : mais enfin quand les Espagnols entrèrent dans ce temple, ils trouvèrent, parmi ses ornemens , des crânes d'hommes suspendus comme des trophées. C'est ainsi que l'antiquité nous peint le temple de *Diane* dans la Chersonnèse Taurique.

IL n'y a guères de peuples dont la religion n'ait été inhumaine & sanglante ; vous savez que les Gaulois , les Carthaginois , les Syriens , les anciens Grecs immolèrent des hommes. La loi des Juifs semblait permettre ces

CH.
CXLVII.

Sacrifices
d'hommes.

CH.
CXLVII.

sacrifices ; il est dit dans le Lévitique : *Si une ame vivante a été promise à DIEU , on ne pourra la racheter , il faut qu'elle meure.* Les livres des Juifs rapportent que , quand ils envahirent le petit pays des Cananéens , ils massacrèrent dans plusieurs villages , les hommes , les femmes , les enfans , & les animaux domestiques , parce qu'ils avaient été dévoués. C'est sur cette loi que furent fondés les sermens de *Jephthé* qui sacrifia sa fille , & de *Saül* , qui , sans les cris de l'armée , eût immolé son fils. C'est elle encore qui autorisait *Samuël* à égorger le roi *Agag* prisonnier de *Saül* , & à le couper en morceaux ; exécution aussi horrible & aussi dégoûtante que tout ce qu'on peut voir de plus affreux chez les sauvages , & qui serait un crime énorme , si DIEU même , l'arbitre de la vie & de la mort , à qui on ne peut demander compte , ne l'eût ainsi ordonné dans les profondeurs impénétrables de sa justice. D'ailleurs il paraît que chez les Mexicains on n'immolait que les ennemis ; ils n'étaient point anthropophages comme un très-petit nombre de peuplades Américaines.

LEUR police , en tout le reste , était

humaine & sage. L'éducation de la Jeunesse formait un des plus grands objets du gouvernement. Il y avait des écoles publiques établies pour l'un & l'autre sexe. Nous admirons encore les anciens Égyptiens, d'avoir connu que l'année est d'environ trois-cent soixante & cinq jours. Les Mexicains avaient poussé jusques-là leur astronomie.

LA guerre était chez eux réduite en art ; c'est ce qui leur avait donné tant de supériorité sur leurs voisins. Un grand ordre dans les finances maintenait la grandeur de cet Empire, regardé par ses voisins avec crainte & avec envie.

MAIS ces animaux guerriers, sur qui les principaux Espagnols étaient montés, ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains, ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'océan, ce fer dont ils étaient couverts, leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'admiration joints à cette faiblesse qui porte les peuples à admirer ; tout cela fit que, quand *Cortez* arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par *Moteczuma*, comme son maître, & par les habitans, comme leur Dieu. On se mettait à genoux dans

CH.
CXLVII.

Espagnols
pris pour des
Dieux.

les rues , quand un valet Espagnol passait. On raconte qu'un cacique , sur les terres duquel passait un capitaine Espagnol , lui présenta des esclaves & du gibier. Si tu es Dieu , lui dit-il , voilà des hommes , mange-les. Si tu es homme , voilà des vivres que ces esclaves t'apprêteront.

CEUX qui ont fait les relations de ces étranges évènements , les ont voulu relever par des miracles , qui ne servent en effet qu'à les rabaisser. Le vrai miracle fut la conduite de *Cortez*. Peu-à-peu la cour de *Motexuma* s'appri-voisant avec leurs hôtes , osa les traiter comme des hommes. Une partie des Espagnols était à la Vera-Cruz , sur le chemin du Mexique. Un Général de l'empereur , qui avait des ordres secrets , les attaqua ; & , quoique ses troupes fussent vaincues , il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête d'un d'eux fut même portée à *Motexuma*. Alors *Cortez* fit ce qui s'est jamais fait de plus hardi en politique. Il va au palais suivi de cinquante Espagnols , & accompagné de la *Dona Marina* , qui lui sert toujours d'interprète ; alors mettant en usage la persuasion & la menace , il emmène l'empereur prisonnier au quar-

tier Espagnol , le force à lui livrer ceux qui ont attaqué les siens à la Vera-Cruz , & fait mettre les fers aux pieds & aux mains de l'empereur même , comme un Général qui punit un simple soldat ; ensuite il l'engage à se reconnaître publiquement vassal de *Charles-Quint*.

CH.
CXLVII.

MOTEZUMA & les principaux de l'Empire donnent pour tribut attaché à leur hommage six cent mille marcs d'or pur , avec une incroyable quantité de pierreries , & d'ouvrages d'or , & de tout ce que l'industrie de plusieurs siècles avait fabriqué de plus rare. *Cortez* en mit à part le cinquième pour son maître ; prit un cinquième pour lui , & distribua le reste à ses soldats.

Tribut immense du Mexique.

ON peut compter parmi les plus grands prodiges , que , les conquérans de ce nouveau monde se déchirant eux-mêmes , les conquêtes n'en souffrirent pas. Jamais le vrai ne fut moins vraisemblable. Tandis que *Cortez* était près de subjuguier l'Empire du Mexique avec cinq cents hommes qui lui restaient , le gouverneur de Cuba , *Velasquez* , plus offensé de la gloire de *Cortez* son lieutenant que de son peu de soumission , envoie presque toutes

Cortez maître du Mexique avec cinq cents hommes.

CH.
CXLVII.

les troupes , qui consistaient en huit-cents fantassins , quatre-vingts cavaliers bien montés , & deux petites pièces de canon , pour réduire *Cortez* , le prendre prisonnier , & poursuivre le cours de ses victoires. *Cortez* , ayant d'un côté mille Espagnols à combattre , & le continent à retenir dans la soumission , laissa quatre-vingts hommes pour lui répondre de tout le Mexique , & marcha suivi du reste contre ses compatriotes. Il en défait une partie , il gagne l'autre. Enfin cette armée qui venait pour le détruire , se range sous ses drapeaux , & il retourne au Mexique avec elle.

L'empereur
du Mexique
prisonnier des
Espagnols , &
tué par ses su-
jets.

L'EMPEREUR était toujours en prison dans sa capitale , gardé par quatre-vingts soldats. Celui qui les commandait , nommé *Alvarédo* , sur un bruit vrai ou faux que les Mexicains conspiraient pour délivrer leur maître , avait pris le tems d'une fête , où deux mille des premiers seigneurs étaient plongés dans l'ivresse de leurs liqueurs fortes : il fond sur eux avec cinquante soldats , les égorge eux & leur suite sans résistance , & les dépouille de tous les ornemens d'or & de pierreries dont ils s'étaient parés pour cette fête. Cette

énormité que tout le peuple attribuait avec raison à la rage de l'avarice, souleva ces hommes trop patients : & , quand *Cortez* arriva , il trouva deux cent mille Américains en armes , contre quatre-vingts Espagnols occupés à se défendre , & à garder l'empereur. Ils assiégèrent *Cortez* pour délivrer leur roi ; ils se précipitèrent en foule contre les canons & les mousquets. *Antonio de Solis* appelle cette action une révolte , & cette valeur une brutalité , tant l'injustice des vainqueurs a passé jusqu'aux écrivains.

L'EMPEREUR *Motexuma* mourut dans un de ces combats , blessé malheureusement de la main de ses sujets. *Cortez* osa proposer à ce roi dont il causait la mort , de mourir dans le christianisme ; sa concubine *Dona Marina* était la catéchiste. Le roi mourut en implorant inutilement la vengeance du ciel contre les usurpateurs. Il laissa des enfans plus faibles encore que lui , auxquels les rois d'Espagne n'ont pas craint de laisser des terres dans le Mexique même ; & aujourd'hui les descendants en ligne droite de ce puissant empereur , vivent à Mexico même. On les appelle les *comtes de Mote-*

zuma ; ils font de simples gentils-hommes chrétiens, & confondus dans la foule. C'est ainsi que les sultans Turcs ont laissé subsister à Constantinople une famille des *Paléologues*. Les Mexicains créèrent un nouvel empereur, animé comme eux du desir de la vengeance. C'est ce fameux *Gatimozin*, dont la destinée fut encore plus funeste que celle de *Motexuma*. Il arma tout le Mexique contre les Espagnols.

Le désespoir, l'opiniâtreté de la vengeance & de la haine, précipitaient toujours ces multitudes contre ces mêmes hommes qu'ils n'osaient regarder auparavant qu'à genoux. Les Espagnols étaient fatigués de tuer, & les Américains se succédaient en foule sans se décourager. *Cortez* fut obligé de quitter la ville, où il eût été affamé ; mais les Mexicains avaient rompu toutes les chaussées. Les Espagnols firent des ponts avec les corps des ennemis ; mais dans leur retraite sanglante ils perdirent tous les trésors qu'ils avaient ravis pour *Charles-Quint* & pour eux. Chaque jour de marche était une bataille : on perdait toujours quelque Espagnol, dont le sang était payé par la mort.

de plusieurs milliers de ces malheureux qui combattaient presque nuds.

CORTEZ n'avait plus de flotte. Il fit faire par ses soldats , & par les Tlascalien qu'il avait avec lui , neuf bateaux , pour rentrer dans Mexico , par le lac même qui semblait lui en défendre l'entrée.

LES Mexicains ne craignirent point de donner un combat naval. Quatre à cinq mille canots , chargés chacun de deux hommes , couvrirent le lac , & vinrent attaquer les neuf bateaux de Cortez , sur lesquels il y avait environ trois cents hommes. Ces neuf brigantins qui avaient du canon , renversèrent bientôt la flotte ennemie. Cortez avec le reste de ses troupes combattait sur les chausses. Vingt Espagnols tués dans ce combat , & sept ou huit prisonniers , faisaient un événement plus important dans cette partie du monde que les multitudes de nos morts dans nos batailles. Les prisonniers furent sacrifiés dans le temple du Mexique. Mais enfin , après de nouveaux combats , on prit *Gatimozin* & l'impératrice sa femme. C'est ce *Gatimozin* , si fameux par les paroles qu'il prononça , lorsqu'un receveur des trésors du roi

CH.
CXLVII.

d'Espagne le fit mettre sur des charbons ardents , pour savoir en quel endroit du lac il avait fait jeter ses richesses ; son grand-prêtre condamné au même supplice jettait des cris ; & *Gatimozin* lui dit : *Et moi , suis-je sur un lit de roses ?*

1521.

CORTEZ fut maître absolu de la ville de Mexique , avec laquelle tout le reste de l'Empire tomba sous la domination Espagnole , ainsi que la Castille d'or , le Darien , & toutes les contrées voisines.

Cortez persécuté pour avoir vaincu l'Amérique , comme *Colomb* pour avoir découvert le nouveau monde.

QUEL fut le prix des services inouïs de *Cortez* ? Celui qu'eut *Colomb* ; il fut persécuté , & le même évêque *Fonséca* , qui avait contribué à faire renvoyer le découvreur de l'Amérique chargé de fers , voulut faire traiter de même le vainqueur. Enfin malgré les titres dont *Cortez* fut décoré dans sa patrie , il y fut peu considéré. A peine put-il obtenir audience de *Charles-Quint* : un jour il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur , & monta sur l'étrier de la portière. *Charles* demanda quel était cet homme ? “ C'est , répondit *Cortez* , celui qui vous a donné plus d'États que vos pères ne vous ont laissé de villes. ”

CHAPITRE CXLVIII.

De la découverte du Pérou.

CORTEZ, ayant soumis à Charles-
Quint plus de deux-cents lieues de
nouvelles terres en longueur, & plus
de cent cinquante en largeur, croyait
avoir peu fait. L'isthme qui resserre
entre deux mers le continent de l'A-
mérique, n'est pas de ving-cinq lieues
communes : on voit du haut d'une
montagne, près de Nombre de Dios,
d'un côté la mer qui s'étend de l'Amé-
rique jusqu'à nos côtes, & de l'autre
celle qui se prolonge jusqu'aux grandes
Indes. La première a été nommée *mer*
du Nord, parce que nous sommes au
nord ; la seconde *mer du Sud*, parce
que c'est au sud que les grandes Indes
sont situées. On tenta donc dès l'an
1513 de chercher par cette mer du
Sud de nouveaux pays à soumettre.

VERS l'an 1527, deux simples aven-
turiers, *Diego d'Almagro*, & *Fran-
cesco Pizarro*, qui même ne connais-
saient pas leurs pères, & dont l'éduca-
tion avait été si abandonnée, qu'ils ne

CH.
CXLVIII.

CH.
CXLVIII.

savaient ni lire ni écrire , furent ceux par qui *Charles-Quint* acquit de nouvelles terres plus vastes & plus riches que le Mexique. D'abord ils reconnaissent trois-cents-lieues de côtes Américaines en cinglant droit au midi ; bientôt ils entendent dire que vers la ligne équinoxiale & sous l'autre tropique , il y a une contrée immense , où l'or , l'argent , & les pierreries sont plus communs que le bois , & que le pays est gouverné par un roi aussi despotique que *Motexuma* ; car dans tout l'univers le despotisme est le fruit de la richesse.

Grandeur
des Incas.

Du pays de Cusco , & des environs du tropique du Capricorne , jusqu'à la hauteur de l'isle des Perles , qui est au sixième degré de latitude septentrionale , un seul roi étendait sa domination absolue dans l'espace de près de trente degrés. Il était d'une race de conquérans qu'on appelait *Incas*. Le premier de ces Incas qui avait subjugué le pays , & qui lui imposa des loix , passait pour le fils du soleil. Ainsi les peuples les plus policés de l'ancien monde & du nouveau se ressemblaient dans l'usage de déifier les hommes extraordinaires , soit conquérans , soit législateurs.

GARCILASSO

GARCILASSO DE LA VÉGA, issu de ces Incas , transporté à Madrid , écrivit leur histoire vers l'an 1608. Il était alors avancé en âge , & son père pouvait aisément avoir vu la révolution arrivée vers l'an 1530. Il ne pouvait , à la vérité , savoir avec certitude l'histoire détaillée de ses ancêtres. Aucun peuple de l'Amérique n'avait connu l'art de l'écriture , semblables en ce point aux anciennes nations Tartares , aux habitans de l'Afrique méridionale , à nos ancêtres les Celtes , aux peuples du septentrion. Aucune de ces nations n'eut rien qui tint lieu de l'histoire. Les Péruviens transmettaient les principaux faits à la postérité , par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Mais en général , les loix fondamentales , les points les plus essentiels de la religion , les grands exploits dégagés de détails , passent assez fidèlement de bouche en bouche. Ainsi *Garcilasso* pouvait être instruit de quelques principaux événemens. C'est sur ces objets seuls qu'on peut l'en croire. Il assure que dans tout le Pérou on adorait le soleil , culte plus raisonnable qu'aucun autre , dans un monde à qui rien n'avait été révélé.

Pline , chez les Romains , dans les

H. U. Tome VI.

C

CH.
CXLVIII.

Usages des
Péruviens.

 CH.
CXLVIII.

tems les plus éclairés, n'admet point d'autre Dieu. *Platon*, plus éclairé que *Pline*, avait appelé le soleil le fils de DIEU, la splendeur du Père; & cet astre long-tems auparavant fut révéé par les mages & par les anciens Égyptiens. La même vraisemblance & la même erreur régnèrent également dans les deux hémisphères.

LES Péruviens avaient des obélisques, des gnomons réguliers, pour marquer les points des équinoxes & des solstices. Leur année était de trois-cent soixante & cinq jours; peut-être la science de l'antique Égypte ne s'étendit pas au-delà. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture, & taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée & la plus industrieuse du nouveau monde.

Magnificence
et utile.

L'INCA *Huescar*, père d'*Atabalipa*, dernier Inca, sous qui ce vaste Empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté & embelli. Cet Inca qui conquiert tout le pays de Quito, aujourd'hui la capitale du Pérou, avait fait par les mains de ses soldats & des peuples vaincus, un grand chemin de cinq-cents lieues de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés, & des

montagnes applanies. Ce monument de l'obéissance & de l'industrie humaine, n'a pas été depuis entretenu par les Espagnols. Des relais d'hommes, établis de demi-lieue en demi-lieue, portaient les ordres du monarque dans tout son Empire. Telle était la police. Et si on veut juger de la magnificence, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur un trône d'or, qu'on trouva peser ving-cinq mille ducats, & que la litière de lames d'or sur laquelle était le trône, était soutenue par les premiers de l'État.

DANS les cérémonies pacifiques & religieuses à l'honneur du soleil, on formait des danfes; rien n'est plus naturel; c'est un des plus anciens usages de notre hémisphère. *Huescar*, pour rendre les danfes plus graves, fit porter par les danseurs une chaîne d'or, longue de sept-cents de nos pas géométriques, & grosse comme le poignet; chacun en soulevait un chaînon. Il faut conclure de ce fait, que l'or était plus commun au Pérou, que ne l'est parmi nous le cuivre.

FRANÇOIS PIZARRO attaqua cet Empire avec deux-cent cinquante fantassins, soixante cavaliers, & une dou-

CH.
CXLVIII.

Deux-cent
cinquante
hommes at-
taquent l'Em-
pire du Pérou.

zaine de petits canons que trainaient souvent les esclaves des pays déjà dom-
tés. Il arrive par la mer du Sud à la
hauteur de Quito par-delà l'équateur.
Aiabalipa, fils d'*Huescar*, régnait
alors; il était vers Quito avec environ
quarante mille soldats armés de flèches
& de piques d'or & d'argent. *Pizarro*
commença comme *Cortez* par une am-
bassade, & offrit à l'Inca l'amitié de
Charles-Quint. L'Inca répond qu'il ne
recevra pour amis les déprédateurs de
son Empire, que quand ils auront ren-
du tout ce qu'ils ont ravi sur leur rou-
te; & après cette réponse il marche
aux Espagnols. Quand l'armée de l'In-
ca, & la petite troupe Castillane fu-
rent en présence, les Espagnols vou-
lurent encore mettre de leur côté jus-
qu'aux apparences de la religion. Un
moine, nommé *Valverde*, fait évêque
de ce pays même qui ne leur apparte-
nait pas encore, s'avance avec un in-
terprète vers l'Inca une bible à la main,
& lui dit qu'il faut croire ce qui est
dit dans ce livre. Il lui fait un long
sermon de tous les mystères du chri-
stianisme. Les historiens ne s'accor-
dent pas sur la manière dont le sermon
fut reçu; mais ils conviennent tous

que la prédication finit par le combat.

LES canons, les chevaux & les armes de fer, firent sur les Péruviens le même effet que sur les Mexicains; on n'eut guères que la peine de tuer; & *Atabalipa*, arraché de son trône d'or par les vainqueurs, fut chargé de fers.

CET empereur, pour se procurer une liberté prompte, promit une trop grosse rançon; il s'obligea, selon *Herrera* & *Zarata*, de donner autant d'or qu'une des salles de ses palais pouvait en contenir, jusqu'à la hauteur de sa main, qu'il éleva en l'air au-dessus de sa tête. Aussi-tôt ses couriers partent de tous côtés pour assembler cette rançon immense; l'or & l'argent arrivent tous les jours au quartier des Espagnols; mais soit que les Péruviens se lassassent de dépouiller l'Empire pour un captif, soit qu'*Atabalipa* ne les pressât pas, on ne remplit point toute l'étendue de ses promesses. Les esprits des vainqueurs s'aigrirent; leur avarice trompée monta à cet excès de rage, qu'ils condamnèrent l'empereur à être brûlé vif; toute la grace qu'ils lui promirent, c'est qu'en cas qu'il voulût mourir chrétien on l'étranglerait avant de le brûler. Ce

CH.
CXLVIII.

Tributs
excessifs :
avarice
plus grande.

même évêque *Valverda* lui parla de christianisme par un interprète; il le baïsa, & immédiatement après on le pendit, & on le jeta dans les flammes. Le malheureux *Garcilasso* Inca, devenu Espagnol, dit qu'*Atabalipa* avait été très cruel envers sa famille, & qu'il méritait la mort; mais il n'ose pas dire que ce n'était point aux Espagnols à le punir. Quelques écrivains, témoins oculaires comme *Zarata*, prétendent que *François Pizarro* était déjà parti pour aller porter à *Charles-Quint* une partie des trésors d'*Atabalipa*, & que d'*Almagro* seul fut coupable de cette barbarie. Cet évêque de Chiapa, que j'ai déjà cité, ajoute qu'on fit souffrir le même supplice à plusieurs capitaines Péruviens, qui, par une générosité aussi grande que la cruauté des vainqueurs, aimèrent mieux recevoir la mort que de découvrir les trésors de leurs maîtres.

CEPENDANT, de la rançon déjà payée par *Atabalipa*, chaque cavalier Espagnol eut deux-cent quarante marcs en or pur; chaque fantassin en eut cent soixante : on partagea dix fois environ autant d'argent dans la même proportion; ainsi le cavalier eut un tiers de plus que le fantassin. Les officiers eu-

rent des richesses immenses ; & on envoya à *Charles-Quint* trente mille marcs d'argent , trois mille d'or non travaillé , & vingt mille marcs pesant d'argent , avec deux mille d'or en ouvrages du pays. L'Amérique lui aurait servi à tenir sous le joug une partie de l'Europe , & sur-tout les papes , qui lui avaient adjugé ce nouveau monde , s'il avait reçu souvent de pareils tributs.

ON ne fait si on doit plus admirer le courage opiniâtre de ceux qui découvrirent & conquièrent tant de terres , ou plus détester leur férocité : la même source , qui est l'avarice , produisit tant de bien & tant de mal. *Diego d'Almagro* marche à Cusco à travers des multitudes qu'il faut écarter ; il pénètre jusqu'au Chili par-delà le tropique du Capricorne. Par-tout on prend possession au nom de *Charles-Quint*. Bientôt après , la discorde se met entre les vainqueurs du Pérou , comme elle avait divisé *Velasquez* & *Fernand Cortez* dans l'Amérique septentrionale.

DIEGO D'ALMAGRO & *Francesco Pizarro* font la guerre civile dans Cusco même , la capitale des Incas. Toutes les recrues qu'ils avaient reçues

CH.
CXLVIII.

1534.

Guerre civile entre les vainqueurs.

CH.
CXLVIII.

d'Europe , se partagent , & combattent pour le chef qu'elles choisissent. Ils donnent un combat sanglant sous les murs de Cusco , sans que les Péruviens osent profiter de l'affaiblissement de leur ennemi commun ; au contraire il y avait des Péruviens dans chaque armée ; ils se battaient pour leurs tyrans ; & les multitudes des Péruviens dispersés , attendaient stupidement à quel parti de leurs destructeurs ils seraient soumis ; & chaque parti n'était que d'environ trois-cents hommes , tant la nature a donné en tout la supériorité aux Européens sur les habitans du nouveau monde. Enfin d'*Almagro* fut fait prisonnier , & son rival *Pizarro* lui fit trancher la tête ; mais bientôt après il fut assassiné lui-même par les amis d'*Almagro*.

DÉJÀ se formait dans tout le nouveau monde le gouvernement Espagnol. Les grandes provinces avaient leurs gouverneurs. Des audiences , qui sont à peu-près ce que sont nos parlemens , étaient établies : des archevêques , des évêques , des tribunaux d'inquisition , toute la hiérarchie ecclésiastique exerçait ses fonctions comme à Madrid , lorsque les capitaines qui avaient con-

quis le Pérou pour l'empereur *Charles-Quint*, voulurent le prendre pour eux-mêmes. Un fils d'*Almagro* se fit reconnaître roi du Pérou; mais d'autres Espagnols aimant mieux obéir à leur maître qui demeurait en Europe, qu'à leur compagnon qui devenait leur souverain, le prirent & le firent périr par la main du bourreau. Un frère de *François Pizarro* eut la même ambition & le même sort. Il n'y eut contre *Charles-Quint* de révoltes que celles des Espagnols mêmes, & pas une des peuples soumis.

Au milieu de ces combats, que les vainqueurs livraient entre eux, ils découvrirent les mines du Potosi, que les Péruviens mêmes avaient ignorées. Ce n'est point exagérer de dire que la terre de ce canton était toute d'argent : elle est encore aujourd'hui très-loin d'être épuisée. Les Péruviens travaillèrent à ces mines pour les Espagnols, comme pour les vrais propriétaires. Bientôt après on joignit à ces esclaves des Nègres qu'on achetait en Afrique, & qu'on transportait au Pérou comme des animaux destinés au service des hommes.

ON ne traitait, en effet, ni ces Nè-

 CH.
CXLVIII.

Dépositions
de *las Casas*
contre les Es-
pagnols.

gres, ni les habitans du nouveau monde, comme une espèce humaine. Ce *las Casas* religieux dominicain, évêque de Chiapa, duquel nous avons parlé, touché des cruautés de ses compatriotes, & des misères de tant de peuples, eut le courage de s'en plaindre à *Charles-Quint*, & à son fils *Philippe II*, par des mémoires que nous avons encore. Il y représente presque tous les Américains; comme des hommes doux & timides, d'un tempérament faible qui les rend naturellement esclaves. Il dit que les Espagnols ne regardèrent dans cette faiblesse que la facilité qu'elle donnait aux vainqueurs de les détruire; que dans Cuba, dans la Jamaïque, dans les isles voisines, ils firent périr plus de douze cent mille hommes; comme des chasseurs qui dépeuplent une terre de bêtes fauves. *Je les ai vu*, dit-il, *dans l'isle S.-Domingue & dans la Jamaïque, remplir les campagnes de fourches patibulaires, auxquelles ils pendaient ces malheureux treize à treize, en l'honneur, disaient-ils, des treize apôtres. Je les ai vu donner des enfans à dévorer à leurs chiens de chasse.*

UN cacique de l'isle de Cuba, nommé *Hatucu*, condamné par eux à périr

par le feu , pour n'avoir pas donné assez d'or , fut remis , avant qu'on allumât le bucher , entre les mains d'un franciscain , qui l'exhortait à mourir chrétien , & qui lui promettait le ciel. Quoi ! les Espagnols iront donc au ciel ? demandait le cacique. Oui , sans doute , disait le moine. Ah ! s'il est ainsi , que je n'aille point au ciel , repliqua ce prince. Un cacique de la nouvelle Grenade , qui est entre le Pérou & le Mexique , fut brulé publiquement pour avoir promis en vain de remplir d'or la chambre d'un capitaine.

DES milliers d'Américains servaient aux Espagnols de bêtes de somme , & on les tuait quand leur lassitude les empêchait de marcher. Enfin ce témoin oculaire affirme que , dans les isles & sur la terre ferme , ce petit nombre d'Européens a fait périr plus de douze millions d'Américains. *Pour vous justifier , ajoute-t-il , vous dites que ces malheureux s'étaient rendus coupables de sacrifices humains ; que , par exemple , dans le temple du Mexique on avait sacrifié vingt mille hommes : je prends à témoin le ciel & la terre , que les Mexicains , usant du droit barbare de la guerre , n'avaient pas fait souffrir la mort dans*

leurs temples à cent cinquante prisonniers.

DE tout ce que je viens de citer, il résulte que probablement les Espagnols avaient beaucoup exagéré les dépravations des Mexicains, & que l'évêque de Chiapa outrait aussi quelquefois ses reproches contre ses compatriotes. Observons ici que, si on reproche aux Mexicains d'avoir quelquefois sacrifié des ennemis vaincus au DIEU de la guerre, jamais les Péruviens ne firent de tels sacrifices au soleil, qu'ils regardaient comme le DIEU bienfaisant de la nature. La nation du Pérou était peut-être la plus douce de toute la terre.

ENFIN les plaintes réitérées de *las Casas* ne furent pas inutiles. Les loix envoyées d'Europe ont un peu adouci le sort des Américains. Ils sont aujourd'hui sujets soumis, & non esclaves.



CHAPITRE CXLIX.

Du premier voyage autour du monde.

C E mélange de grandeur & de cruauté étonne & indigne. Trop d'horreurs déshonorent les grandes actions des vainqueurs de l'Amérique ; mais la gloire de *Colomb* est pure. Telle est celle de *Magalhaens*, que nous nommons *Magellan*, qui entreprit de faire par mer le tour du globe, & de *Sébastien Cano*, qui acheva le premier ce prodigieux voyage, qui n'est plus un prodige aujourd'hui.

CE fut en 1519, dans le commencement des conquêtes Espagnoles en Amérique, & au milieu des grands succès des Portugais en Asie & en Afrique, que *Magellan* découvrit pour l'Espagne le détroit qui porte son nom, qu'il entra le premier dans la mer du Sud, & qu'en voguant de l'Occident à l'Orient, il trouva les isles qu'on nomma depuis *Marianes*.

Ces isles *Marianes* situées près de la ligne méritent une attention particulière. Les habitans ne connaissent

CH. CXLIX.

Habitans des isles *Marianes* sans religion, ignorant le tien & le mien.

CH. CXLIX.

point le feu, & il leur était absolument inutile. Ils se nourrissaient des fruits que leurs terres produisent en abondance, sur-tout du cacao, du sago qui est fort au-dessus du riz, & d'une pâte qui a le goût du meilleur pain, & qui se forme dans une gouffe, au haut d'un grand arbre; on prétend que la durée ordinaire de leur vie, est de cent-vingt ans. On en dit autant des Brasiiliens. Ces insulaires n'étaient ni sauvages, ni cruels; aucune des commodités qu'ils pouvaient désirer ne leur manquait. Leurs maisons bâties de planches de caoutiers, industrieusement façonnées, étaient propres & régulières. Ils cultivaient des jardins plantés avec art; & peut-être étaient-ils les moins malheureux & les moins méchants de tous les hommes. Cependant les Portugais appellèrent leur pays *les isles des Larrons*, parce que ces peuples, ignorant le bien & le mien, mangèrent quelques provisions du vaisseau. Il n'y avait pas plus de religion chez eux que chez les Hottentots; ni chez beaucoup de nations Africaines & Américaines. Mais au-delà de ces isles, en tirant vers les Moluques, il y en a d'autres où la religion mahométane avait été portée du tems

des califes. Les mahométans y avaient abordé par la mer de l'Inde, & les chrétiens y venaient par la mer du Sud. Si les mahométans Arabes avaient connu la bouffole, c'était à eux à découvrir l'Amérique; ils étaient dans le chemin; mais ils n'ont jamais navigé plus loin qu'à l'isle de Mindanao, à l'ouest des Manilles. Ce vaste archipel était peuplé d'hommes d'espèces différentes, les uns blancs, les autres noirs, les autres olivâtres ou rouges. On a toujours trouvé la nature plus variée dans les climats chauds, que dans ceux du septentrion.

CH. CXLIX.

Toujours
nouvelles es-
pèces d'hom-
mes.

Au reste, ce *Magellan* était un Portugais, auquel on avait refusé une augmentation de paye de six écus. Ce refus le déterminà à servir l'Espagne, & à chercher par l'Amérique un passage pour aller partager les possessions des Portugais en Asie. En effet, ses compagnons, après sa mort, s'établirent à Tidor, la principale des isles Moluques, où croissent les plus précieuses épiceries.

Les Portugais furent étonnés d'y trouver les Espagnols, & ne purent comprendre comment ils y avaient abordé par la mer orientale, lorsque tous les vaisseaux du Portugal ne pouvaient ve-

CH. CXLIX. nir que de l'Occident. Ils ne soupçon-
naient pas que les Espagnols eussent fait
une partie du tour du globe. Il fallut
une nouvelle géographie pour termi-
ner le différend des Espagnols & des
Portugais, & pour réformer l'arrêt que
la cour de Rome avait porté sur leurs
prétentions & sur les limites de leurs
découvertes.

IL faut savoir que, quand le célèbre
prince *Don Henri* commençait à recu-
ler pour nous les bornes de l'univers,
les Portugais demandèrent aux papes la
possession de tout ce qu'ils découvri-
raient. La coutume subsistait de deman-
der des royaumes au S.-Siège, depuis
que *Grégoire VII* s'était mis en pos-
session de les donner : on croyait par-là
s'assurer contre une usurpation étran-
gère, & intéresser la religion à ces nou-
veaux établissemens. Plusieurs pontifes
confirmèrent donc au Portugal les droits
qu'il avait acquis, & qu'ils ne pouvaient
lui ôter.

LORSQUE les Espagnols commen-
çaient à s'établir dans l'Amérique, le
pape *Alexandre VI* divisa les deux nou-
veaux mondes, l'Américain & l'Asiati-
que, en deux parties : tout ce qui était
à l'orient des îles Açores, devait appar-

Le Pape s'a-
vise de don-
ner l'Orient
& l'Occident.

tenir au Portugal ; tout ce qui était à l'occident fut donné à l'Espagne ; on traça une ligne sur le globe , qui marqua les limites de ces droits réciproques , & qu'on appelle *la ligne de marcation*. Le voyage de *Magellan* déranger la ligne du pape. Les isles Mariannes , les Philippines , les Moluques , se trouvaient à l'orient des découvertes Portugaises. Il fallut donc tracer une autre ligne , qu'on appella de *démarcation*. Qu'y a-t-il de plus étonnant , ou qu'on ait découvert tant de pays , ou que des évêques de Rome les aient donnés tous ?

TOUTES ces lignes furent encore dérangées , lorsque les Portugais abordèrent au Brésil ; elles ne furent pas plus respectées par les Français & par les Anglais , qui s'établirent ensuite dans l'Amérique septentrionale. Il est vrai que les Anglais sur-tout , n'ont fait que glaner après les riches moissons des Espagnols : mais enfin ils y ont eu des établissemens considérables.

Le funeste effet de toutes ces découvertes & de ces transplantations , a été que nos nations commerçantes se sont fait la guerre en Amérique & en Asie , toutes les fois qu'elles se la sont déclarée

CH. CXLIX.

en Europe. Elles ont réciproquement détruit leurs colonies naissantes. Les premiers voyages ont eu pour objet d'unir toutes les nations. Les derniers ont été entrepris pour nous détruire au bout du monde.

C'EST un grand problème de savoir si l'Europe a gagné en se portant en Amérique. Il est certain que les Espagnols en retirèrent d'abord des richesses immenses : mais l'Espagne a été dépeuplée ; & ces trésors, partagés à la fin par tant d'autres nations , ont remis l'égalité qu'ils avaient d'abord ôtée. Le prix des denrées a augmenté par-tout. Ainsi personne n'a réellement gagné. Il reste à savoir si la cochenille & le quinquina sont d'un assez grand prix pour compenser la perte de tant d'hommes.



CHAPITRE CL.

Du Brésil.

CH. CL.

QUAND les Espagnols envahissaient la plus riche partie du nouveau monde, les Portugais, surchargés des trésors de l'ancien, négligeaient le Brésil, qu'ils découvrirent en 1500, mais qu'ils ne cherchaient pas.

LEUR amiral *Cabral*, après avoir passé les îles du cap Verd, pour aller par la mer australe d'Afrique aux côtes du Malabar, prit tellement le large à l'occident, qu'il vit cette terre du Brésil, qui, de tout le continent Américain, est le plus voisin de l'Afrique; il n'y a que trente degrés en longitude de cette terre au mont Atlas; c'était celle qu'on devait découvrir la première. On la trouva fertile; il y règne un printemps perpétuel. Tous les habitans grands, bienfaits, vigoureux, d'une couleur rougeâtre, marchaient nuds, à la réserve d'une large ceinture qui leur servait de poche.

C'ÉTAIENT des peuples chasseurs, Quels étaient les Brésiliens.

CH. CL.

Anthropo-
phages.

par conséquent n'ayant pas toujours une subsistance assurée ; de-là nécessairement féroces , se faisant la guerre avec leurs flèches & leurs massues , pour quelques pièces de gibier , comme les barbares policés de l'ancien continent la font pour quelques villages. La colère , le ressentiment d'une injure les armait souvent , comme on le raconte des premiers Grecs & des Asiatiques. Ils ne sacrifiaient point d'hommes , parce que n'ayant aucun culte religieux , ils n'avaient point de sacrifices à faire ainsi que les Mexicains : mais ils mangeaient leurs prisonniers de guerre ; & *Améric Vespucce* rapporte dans une de ses lettres , qu'ils furent fort étonnés quand il leur fit entendre que les Européens ne mangeaient pas leurs prisonniers.

Au reste , nulles loix chez les Brasi-liens que celles qui s'établissaient au hazard pour le moment présent par la peuplade assemblée ; l'instinct seul les gouvernait. Cet instinct les portait à chasser , quand ils avaient faim , à se joindre à des femmes quand le besoin le demandait , & à satisfaire ce besoin passager avec de jeunes gens.

Ces peuples sont une preuve assez

forte que l'Amérique n'avait jamais été connue de l'ancien monde ; on aurait porté quelque religion dans cette terre peu éloignée de l'Afrique. Il est bien difficile qu'il n'y eût resté quelque trace de cette religion quelle qu'elle fût ; on n'y en trouva aucune. Quelques charlatans portant des plumes sur la tête , excitaient les peuples au combat , leur faisaient remarquer la nouvelle lune , leur donnaient des herbes qui ne guérissaient pas leurs maladies. Mais qu'on ait vû chez eux des prêtres , des autels , un culte , c'est ce qu'aucun voyageur n'a dit , malgré la pente à le dire.

LES Mexicains , les Péruviens , peuples policés , avaient un culte établi. La religion chez eux maintenait l'État , parce qu'elle était entièrement subordonnée au prince ; mais il n'y avait point d'État chez les sauvages sans besoin & sans police.

LE Portugal laissa , pendant près de cinquante ans , languir les colonies que leurs marchands avaient envoyées au Brésil. Enfin en 1559, on y fit des établissemens solides , & les rois de Portugal eurent à la fois les tributs des deux mondes. Le Brésil augmenta les richesses des Espagnols , quand leur roi *Philippe II*

CH. CL.

Preuve que
l'ancien monde
n'avait ja-
mais connu le
nouveau.

CH. CL.

s'empara du Portugal en 1581. Les Hollandais le prirent presque tout entier sur les Espagnols, depuis 1625, jusqu'à 1630.

Portugal pauvre avec or & diamans.

Ces mêmes Hollandais enlevaient à l'Espagne, tout ce que le Portugal avait établi dans l'ancien monde & dans le nouveau. Enfin, lorsque le Portugal eut secoué le joug des Espagnols, il se remit en possession des côtes du Brésil. Ce pays a produit à ces nouveaux maîtres, ce que le Mexique, le Pérou, & les îles donnaient aux Espagnols, de l'or, de l'argent, des denrées précieuses. Dans nos derniers tems même, on y a découvert des mines de diamans, aussi abondantes que celles de Golconde. Mais qu'est-il arrivé? tant de richesses ont appauvri les Portugais. Les colonies d'Asie, du Brésil, avaient enlevé beaucoup d'habitans. Les autres, comptant sur l'or & les diamans, ont cessé de cultiver les véritables mines, qui sont l'agriculture & les manufactures. Leurs diamans & leur or ont payé à peine les choses nécessaires que les Anglais leur ont fournies; c'est pour l'Angleterre, en effet, que les Portugais ont travaillé en Amérique. Enfin, en 1756, quand Lisbonne a été renversée par un trem-

blement de terre, il a fallu que Londres envoyât jusqu'à de l'argent monnoyé au Portugal, qui manquait de tout. Dans ce pays le roi est riche, & le peuple pauvre.

CH. CL.

CHAPITRE CLI.

Des possessions des Français en Amérique.

CH. CLI.

LEs Espagnols tiraient déjà du Mexique & du Pérou, des trésors immenses, qui pourtant à la fin ne les ont pas beaucoup enrichis; quand les autres Nations, jalouses & excitées par leur exemple, n'avaient pas encore, dans les autres parties de l'Amérique, une colonie qui leur fût avantageuse.

L'AMIRAL *Coligni*, qui avait en tout de grandes idées, imagina en 1557, sous *Henri II*, d'établir les Français & la secte dans le Brésil; un chevalier de *Villegagnon*, alors calviniste, y fut envoyé. *Calvin* s'intéressa à l'entreprise; les Gènevois n'étaient pas alors d'aussi bons commerçans qu'aujourd'hui. *Calvin* envoya plus de prédicans que de cultivateurs. Ces ministres, qui voulaient dominer, eurent avec le commandant de violentes querelles; ils excitèrent une sédition. La colonie fut divisée; les Portugais la détruisirent. *Villegagnon* renonça à *Calvin* & à ses ministres; il les

traita

Le Brésil perdu, pour des querelles de religion.

traita de perturbateurs ; ceux-ci le traitèrent d'athée , & le Brésil fut perdu pour la France , qui n'a jamais su faire de grands établissemens au-dehors.

CH. CLI.

ON disait que la famille des Incas s'était retirée dans ce vaste pays , dont les limites touchent à celles du Pérou ; que c'était-là que la plupart des Péruviens avaient échappé à l'avarice & à la cruauté des chrétiens d'Europe , qui habitaient au milieu des terres , près d'un certain lac Parima , dont le fable était d'or ; qu'il y avait une ville dont les toits étaient couverts de ce métal ; les Espagnols appelaient cette ville *Eldorado* ; ils la cherchèrent long-tems.

CE nom d'*Eldorado* éveilla toutes les puissances. La reine *Elizabeth* envoya , en 1596 , une flotte , sous le commandement du savant & malheureux *Raleigh* , pour disputer aux Espagnols ces nouvelles dépouilles. *Raleigh* , en effet , pénétra dans le pays habité par des peuples rouges. Il prétend qu'il y a une nation dont les épaules sont aussi hautes que la tête. Il ne doute point qu'il n'y ait des mines : il rapporta une centaine de grandes plaques d'or , & quelques

Eldorado.

CH. CLI.

Cayenne.

morceaux d'or ouvragés. Mais enfin , on ne trouva ni de ville Dorado , ni de lac Parima. Les Français , après plusieurs tentatives , s'établirent en 1664 , à la pointe de cette grande terre dans l'isle de la Cayenne , qui n'a qu'environ quinze lieues communes de tour. C'est-là ce qu'on nomma *la France équinoxiale*. Cette France se réduisit à un bourg composé d'environ cent cinquante maisons de terre & de bois ; & l'isle de Cayenne n'a valu quelque chose que sous *Louis XIV* , qui le premier des rois de France encouragea véritablement le commerce maritime ; encore cette isle fut-elle enlevée aux Français , par les Hollandais , dans la guerre de 1672. Mais une flotte de *Louis XIV* la reprit. Elle fournit aujourd'hui un peu d'indigo & de mauvais café. La Guiana était , dit-on , le plus beau pays de l'Amérique où les Français pussent s'établir , & c'est celui qu'ils négligèrent.

On leur parla de la Floride entre l'ancien & le nouveau Mexique. Les Espagnols étaient déjà en possession d'une partie de la Floride , à laquelle même ils avaient donné ce nom. Mais comme un armateur Français préten-

dait y avoir abordé à-peu-près dans le même tems qu'eux , c'était un droit à disputer ; les terres des Américains devant appartenir par notre droit des gens , ou de ravisseur , non-seulement à celui qui les envahissait le premier , mais à celui qui difait le premier les avoir vues.

L'AMIRAL *Coligni* y avait envoyé sous *Charles IX* , vers l'an 1564 , une colonie huguénote , voulant toujours établir sa religion en Amérique , comme les Espagnols y avaient porté la leur. Les Espagnols ruinèrent cet établissement , & pendirent aux arbres tous les Français , avec un grand écriteau au dos : *Pendus , non comme Français , mais comme hérétiques.*

QUELQUE tems après , un Gascon , nommé le chevalier de *Gourgues* , se mit à la tête de quelques corsaires pour essayer de reprendre la Floride. Il s'empara d'un petit fort Espagnol , & fit pendre à son tour les prisonniers , sans oublier de leur mettre un écriteau : *Pendus , non comme Espagnols , mais comme voleurs & maranes.* Déjà les peuples de l'Amérique voyaient leurs déprédateurs Européans les venger en s'exterminant les uns les autres ; &

Dij

CH. CLI.

1565.
Pendus.

CH. CLI.

ils ont eu souvent cette consolation. APRÈS avoir pendu des Espagnols, il fallut pour ne le pas être, évacuer la Floride, à laquelle les Français renoncèrent. C'était un pays meilleur encore que la Guiane. Mais les guerres affreuses de religion qui ruinaient alors les habitans de la France, ne leur permettraient pas d'aller égorger, & convertir des sauvages, ni de disputer de beaux pays aux Espagnols.

Canada.

DÉJÀ les Anglais se mettaient en possession des meilleures terres & des plus avantageusement situées qu'on puisse posséder dans l'Amérique septentrionale, au-delà de la Floride, quand deux ou trois marchands de Normandie, sur la légère espérance d'un petit commerce de pelleterie, équipèrent quelques vaisseaux, & établirent une colonie dans le Canada, pays couvert de neiges & de glaces huit mois de l'année, habité par des barbares, des ours & des castors. Cette terre découverte auparavant dès l'an 1535, avait été abandonnée; mais enfin, après plusieurs tentatives mal appuyées par un gouvernement qui n'avait point de marine, une petite compagnie de marchands de Dieppe & de

Saint-Malo , fonda Québec en 1608 , c'est-à-dire , bâtit quelques cabanes ; & ces cabanes ne sont devenues une ville que sous *Louis XIV.*

CET établissement , celui de Louifbourg , & tous les autres dans cette nouvelle France , ont été toujours très-pauvres , tandis qu'il y a quinze mille carrosses dans la ville de Mexique , & davantage dans celle de Lima. Ces mauvais pays n'en ont pas moins été un sujet de guerre presque continuel , soit avec les naturels , soit avec les Anglais , qui , possesseurs des meilleurs territoires , ont voulu ravir celui des Français , pour être les seuls maîtres du commerce de cette partie boréale du monde.

LES peuples qu'on trouva dans le Canada n'étaient pas de la nature de ceux du Mexique , & du Pérou & du Brésil. Ils leur ressemblaient en ce qu'ils sont privés de poil comme eux , & qu'ils n'en ont qu'aux sourcils & à la tête. Ils en diffèrent par la couleur qui approche de la nôtre ; ils en diffèrent encore plus par la fierté & le courage. Ils ne connurent jamais le gouvernement monarchique ; l'esprit républicain a été le partage de tous les peuples

du nord dans l'ancien monde & dans le nouveau. Tous les habitans de l'Amérique septentrionale des montagnes, des Apalaches au détroit de *David*, sont des payfans & des chasseurs divisés en bourgades ; institution naturelle de l'espèce humaine. Nous leur avons rarement donné le nom d'Indiens , dont nous avons très-mal à propos désigné les peuples du Mexique , du Pérou & du Brésil. On n'appella ce pays, *les Indes* , que parce qu'il en venait autant de trésors que de l'Inde véritable. On se contenta de nommer les Américains du nord , *Sauvages* ; ils l'étaient moins à quelques égards que les payfans de nos côtes Européanes , qui ont si long-tems pillé de droit les vaisseaux naufragés , & tué les navigateurs. La guerre , ce crime & ce fléau de tous les tems & de tous les hommes , n'avait pas chez eux comme chez nous l'intérêt pour motif ; c'était d'ordinaire l'insulte & la vengeance qui en étaient le sujet , comme chez les Brasiiliens & chez tous les sauvages.

Encore des
anthropophages.

CE qu'il y avait de plus horrible chez les Canadiens, est qu'ils faisaient mourir dans les supplices leurs ennemis captifs, & qu'ils les mangeaient. Cette

horreur leur était commune avec les Brasiliens éloignés d'eux de cinquante degrés. Les uns & les autres mangeaient un ennemi comme le gibier de leur chasse. C'est un usage qui n'est pas de tous les jours ; mais il a été commun à plus d'un peuple ; & nous en avons traité à part.

C'ÉTAIT dans ces terres stériles. & glacées du Canada , que les hommes étaient souvent anthropophages ; ils ne l'étaient point dans l'Acadie ; pays meilleur où l'on ne manque pas de nourriture. Ils ne l'étaient point dans le reste du continent , excepté dans quelques parties du Brésil , & chez les Cannibales des isles Caraïbes.

QUELQUES Jésuites & quelques huguenots rassemblés par une fatalité singulière , cultivèrent la colonie naissante du Canada ; elle s'allia ensuite avec les Hurons qui faisaient la guerre aux Iroquois. Ceux-ci nuisirent beaucoup à la colonie, firent quelques Jésuites prisonniers , & , dit-on , les mangèrent. Les Anglais ne furent pas moins funestes à l'établissement de Québec. A peine cette ville commençait à être bâtie & fortifiée , qu'ils l'attaquèrent. Ils prirent toute l'Acadie ; cela ne veut

CH. CLI.

Jésuites & huguenots pêle-mêle embarqués.

1629.

dire autre chose , sinon qu'ils détruisirent des cabanes de pêcheurs.

LES Français n'avaient donc dans ce tems-là aucun établissement hors de France , & pas plus en Amérique qu'en Asie.

LA compagnie de marchands qui s'était ruinée dans ces entreprises , espérant réparer ses pertes , pressa le cardinal de *Richelieu* de la comprendre dans le traité de Saint-Germain fait avec les Anglais. Ces peuples rendirent le peu qu'ils avaient envahi , dont ils ne faisaient alors aucun cas ; & ce peu devint ensuite la nouvelle France. Cette nouvelle France resta long-tems dans un état misérable ; la pêche de la morue rapporta quelques légers profits qui soutinrent la compagnie. Les Anglais , informés de ces petits profits , prirent encore l'Acadie.

1654.
Acadie.
1713.

ILS la rendirent encore au traité de Bréda. Enfin ils la prirent cinq fois , & s'en sont conservé la propriété par la paix d'Utrecht ; paix alors heureuse , qui est devenue depuis funeste à l'Europe. Car nous verrons que , les ministres qui firent ce traité n'ayant pas déterminé les limites de l'Acadie , l'Angleterre voulant les étendre , & la

France les resserrer , ce coin de terre a été le sujet d'une guerre violente en 1755 entre ces deux nations rivales ; & cette guerre a produit celle de l'Allemagne , qui n'y avait aucun rapport. La complication des intérêts politiques est venue au point qu'un coup de canon tiré en Amérique peut être le signal de l'embrasement de l'Europe.

LA petite île du cap Breton , où est Louisbourg , la rivière de Saint-Laurent , Québec , le Canada , demeurèrent donc à la France en 1713. Ces établissemens servirent plus à entretenir la navigation , & à former des matelots , qu'ils ne rapportèrent de profit. Québec contenait environ sept mille habitans ; les dépenses de la guerre pour conserver ces pays , coûtaient plus qu'ils ne vaudront jamais ; & cependant elles paraissaient nécessaires.

ON a compris dans la nouvelle France un pays immense qui touche d'un côté au Canada , de l'autre au nouveau Mexique , & dont les bornes vers le nord-ouest sont inconnues ; on l'a nommé *Mississipi* , du nom du fleuve qui descend dans le golfe du Mexique ; & *Louisiane* , du nom de *Louis XIV.*

Louisiane.

CETTE étendue de terre était à la

bienfiance des Espagnols , qui , n'ayant que trop de domaines en Amérique , ont négligé cette possession , d'autant plus qu'ils n'y ont pas trouvé d'or. Quelques Français du Canada s'y transportèrent , en descendant par le pays & par la rivière des Illinois , & en essuyant toutes les fatigues & tous les dangers d'un tel voyage. C'est comme si on voulait aller en Egypte par le cap de Bonne-Espérance , au lieu de prendre la route de Damiette. Cette grande partie de la nouvelle France , fut jusqu'en 1708 composée d'une douzaine de familles errantes dans des déserts & dans des bois.

*Crozat &
Bernard.*

LOUIS XIV , accablé alors de malheurs , voyait dépérir l'ancienne France , & ne pouvait penser à la nouvelle. L'État était épuisé d'hommes & d'argent. Il est bon de savoir que , dans cette misère publique , deux hommes avaient gagné chacun environ quarante millions , l'un par un grand commerce dans l'Inde ancienne , tandis que la compagnie des Indes établie par *Colbert* était détruite ; l'autre par des affaires avec un ministère malheureux , obéré & ignorant. Le grand négociant , qui se nommait *Crozat* , étant assez

riche & assez hardi pour risquer une partie de ses trésors , se fit concéder la Louïsiane par le roi , à condition que chaque vaisseau que lui & ses associés enverraient , y porterait six garçons & six filles pour peupler. Le commerce & la population y languirent également.

APRÈS la mort de *Louis XIV* , l'Écossais *Law* ou *Lafs* , homme extraordinaire , dont plusieurs idées ont été inutiles , & d'autres pernicieuses , fit accroire à la nation que la Louïsiane produisait autant d'or que le Pérou , & allait fournir autant de soie que la Chine. Ce fut la première époque du fameux systême de *Lafs*. On envoya des colonies au Mississipi ; on grava le plan d'une ville magnifique & régulière , nommée *la nouvelle Orléans*. Les colons périrent la plupart de misère , & la ville se réduisit à quelques méchantes maisons. Peut-être un jour , s'il y a des millions d'habitans de trop en France , sera-t-il avantageux de peupler la Louïsiane ; mais il est plus vraisemblable qu'il faudra l'abandonner.

1717.
&
1718.

CHAPITRE CLII.

Des isles Françaises , & des flibustiers.

CH. CLII.

S.-Domin-
gue , mais
sans or , ni
argent.

LEs possessions les plus importantes que les Français ont acquises avec le tems , sont la moitié de l'isle Saint-Domingue , la Martinique , la Guadeloupe , & quelques petites isles Antilles ; ce n'est pas la deux-centième partie des conquêtes Espagnoles , mais on en a tiré enfin de grands avantages.

SAINT-DOMINGUE est cette même isle Hispaniola , que les habitans nommaient *Aiti* , découverte par *Colombo* , & dépeuplée par les Espagnols ; les Français n'ont pas trouvé dans la partie qu'ils habitent l'or & l'argent qu'on y trouvait autrefois ; soit que les métaux demandent une longue suite de siècles pour se former , soit plutôt qu'il n'y en ait qu'une quantité déterminée dans la terre , & que la mine ne renaîsse plus ; l'or & l'argent en effet n'étant point des mixtes , il est difficile de concevoir ce qui les reproduirait. Il y a encore des mines de ces métaux

dans le terrain qui reste aux Espagnols ; mais les frais n'étant point compensés par le profit , on a cessé d'y travailler.

CH. CLII.

LA France n'est entrée en partage de cette île avec l'Espagne , que par la hardiesse désespérée d'un peuple nouveau , que le hazard composa d'Anglais , de Bretons , & sur-tout de Normans. On les a nommés *Boucaniers* , *Flibustiers* ; leur union & leur origine furent à-peu-près celle des anciens Romains ; leur courage fut plus impétueux & plus terrible. Imaginez des tigres qui auraient un peu de raison ; voilà ce qu'étaient les flibustiers ; voici leur histoire.

Origine des
flibustiers.

IL arriva, vers l'année 1625 , que des aventuriers Français & Anglais abordèrent en même tems dans une île des Caraïbes , nommée *Saint-Christophe* par les Espagnols , qui donnaient presque toujours le nom d'un saint aux pays dont ils s'emparaient , & qui égorgeaient les naturels au nom d'un saint. Il fallut que ces nouveaux venus , malgré l'antipathie naturelle des deux nations , se réunissent contre les Espagnols. Ceux-ci , maîtres de toutes les îles voisines comme du continent ,

CH. CLII.

vinrent avec des forces supérieures. Le commandant Français échappa & retourna en France. Le commandant Anglais capitula ; les plus déterminés des Français & des Anglais gagnèrent dans des barques l'isle de Saint-Domingue, & s'établirent dans un endroit inabordable de la côte, au milieu des rochers. Ils fabriquèrent de petits canots à la manière des Américains, & s'emparèrent de l'isle de la Tortue. Plusieurs Normans allèrent grossir leur nombre, comme au douzième siècle ils allaient à la conquête de la Pouille, & dans le dixième à la conquête de l'Angleterre ; ils eurent toutes les aventures heureuses & malheureuses, que pouvait attendre un ramas d'hommes sans loix, venus de Normandie & d'Angleterre dans le golfe du Mexique.

CROMWELL, en 1655, envoya une flotte qui enleva la Jamaïque aux Espagnols ; on n'en serait point venu à bout sans ces flibustiers. Ils pirataient partout ; & , plus occupés de piller que de conserver, ils laissèrent pendant une de leurs courses reprendre par les Espagnols la Tortue. Ils la reprirent ensuite ; le ministère de France fut obligé de nommer pour commandant de la

Tortue celui qu'ils avaient choisi ; ils infestèrent la mer du Mexique , & se firent des retraites dans plusieurs îles. Le nom qu'ils prirent alors , fut celui des *Frères de la Côte*. Ils s'entassaient dans un misérable canot , qu'un coup de canon ou de vent aurait brisé , & allaient à l'abordage des plus gros vaisseaux Espagnols , dont quelquefois ils se rendaient maîtres. Point d'autres loix parmi eux que celle du partage égal des dépouilles , point d'autre religion que la naturelle , de laquelle encore ils s'écartaient monstrueusement.

Ils ne furent pas à portée de ravir des épouses , comme on l'a conté des compagnons de *Romulus* ; ils obtinrent qu'on leur envoyât cent filles de France ; ce n'était pas assez pour perpétuer une association devenue nombreuse ; deux flibustiers tiraient aux dés une fille ; le gagnant l'épousait , & le perdant n'avait droit de coucher avec elle que quand l'autre était occupé ailleurs.

Ces hommes étaient d'ailleurs plus faits pour la destruction que pour fonder un État. Leurs exploits étaient inouïs , leurs cruautés aussi. Un d'eux

CH. CLII.

Singuliers
usages des flibustiers.

1665.

CH. CLII.

(nommé *l'Olonois* , parce qu'il était des Sables d'Olonne) prend avec un seul canot une frégate armée , jusques dans le port de la Havane. Il interroge un des prisonniers , qui lui avoue que cette frégate était destinée à lui donner la chasse , qu'on devait se saisir de lui & le pendre ; il avoue encore que lui qui parlait était le bourreau. *L'Olonois* sur-le champ le fait pendre , coupe lui-même la tête à tous les captifs & suce leur sang.

Atrocités.

1667.

CET *Olonois* & un autre nommé *le Basque* , vont jusqu'au fond du petit golfe de Venezola , dans celui de Honduras avec cinq-cents hommes ; ils mettent à feu & à sang deux villes considérables ; ils reviennent chargés de butin ; ils montent les vaisseaux que les canots ont pris. Les voilà bientôt une puissance maritime , & sur le point d'être de grands conquérans.

Grandes entreprises.

MORGAN , Anglais , qui a laissé un nom fameux , se mit à la tête de mille flibustiers , les uns de sa nation , les autres Normans , Bretons , Saintongeois , Basques ; il entreprend de s'emparer de Porto-Bello , l'entrepôt des richesses Espagnoles , ville très-forte , munie de canon , & d'une garnison

considérable. Il arrive sans artillerie, monte à l'escalade de la citadelle sous le feu du canon ennemi, & malgré une résistance opiniâtre il prend la forteresse ; cette témérité heureuse oblige la ville à se racheter pour environ un million de piastras. Quelque tems après il ose s'enfoncer dans l'isthme de Panama, au milieu des troupes Espagnoles ; il pénètre à l'ancienne ville de Panama, enlève tous les trésors, réduit la ville en cendres, & revient à la Jamaïque victorieux & enrichi. C'était le fils d'un paysan d'Angleterre ; il eût pu se faire un royaume dans l'Amérique, mais enfin il mourut en prison à Londres.

1670.

Les flibustiers Français, dont le repaire était tantôt dans les rochers de Saint-Domingue, tantôt à la Tortue, arment dix bateaux, & vont au nombre d'environ douze cents hommes attaquer la Vera-Cruz ; cela est aussi téméraire que si douze cents Biscayens venaient assiéger Bordeaux avec dix barques. Ils prennent la Vera-Cruz d'assaut ; ils en rapportent cinq millions, & font quinze cents esclaves. Enfin, après plusieurs succès de cette espèce, les flibustiers Anglais & Français se détermi-

1683.

CH. CLII.

1687.

nent à entrer dans la mer du Sud , & à piller le Pérou. Aucun Français n'avait vu encore cette mer ; pour y entrer , il fallait ou traverser les montagnes de l'isthme de Panama , ou entreprendre de côtoyer par mer toute l'Amérique méridionale , & passer le détroit de Magellan qu'ils ne connaissaient pas. Ils se divisent en deux troupes , & prennent à la fois ces deux routes.

Ceux qui franchissent l'isthme , renversent & pillent tout ce qui est sur leur passage , arrivent à la mer du Sud , s'emparent dans les ports de quelques barques qu'ils y trouvent , & attendent avec ces petits vaisseaux ceux de leurs camarades qui ont dû passer le détroit de Magellan. Ceux-ci , qui étaient presque tous Français , essuyèrent des aventures aussi romanesques que leur entreprise : ils ne purent passer au Pérou par le détroit , ils furent repoussés par des tempêtes ; mais ils allèrent piller les rivages de l'Afrique.

Ils traversent
l'Amérique.

CEPENDANT les flibustiers qui se trouvent au-delà de l'isthme dans la mer du Sud , n'ayant que des barques pour naviger , sont poursuivis par la flotte Espagnole du Pérou ; il faut lui échapper. Un de leurs compagnons qui com-

mande une espèce de canot chargé de cinquante hommes, se retire jusqu'à la mer Vermeille, & dans la Californie; il y reste quatre années, revient par la mer du Sud, prend dans sa route un vaisseau chargé de cinq cent mille piastras, passe le détroit de Magellan, & arrive à la Jamaïque avec son butin. Les autres cependant rentrent dans l'isthme, chargés d'or & de pierreries. Les troupes Espagnoles rassemblées, les attendent & les poursuivent partout. Il faut que les flibustiers traversent l'isthme dans sa plus grande largeur, & qu'ils marchent par des détours l'espace de trois-cents lieues, quoiqu'il n'y en ait que quatre-vingts en droite ligne de la côte où ils étaient à l'endroit où ils voulaient arriver. Ils trouvent des rivières qui se précipitent par des catactes, & sont réduits à s'y embarquer dans des especes de tonneaux. Ils combattent la faim, les élémens & les Espagnols. Cependant ils se rendent à la mer du Nord, avec l'or & les pierreries qu'ils ont pu conserver. Ils n'étaient pas alors au nombre de cinq-cents. La retraite des dix mille Grecs sera toujours plus célèbre, mais elle n'est pas comparable.

CH. CLII.

Si ces aventuriers avaient pu se réunir tous sous un chef, ils auraient fondé une puissance considérable en Amérique. Ce n'était, à la vérité, qu'une troupe de voleurs ; mais qu'ont été tous les conquérans ? Les flibustiers ne réussirent qu'à faire aux Espagnols presque autant de mal que les Espagnols en avaient fait aux Américains. Les uns allèrent jouir dans leur patrie de leurs richesses, les autres moururent des excès où ces richesses les entraînèrent ; beaucoup furent réduits à leur première indigence. Les gouvernemens de France & d'Angleterre cessèrent de les protéger, quand on n'eut plus besoin d'eux ; enfin il ne reste de ces héros du brigandage, que leur nom & le souvenir de leur valeur & de leurs cruautés.

C'EST à eux que la France doit la moitié de l'isle de S.-Domingue ; c'est par leurs armes qu'on s'y établit dans tout le tems de leurs courses.

Nègres.

ON comptait en 1757, dans la S.-Domingue Française, environ trente mille personnes, & cent mille esclaves Nègres ou mulâtres, qui travaillaient aux sucreries, aux plantations d'indigo, de cacao, & qui abrégent leur vie

pour flatter nos appétits nouveaux , en remplissant nos nouveaux besoins , que nos pères ne connaissaient pas : nous allons acheter ces Nègres à la côte de Guinée , à la côte d'Or , à celle d'Ivoire ; je n'en fais pas le prix aujourd'hui , mais il y a trente ans qu'on avait un beau Nègre pour cinquante livres ; c'est à-peu-près cinq fois moins qu'un bœuf gras. Nous leur disons qu'ils sont hommes comme nous , qu'ils sont rachetés du sang d'un DIEU mort pour eux , & ensuite on les fait travailler comme des bêtes de somme , on les nourrit plus mal ; s'ils veulent s'enfuir , on leur coupe une jambe , & on leur fait tourner à bras l'arbre des moulins à sucre , lorsqu'on leur a donné une jambe de bois ; après cela , nous osons parler du droit des gens. La petite isle de la Martinique , la Guadeloupe , que les Français cultivèrent en 1735 , fournirent les mêmes denrées que S.-Domingue. Ce sont des points sur la carte , & des évènements qui se perdent dans l'histoire de l'univers. Mais enfin , ces pays qu'on peut à peine appercevoir dans une mappe-monde , produisirent en France une circulation annuelle d'environ soixante millions de marchandises. Ce commer-

ce n'enrichit point un pays ; bien au contraire , il fait périr des hommes , il cause des naufrages ; il n'est pas , sans doute , un vrai bien ; mais les hommes s'étant fait des nécessités nouvelles , il empêche que la France n'achète chèrement de l'étranger ce superflu devenu nécessaire.



CHAPITRE CLIII.

Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.

LEs Anglais, étant nécessairement plus adonnés que les Français à la marine, puisqu'ils habitent une île, ont eu dans l'Amérique septentrionale de bien meilleurs établissemens que les Français. Ils possèdent six-cents lieues communes de côtes, depuis la Caroline jusqu'à cette baye d'Hudson, par laquelle on a cru en vain trouver un passage qui pût conduire jusqu'aux mers du Sud & du Japon. Leurs colonies n'approchent pas des riches contrées de l'Amérique Espagnole; les terres de l'Amérique Anglaise ne produisent, du moins jusqu'à présent, ni argent, ni or, ni indigo, ni cochenille, ni pierres précieuses, ni bois de teinture : cependant elles ont procuré d'assez grands avantages. Les possessions Anglaises en terre ferme, commencent à dix degrés de notre tropique, dans un des plus heureux climats. C'est dans ce pays nommé *Caroline*, que les Français ne purent s'éta-

CH. CLIII.

CH. CLIII.

blir; & les Anglais n'en ont pris possession qu'après s'être assurés des côtes plus septentrionales.

Locke législateur de la Caroline.

Vous avez vu les Espagnols & les Portugais maîtres de presque tout le nouveau monde, depuis le détroit de Magellan, jusqu'à la Floride: après la Floride est cette Caroline; à laquelle les Anglais ont ajouté depuis peu la partie du sud appelée *la Géorgie*; du nom du roi *George I.*: ils n'ont eu la Caroline que depuis 1664. Le plus grand lustre de cette colonie, est d'avoir reçu ses loix du philosophe *Locke*. La liberté entière de conscience, la tolérance de toutes les religions fut le fondement de ces loix. Les évêques y vivent fraternellement avec les puritains; ils y permettent le culte des catholiques leurs ennemis, & celui des Indiens nommés *Idolâtres*; mais pour établir légalement une religion dans le pays, il faut être sept pères de famille. *Locke* a considéré que sept familles, avec leurs esclaves, pourraient composer cinq à six-cents personnes, & qu'il ne serait pas juste d'empêcher ce nombre d'hommes de servir DIEU suivant leur conscience, parce qu'étant gênés, ils abandonneraient la colonie.

LES

LES mariages ne se contractent dans la moitié du pays , qu'en présence du magistrat. Mais ceux qui veulent joindre à ce contrat civil la bénédiction d'un prêtre , peuvent se donner cette satisfaction.

CES loix semblèrent admirables , après les torrens de sang que l'esprit d'intolérance avait répandus dans l'Europe : mais on n'aurait pas seulement songé à faire de telles loix chez les Grecs & chez les Romains , qui ne soupçonnerent jamais qu'il pût arriver un tems où les hommes voudraient forcer , le fer à la main , d'autres hommes à croire. Il est ordonné par ce code humain , de traiter les Nègres , avec la même humanité qu'on a pour ses domestiques. La Caroline possédait en 1657 , quarante mille Nègres , & vingt mille blancs.

AU-DELA de la Caroline est la Virginie , nommée ainsi en l'honneur de la reine *Elizabeth* , peuplée d'abord par les soins du fameux *Raleigh* , si cruellement récompensé depuis par *Jacques I*. Cet établissement ne s'était pas fait sans de grandes peines. Les sauvages plus aguerris que les Mexicains , & aussi injustement attaqués , détruisirent presque toute la colonie.

Virginie.

CH. CLIII.

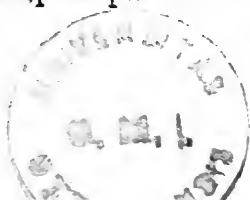
ON prétend que depuis la révocation de l'édit de Nantes, qui a valu des peuplades aux deux mondes, le nombre des habitans de la Virginie, se monte à cent quarante mille, sans compter les Nègres. On a sur-tout cultivé le tabac dans cette province, & dans Mariland; c'est un commerce immense, & un nouveau besoin artificiel qui n'a commencé que fort tard, & qui s'est accru par l'exemple; il n'était pas permis de mettre de cette poussière âcre & mal-propre dans son nez, à la cour de *Louis XIV*; cela passait pour une grossièreté. La première ferme du tabac fut en France de trois cent mille livres par an, elle est aujourd'hui de seize millions. Les Français en achètent pour près de quatre millions par année des colonies Anglaises, eux qui pourraient en planter dans la Louisiane. Je ne peux m'empêcher de remarquer ici que la France & l'Angleterre consomment aujourd'hui en denrées inconnues à nos pères, plus que leurs couronnes n'avaient autrefois de revenus.

Primitifs ou
quakers de
Pensilvanie.

DE la Virginie, en allant toujours au nord, vous allez à Mariland, qui possède quarante mille blancs, & plus de soixante mille Nègres; au-delà est la cé-

lèbre Pensilvanie , pays unique sur la terre , par la singularité de ses nouveaux colons. *Guillaume Pen* , chef de la religion qu'on nomme très improprement *Quakerisme* , donna son nom & ses loix à cette contrée vers l'an 1680. Ce n'est pas ici une usurpation , comme toutes ces invasions que nous avons vues dans l'ancien monde , & dans le nouveau. *Pen* acheta le terrain des indigènes & devint le propriétaire le plus légitime. Le christianisme qu'il apporta ne ressemble pas plus à celui du reste de l'Europe , que sa colonie ne ressemble aux autres. Ses compagnons professaient la simplicité & l'égalité des premiers disciples de CHRIST. Point d'autres dogmes que ceux qui sortirent de sa bouche ; ainsi presque tout se bornait à aimer DIEU & les hommes ; point de baptême , parce que JÉSUS ne baptisa personne ; point de prêtres , parce que les premiers disciples étaient également conduits par le CHRIST lui-même. Je ne fais ici que le devoir d'un historien fidèle ; & j'ajouterai que, si *Pen* & ses compagnons errèrent dans la théologie, cette source intarissable de querelles & de malheurs , ils s'élevèrent au-dessus de tous les peuples par la morale. Placés

Admirable
conduite des
primitifs , ou
quakers.



CH. CLIII.

entre douze petites nations que nous appellons *Sauvages*, ils n'eurent de différends avec aucune ; elles regardaient *Pen* comme leur arbitre & leur père. Lui & les primitifs qu'on appelle *Quakers*, & qui ne doivent être appelés que du nom de *Justes*, avaient pour maxime de ne jamais faire la guerre aux étrangers, & de n'avoir point entr'eux de procès. On ne voyait point de juges parmi eux, mais des arbitres, qui, sans aucuns frais, accommodaient toutes les affaires litigieuses. Point de médecins chez ce peuple sobre, qui n'en avait pas besoin.

LA Pensilvanie fut long-tems sans soldats, & ce n'est que depuis peu que l'Angleterre en a envoyé pour les défendre, quand on a été en guerre avec la France. Otez ce nom de *Quaker*, cette habitude révoltante & barbare de trembler en parlant dans leurs assemblées religieuses, & quelques coutumes ridicules, il faudra convenir que ces primitifs sont les plus respectables de tous les hommes ; leur colonie est aussi florissante que leurs mœurs ont été pures. Philadelphie, ou la ville des frères, leur capitale, est une des plus belles villes de l'univers ; & on a compté cent

quatre-vingt mille hommes dans la Pensilvanie en 1740. Ces nouveaux citoyens ne sont pas tous du nombre des primitifs, ou quakers ; la moitié est composée d'Allemands, de Suédois, & d'autres peuples qui forment dix-sept religions. Les primitifs qui gouvernent regardent tous ces étrangers comme leurs confrères.

CH. CLIII.

AU-DELA de cette contrée unique sur la terre, où s'est réfugiée la paix bannie par-tout ailleurs, vous rencontrez la nouvelle Angleterre, dont Boston, la ville la plus riche de toute cette côte, est la capitale.

Boston.

ELLE fut habitée d'abord & gouvernée par des puritains, persécutés en Angleterre par ce *Laud*, archevêque de Cantorbéri, qui depuis paya de sa tête les persécutions, & dont l'échafaud servit à élever celui du roi *Charles I.* Ces puritains, espèce de calvinistes, se réfugièrent vers l'an 1620 dans ce pays, nommé depuis *la nouvelle Angleterre*. Si les évêques les avaient poursuivis dans leur ancienne patrie, c'étaient des tigres qui avaient fait la guerre à des ours. Ils portèrent en Amérique leur humeur sombre & féroce, & vexèrent en toute manière les pa-

Horrible fanatisme.

cifiques Pensilvaniens, dès que ces nouveaux venus commencèrent à s'établir. Mais en 1692, ces puritains se punirent eux-mêmes par la plus étrange maladie épidémique de l'esprit qui ait jamais attaqué l'espèce humaine.

TANDIS que l'Europe commençait à sortir de l'abîme de superstitions horribles où l'ignorance l'avait plongée depuis tant de siècles, & que les sortilèges & les possessions n'étaient plus regardées en Angleterre & chez les nations policées, que comme d'anciennes folies dont on rougissait, les puritains les firent revivre en Amérique. Une fille eut des convulsions en 1692; un prédicant accusa une vieille servante de l'avoir enforcélée; on força la vieille d'avouer qu'elle était magicienne: la moitié des habitans crut être possédée, l'autre moitié fut accusée de sortilège; & le peuple en fureur menaçait tous les juges de les pendre, s'ils ne faisaient pas pendre les accusés. On ne vit pendant deux ans que des forciers, des possédés, & des gibets; & c'étaient les compatriotes de *Locke* & de *Newton*, qui se livraient à cette abominable démence. Enfin la maladie cessa; les citoyens de la nouvelle Angleterre repri-

rent leur raison, & s'étonnèrent de leur fureur. Ils se livrèrent au commerce & à la culture des terres. La colonie devint bientôt la plus florissante de toutes. On y comptait, en 1750, environ trois cent cinquante mille habitans; c'est dix fois plus qu'on n'en comptait dans les établissemens Français.

De la nouvelle Angleterre, vous passez à la nouvelle Yorck, à l'Acadië, qui est devenue un si grand sujet de discorde; à Terre-neuve, où se fait la grande pêche de la moruë; & enfin, après avoir navigé vers l'ouest, vous arrivez à la baie d'Hudson, par laquelle on a crû si long-tems trouver un passage à la Chine & à ces mers inconnues qui font partie de la vaste mer du Sud; de sorte qu'on croyait trouver à la fois le chemin le plus court, pour naviger aux extrémités de l'Orient & de l'Occident.

LES îles que les Anglais possèdent en Amérique, leur ont presque autant valu que leur continent; la Jamaïque, la Barbade, & quelques autres où ils cultivent le sucre, leur ont été très-profitables, tant par leurs fabriques, que par le commerce avec la nouvelle Espagne, d'autant plus avantageux qu'il est prohibé.

CH. CLIII.

Possessions
Hollandaises.

LES Hollandais, si puissans aux Indes orientales, sont à peine connus dans l'Amérique; le petit terrain de Surinam, près du Brésil, est ce qu'ils ont conservé de plus considérable. Ils y ont porté le génie de leur pays, qui est de couper les terres en canaux. Ils ont fait une nouvelle Amsterdam à Surinam, comme à Batavia; & l'isle de Curaçao leur produit des avantages assez considérables. Les Danois enfin ont eu trois petites isles, & ont commencé un commerce très-utile, par les encouragemens que leur roi leur a donnés.

VOILA jusqu'à présent ce que les Européens ont fait de plus important dans la quatrième partie du monde.

IL en reste une cinquième, qui est celle des terres australes, dont on n'a découvert encore que quelques côtes, & quelques isles. Si on comprend sous le nom de ce nouveau monde austral, les terres des Papous, & la nouvelle Guinée, qui commencent sous l'équateur même, il est clair que cette partie du globe est la plus vaste de toutes.

MAGELLAN vit le premier, en 1520, la terre antarctique, à cinquante & un degrés vers le pôle austral: mais ces

climats glacés ne pouvaient pas tenter les possesseurs du Pérou. Depuis ce tems, on fit la découverte de plusieurs pays immenses au midi des Indes, comme la nouvelle Hollande, qui s'étend depuis le dixième degré, jusques par-delà le trentième. Quelques personnes prétendent que la compagnie de Batavia y possède des établissemens utiles. Il est pourtant difficile d'avoir secrètement des provinces, & un commerce. Il est vraisemblable qu'on pourrait encore envahir cette cinquième partie du monde, que la nature n'a point négligé ces climats, & qu'on y verrait des marques de sa variété & de sa profusion.

MAIS jusqu'ici que connaissons-nous de cette immense partie de la terre? Quelques côtes incultes, où *Pelsart* & ses compagnons ont trouvé, en 1630, des hommes noirs, qui marchent sur les mains, comme sur les pieds : une baye où *Tasman*, en 1642, fut attaqué par des hommes jaunes, armés de flèches & de massues : une autre où *Dampier*, en 1699, a combattu des Nègres, qui tous avaient la mâchoire supérieure dégarnie de dents par-devant. On n'a point encore pénétré dans ce segment

CH. CLIII.

du globe; & il faut avouer qu'il vaut mieux cultiver son pays, que d'aller chercher les glaces & les animaux noirs & bigarrés du pole austral.



CHAPITRE CLIV.

Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.

LEs conquêtes du Mexique & du Pérou, sont des prodiges d'audace : les cruautés qu'on y a exercées, l'extermination entière des habitants de S. Domingue, & de quelques autres îles, sont des excès d'horreur ; mais l'établissement dans le Paraguai par les seuls jésuites Espagnols, paraît à quelques égards le triomphe de l'humanité : il semble expier les cruautés des premiers conquérans. Les quakers dans l'Amérique septentrionale, & les jésuites dans la méridionale, ont donné un nouveau spectacle au monde. Les primitifs ou quakers ont adouci les mœurs des sauvages voisins de la Pensilvanie ; ils les ont instruits seulement par l'exemple, sans attenter à leur liberté, & ils leur ont procuré de nouvelles douceurs de la vie par le commerce. Les jésuites se

CH. CLIV.

Établissement des jésuites comparé à celui des primitifs nommés quakers.

CH. CLIV.

sont , à la vérité , servis de la religion pour ôter la liberté aux peuplades du Paraguai ; mais ils les ont policées ; ils les ont rendu industrieuses , & sont venus à bout de gouverner un vaste pays comme en Europe on gouverne un couvent. Il paraît que les primitifs ont été plus justes , & les jésuites plus politiques. Les premiers ont regardé comme un attentat , l'idée de soumettre leurs voisins ; les autres se sont fait une vertu de soumettre des sauvages par la douceur & par l'instruction.

Comment
ils asservirent
le Paraguai.

LE Paraguai est un vaste pays entre le Brésil , le Pérou & le Chili. Les Espagnols s'étaient rendus maîtres de la côte , où ils fondèrent Buenos-Ayrès , ville d'un grand commerce , sur les rives de la Plata : mais quelque puissans qu'ils fussent , ils étaient en trop petit nombre pour subjuguier tant de nations qui habitaient au milieu des forêts. Ces nations leur étaient nécessaires pour avoir de nouveaux sujets qui leur facilitassent le chemin de Buenos-Ayrès au Pérou. Ils furent aidés dans cette conquête par des jésuites , beaucoup plus qu'ils ne l'auraient été par des soldats. Ces missionnaires pénétrèrent de proche en proche dans

l'intérieur du pays au commencement du dix-septième siècle. Quelques sauvages pris dans leur enfance, & élevés à Buenos-Ayrès, leur servirent de guides & d'interprètes. Leurs fatigues, leurs peines égalèrent celles des conquérans du nouveau monde. Le courage de religion est aussi grand pour le moins que le courage guerrier. Ils ne se rebutèrent jamais; & voici enfin comme ils réussirent.

Les bœufs, les vaches, les moutons amenés d'Europe à Buenos-Ayrès, s'étaient multipliés à un excès prodigieux; ils en menèrent une grande quantité avec eux; ils firent charger des charriots de tous les instrumens du labourage & de l'architecture, semèrent quelques plaines de tous les grains d'Europe, & donnèrent tout aux sauvages, qui furent apprivoisés comme les animaux qu'on prend avec un appas. Ces peuples n'étaient composés que de familles séparées les unes des autres, sans société, sans aucune religion: on les accoutuma aisément à la société, en leur donnant les nouveaux besoins des productions qu'on leur apportait. Il fallut que les missionnaires, aidés de quelques habitans de

CH. CLIV.

Buenos-Ayrès, leur apprirent à semer , à labourer , à cuir la brique , à façonner le bois , à construire des maisons ; bientôt ces hommes furent transformés , & devinrent sujets de leurs bienfaiteurs. S'ils n'adoptèrent pas d'abord le christianisme qu'ils ne purent comprendre , leurs enfans élevés dans cette religion , devinrent entièrement chrétiens.

L'ÉTABLISSEMENT a commencé par cinquante familles , & il monta , en 1750 , à près de cent mille. Les jésuites dans l'espace d'un siècle ont formé trente cantons , qu'ils appellent *le pays des missions* ; chacun contient jusqu'à présent environ dix mille habitans. Un religieux de *S. François* , nommé *Florentin* , qui passa par le Paraguai en 1711 , & qui dans sa relation marque à chaque page son admiration pour ce gouvernement si nouveau , dit que la peuplade de *S.-Xavier* , où il séjourna long-tems , contenait trente mille personnes au moins. Si on s'en rapporte à son témoignage , on peut conclure que les jésuites se sont formé quatre cent mille sujets par la seule persuasion.

Gouvernement.

Si quelque chose peut donner l'idée

de cette colonie , c'est l'ancien gouvernement de Lacédémone. Tout est en commun dans la contrée des missions. Ces voisins du Pérou ne connaissent point l'or & l'argent. L'essence d'un Spartiate était l'obéissance aux loix de *Lycurgue* , & l'essence d'un Paraguéen a été jusqu'ici l'obéissance aux loix des jésuites ; tout se ressemble , à cela près , que les Paraguéens n'ont point d'esclaves pour ensemençer leurs terres & pour couper leurs bois , comme les Spartiates ; ils sont les esclaves des jésuites.

Ce pays dépend , à la vérité , pour le spirituel , de l'évêque de Buenos-Ayrès , & du gouverneur pour le temporel. Il est soumis aux rois d'Espagne , ainsi que les contrées de la Plata & du Chili : mais les jésuites , fondateurs de la colonie , se sont toujours maintenus dans le gouvernement absolu des peuples qu'ils ont formés. Ils donnent au roi d'Espagne une piastra pour chacun de leurs sujets , & cette piastra ils la payent au gouverneur de Buenos-Ayrès , soit en denrées , soit en monnoie ; car eux seuls ont de l'argent , & leurs peuples n'en touchent jamais. C'est la seule marque de vassalité que le gou-

CH. CLIV.

vernement Espagnol ait cru devoir exiger. Ni le gouverneur de Buenos-Ayrès ne peut déléguer un officier de guerre ou de magistrature au pays des jésuites, ni l'évêque ne peut y envoyer un curé.

ON tenta une fois d'envoyer deux curés dans les peuplades appelées de *Notre-Dame de Foi & Saint-Ignace* : on prit même la précaution de les faire escorter par des soldats. Les deux peuplades abandonnèrent leurs demeures, elles se répartirent dans les autres cantons ; & les deux curés demeurés seuls retournèrent à Buenos-Ayrès.

Le Paraguai fermé aux étrangers, & même aux Espagnols.

UN autre évêque, irrité de cette aventure, voulut établir l'ordre hiérarchique ordinaire dans tous le pays des missions ; il invita tous les ecclésiastiques de sa dépendance à se rendre chez lui pour recevoir leurs commissions ; personne n'osa se présenter. Ce sont les jésuites eux-mêmes qui nous apprennent ces faits dans un de leurs mémoires apologétiques. Ils restèrent donc maîtres absolus dans le spirituel, & non moins maîtres dans l'essentiel. Ils permettent au gouverneur d'envoyer, par le pays des missions, des officiers au Pérou ; mais ces officiers

ne peuvent demeurer que trois jours dans le pays. Ils ne parlent à aucun habitant ; & quoiqu'ils se présentent au nom du roi , ils sont traités véritablement en étrangers suspects. Les jésuites, qui ont toujours conservé les dehors , ont fait servir la piété à justifier cette conduite , qu'on eût pu qualifier de désobéissance & d'insulte. Ils ont déclaré au conseil des Indes de Madrid , qu'ils ne pouvaient recevoir un Espagnol dans leurs provinces , de peur que cet officier ne corrompît les mœurs des Paraguéens ; & cette raison si outrageante pour leur propre nation , a été admise par les rois d'Espagne , qui n'ont pu tirer aucun service des Paraguéens , qu'à cette singulière condition déshonorante pour une nation aussi fière & aussi fidelle que l'Espagnole.

Voici la manière dont ce gouvernement unique sur la terre est administré. Le provincial jésuite , assisté de son conseil , rédige les loix ; & chaque recteur , aidé d'un autre conseil , les fait observer ; un procureur fiscal est tiré du corps des habitans de chaque canton. Ce fiscal a sous lui un lieutenant. Ces deux officiers font tous les jours la visite de leur district , & aver-

Adminis-
tration.

tissent le supérieur jésuite de tout ce qui se passe.

TOUTE la peuplade travaille ; & les ouvriers de chaque profession rassemblés , font leur ouvrage en commun en présence de leurs surveillans , nommés par le fiscal. Les jésuites fournissent le chanvre , le coton , la laine , que les habitans mettent en œuvre. Ils fournissent de même les grains qu'on sème , & qu'on recueille en commun. Toute la récolte est déposée dans les magasins publics. On distribue à chaque famille ce qui suffit à ses besoins : le reste est vendu à Buenos-Ayrès & au Pérou.

Commerce. Ces peuples ont des troupeaux. Ils cultivent les bleds , les légumes , l'indigo , le coton , le chanvre , les cannes de sucre , le jalap , l'ipécacuana , & sur-tout la plante qu'on nomme *herbe du Paraguai* , espèce de thé très-recherché dans l'Amérique méridionale , & dont on fait un trafic considérable. On rapporte en retour , des espèces & des denrées. Les jésuites distribuent les denrées , & font servir l'argent & l'or à la décoration des églises , & aux besoins du gouvernement. Ils ont un arsenal dans chaque canton ;

on donne à des jours marqués, des armes aux habitans qui peuvent les manier. Un jésuite est préposé à l'exercice qui se fait régulièrement; après quoi les armes sont reportées dans l'arsenal, & il n'est permis à aucun citoyen d'en garder dans sa maison. Les mêmes principes qui ont fait de ces peuples les sujets les plus soumis, en ont fait de très-bons soldats; ils croient obéir & combattre par devoir. On a eu plus d'une fois besoin de leur secours contre les Portugais du Brésil, contre des brigands à qui on a donné le nom de *Mamelus*, & contre des sauvages nommés *Mosquitoes*, qui étaient anthropophages. Les jésuites les ont toujours conduits dans ces expéditions, & ils ont toujours combattu avec ordre, avec courage & avec succès.

LORSQU'EN 1662 les Espagnols firent le siège de la ville du Saint-Sacrement, dont les Portugais s'étaient emparés, & qui a causé des accidens si étranges, un jésuite amena quatre mille Paraguéens, qui montèrent à l'assaut, & qui emportèrent la place. Je n'omettrai point un trait qui montre que ces religieux accoutumés au

CH. CLIV.

Services à
la guerre.

CH. CLIV.

commandement , en savaient plus que le gouverneur de Buenos-Ayrès ; qui était à la tête de l'armée. Ce général voulut qu'en allant à l'assaut on placât des rangs de chevaux au-devant des soldats , afin que l'artillerie des remparts ayant épuisé son feu sur les chevaux , les soldats se présentassent avec moins de risque ; le jésuite remontra le ridicule & le danger d'une telle entreprise , & il fit attaquer dans les règles.

LA manière dont ces peuples ont combattu pour l'Espagne , a fait voir qu'ils sauraient se défendre contre elle , & qu'il serait dangereux de vouloir changer leur gouvernement. Il est très-vrai que les jésuites jusqu'à présent se sont formé dans le Paraguai un Empire d'environ quatre-cents lieues de circonférence , & qu'ils peuvent l'étendre davantage.

SOUMIS dans tout ce qui est d'apparence au roi d'Espagne , ils sont rois en effet , & peut-être les rois les mieux obéis de la terre. Ils ont été à la fois fondateurs , législateurs , pontifes & souverains.

UN Empire d'une constitution si étrange dans un autre hémisphère , est

l'effet le plus éloigné de sa cause , qui ait jamais paru dans le monde. Nous voyons depuis long-tems des moines princes dans notre Europe ; mais ils sont parvenus à ce degré de grandeur , opposé à leur état , par une marche naturelle ; on leur a donné de grandes terres , qui sont devenues des fiefs & des principautés , comme d'autres terres. Mais dans le Paraguai on n'a rien donné aux jésuites ; ils se sont faits souverains sans se dire seulement propriétaires d'une lieue de terrain , & tout a été leur ouvrage.

CH. CLIV.

Ils ont enfin abusé de leur pouvoir , & en ont perdu une grande partie ; car lorsque l'Espagne a cédé au Portugal la ville du Saint-Sacrement , & ses vastes dépendances , les jésuites ont osé s'opposer à cet accord ; les peuples qu'ils gouvernent n'ont point voulu se soumettre à la domination Portugaise , & ils ont résisté également à leurs anciens & à leurs nouveaux maîtres.

Jésuites résistent aux rois d'Espagne & de Portugal.

Si on en croit la *Relacio abbreviada* , le général Portugais d'*Andrado* écrivait dès l'an 1750 au général Espagnol *Valderios* : *Les jésuites sont les seuls rebelles. Leurs Indiens ont at-*

CH. CLIV.

taqué deux fois la forteresse Portugaise du Pardo, avec une artillerie très-bien servie. La même relation ajoute que ces Indiens ont coupé les têtes à leurs prisonniers, & les ont portées à leurs commandans jésuites. Si cette accusation est vraie, elle n'est guères vraisemblable.

CE qui est plus sûr, c'est que leur province de *Saint-Nicolas* s'est soulevée en 1757, & a mis treize mille combattans en campagne sous les ordres des deux Jésuites, *Lamp* & *Tadeo*. C'est l'origine du bruit qui courut alors qu'un jésuite s'était fait roi du Paraguay sous le nom de *Nicolas I*.

PENDANT que ces religieux faisaient la guerre en Amérique, aux rois d'Espagne & de Portugal, ils étaient en Europe les confesseurs de ces princes. Mais enfin ils ont été accusés de rébellion & de parricide à Lisbonne, ils ont été chassés du Portugal en 1758, & ont essuyé de violens orages à la cour de Madrid. Le gouvernement Portugais en a purgé toutes ses colonies d'Amérique; mais ils sont demeuré les maîtres dans tout le Paraguay Espagnol, où il est fort difficile de pénétrer. Ils partagent encore l'autorité

souveraine avec les rois d'Espagne dans une étendue de pays immense. C'est un exemple unique dans l'histoire du monde entier: Il faudra en parler encore ailleurs, & dire comment la terre entière s'est soulevée contre eux, & comment Rome seule les a protégés.

CH. CLIV.

CHAPITRE CLV.

*État de l'Asie au tems des découvertes
des Portugais.*

D E L A C H I N E.

CH. CLV.

TANDIS que l'Espagne jouissait de la conquête de la moitié de l'Amérique , que le Portugal dominait sur les côtes de l'Afrique & de l'Asie , que le commerce de l'Europe prenait une face si nouvelle , & que le grand changement dans la religion chrétienne changeait les intérêts de tant de rois, il faut vous représenter dans quel état était le reste de notre univers ancien.

Nous avons laissé, vers la fin du treizième siècle , la race de *Gengis-Kan* souveraine dans la Chine , dans l'Inde , dans la Perse , & les Tartares portant la destruction jusqu'en Pologne & en Hongrie. La branche de cette famille victorieuse qui régna dans la Chine , s'appelle *Yven*. On ne reconnaît point dans ce nom celui d'*Oclai-Kan*, ni celui de *Coblaï* son frère, dont
la

Dynastie
d'Yven.

la race règna un siècle entier. Ces vainqueurs prirent avec un nom chinois les mœurs chinoises. Tous les usurpateurs veulent conserver par les loix ce qu'ils ont envahi par les armes. Sans cet intérêt si naturel de jouir paisiblement de ce qu'on a volé, il n'y aurait pas de société sur la terre. Les Tartares trouvèrent les loix des vaincus si belles, qu'ils s'y soumirent pour mieux s'affermir. Ils conservèrent sur-tout avec soin celle qui ordonne que personne ne soit ni gouverneur ni juge dans la province où il est né; loi admirable, & qui, d'ailleurs, convenait à des vainqueurs.

CET ancien principe de morale & de politique, qui rend les pères si respectables aux enfans, & qui fait regarder l'empereur comme le père commun, accoutuma bientôt les Chinois à l'obéissance volontaire. La seconde génération oublia le sang que la première avait perdu. Il y eut neuf empereurs consécutifs de la même race Tartare, sans que les annales chinoises fassent mention de la moindre tentative de chasser ces étrangers. Un des arrière-petits-fils de *Gengis-Kan* fut assassiné dans son palais; mais il le fut

CH. CLV.

par un Tartare , & son héritier naturel lui succéda sans aucun trouble.

ENFIN ce qui avait perdu les califes , ce qui avait autrefois détrôné les rois de Perse & ceux d'Assyrie , renversa ces conquérans ; ils s'abandonnèrent à la mollesse. Le neuvième empereur du sang de *Gengis-Kan* , entouré de femmes & de prêtres *lamas* qui le gouvernaient tour-à-tour , excita le mépris & réveilla le courage des peuples. Les bonzes , ennemis des *lamas* , furent les premiers auteurs de la révolution. Un aventurier qui avait été valet dans un couvent de bonzes , s'étant mis à la tête de quelques brigands , se fit déclarer chef de ceux que la cour appelait *les révoltés*. On voit vingt exemples pareils dans l'Empire Romain , & surtout dans celui des Grecs. La terre est un vaste théâtre , où la même tragédie se joue sous des noms différens.

CET aventurier chassa la race des Tartares en 1357 , & commença la vingt & unième famille , ou dynastie , nommée *Ming* , des empereurs Chinois. Elle a régné deux cent soixante & seize ans ; mais enfin elle a succombé sous les descendans de ces mêmes Tartares qu'elle avait chassés. Il a toujours

Race de *Gengis-Kan* chassée de la Chine.

fallu qu'à la longue le peuple le plus instruit, le plus riche, le plus policé, ait cédé par-tout au peuple sauvage; pauvre & robuste. Il n'y a eu que l'artillerie perfectionnée qui ait pu enfin égaler les faibles aux forts, & contenir les barbares. Nous avons observé (au second chapitre) que les Chinois ne faisaient point encore usage du canon, quoiqu'ils connussent la poudre depuis si long-tems.

Le restaurateur de l'Empire Chinois prit le nom de *Taitsong*; & rendit ce nom célèbre par les armes & par les loix. Une de ses premières attentions fut de réprimer les bonzes, qu'il connaissait d'autant mieux qu'il les avait servis. Il défendit qu'aucun Chinois n'embrassât la profession de bonze avant quarante ans, & porta la même loix pour les bonzesses. C'est ce que le czar *Pierre le grand* a fait de nos jours en Russie. Mais cet amour invincible de sa profession, & cet esprit qui anime tous les grands corps, a fait triompher bientôt les bonzes Chinois, & les moines Russes, d'une loi sage; il a toujours été plus aisé dans tous les pays, d'abolir des coutumes invétérées que de les restreindre. Nous avons déjà

CH. CLV.

Défense de
se faire moi-
ne à la Chine
avant qua-
rante ans.

remarqué que *S. Léon* avait porté cette même loi , que le fanatisme a toujours bravée.

IL paraît que *Taitsong* , ce second fondateur de la Chine , regardait la propagation comme le premier des devoirs ; car en diminuant le nombre des bonzes , dont la plupart n'étaient pas mariés , il eut soin d'exclure de tous les emplois les eunuques , qui auparavant gouvernaient le palais , & amollissaient la nation.

QUOIQUE la race de *Gengis* eût été chassée de la Chine , ces anciens vainqueurs étaient toujours très-redoutables. Un empereur Chinois , nommé *Yngtsong* , fut fait prisonnier par eux , & amené captif dans le fond de la Tartarie en 1444. L'Empire Chinois paya pour lui une rançon immense. Ce prince reprit sa liberté , mais non pas sa couronne , & il attendit paisiblement , pour remonter sur le trône , la mort de son frère qui régnait pendant sa captivité.

L'INTÉRIEUR de l'Empire fut tranquille. L'histoire rapporte qu'il ne fut troublé que par un bonze , qui voulut faire soulever les peuples , & qui eut la tête tranchée.

LA religion de l'empereur & des lettrés ne changea point. On défendit seulement de rendre à *Confutzée* les mêmes honneurs qu'on rendait à la mémoire des rois; défense honteuse, puisque nul roi n'avait rendu tant de service à la patrie que *Confutzée*; mais défense qui prouve que *Confutzée* ne fut jamais adoré, & qu'il n'entre point d'idolâtrie dans ces cérémonies dont les Chinois honorent leurs aïeux & les mânes des grands-hommes. Rien ne confond mieux les méprisables disputes que nous avons eues en Europe sur les rites chinois.

UNE étrange opinion régnait alors à la Chine. On était persuadé qu'il y avait un secret pour rendre les hommes immortels. Des charlatans, qui ressembaient à nos alchymistes, se vantaient de pouvoir composer une liqueur qu'ils appellaient *le breuvage de l'immortalité*. Ce fut le sujet de mille fables dont l'Asie fut inondée, & qu'on a prises pour de l'histoire. On prétend que plus d'un Empereur Chinois dépensa des sommes immenses pour cette recette; c'est comme si les Asiatiques croyaient que nos rois de l'Europe ont recherché sérieuse-

 CH. CLV.

Preuve qu'on n'a jamais rendu à Confucius les honneurs divins.

Folie.

CH. CLV.

ment la *Fontaine de Jouvence*, aussi connue dans nos anciens romans gaulois, que la coupe d'immortalité dans les romans asiatiques.

Arts.

Sous la dynastie *Yven*, c'est-à-dire sous la postérité de *Gengis-Kan*, & sous celle des restaurateurs nommée *Ming*, les arts qui appartiennent à l'esprit & à l'imagination furent plus cultivés que jamais; ce n'était ni notre sorte d'esprit, ni notre sorte d'imagination; cependant on retrouve dans leurs petits romans le même fond qui plaît à toutes les nations. Ce sont des malheurs imprévus, des avantages inespérés, des reconnaissances : on y trouve peu de ce fabuleux incroyable, tel que les métamorphoses inventées par les Grecs & embellies par *Ovide*; tel que les contes arabes, & les fables du *Boyardo* & de l'*Arioste*. L'invention dans les fables chinoises s'éloigne rarement de la vraisemblance, & tend toujours à la morale.

Théâtre.

LA passion du théâtre devint universelle à la Chine depuis le quatorzième siècle jusqu'à nos jours. Ils ne pouvaient avoir reçu cet art d'aucun peuple. Ils ignoraient que la Grèce eût existé; & ni les Mahométans, ni les

Tartares n'avaient pu leur communiquer les ouvrages grecs. Ils inventèrent l'art ; mais , par la tragédie chinoise qu'on a traduite , on voit qu'ils ne l'ont pas perfectionné. Cette tragédie , intitulée *l'Orphelin de Tchao* , est du quatorzième siècle ; on nous la donne comme la meilleure qu'ils aient eue encore. Il est vrai qu'alors les ouvrages dramatiques étaient plus grossiers en Europe : à peine même cet art nous était-il connu. Notre caractère est de nous perfectionner , & celui des Chinois est jusqu'à présent de rester où ils sont parvenus. Peut-être cette tragédie est-elle dans le goût des premiers essais d'*Eschyle*. Les Chinois , toujours supérieurs dans la morale , ont fait peu de progrès dans toutes les autres sciences. C'est sans doute que la nature , qui leur a donné un esprit droit & sage , leur a refusé la force de l'esprit.

Ils écrivent en général comme ils peignent , sans connaître les secrets de l'art. Leurs tableaux jusqu'à présent sont destitués d'ordonnance , de perspective , de clair-obscur ; leurs écrits se ressentent de la même faiblesse. Mais il paraît qu'il règne dans leurs produ-

CH. CLV.

Style,

CH. CLV.

ctions une médiocrité sage , une vérité simple , qui ne tient rien du style ampoulé des autres orientaux. Vous ne voyez , dans ce que vous avez lu de leurs traités de morale , aucune de ces paraboles étrangères , de ces comparaisons gigantesques & forcées. Ils parlent rarement en énigmes : c'est encore ce qui en fait dans l'Asie un peuple à part. Vous lisez il n'y a pas longtemps les réflexions d'un sage Chinois sur la manière dont on peut se procurer la petite portion de bonheur dont la nature de l'homme est susceptible : ces réflexions sont précisément les mêmes que nous retrouvons dans la plupart de nos livres.

Médecine.

LA théorie de la médecine n'est encore chez eux qu'ignorance & erreur. Cependant les médecins Chinois ont une pratique assez heureuse. La nature n'a pas permis que la vie des hommes dépendît de la physique. Les Grecs savaient saigner à propos , sans savoir que le sang circulât. L'expérience des remèdes & le bon-sens ont établi la médecine pratique dans toute la terre : elle est par-tout un art conjectural , qui aide quelquefois la nature , & quelquefois la détruit.

EN général l'esprit d'ordre, de modération, le goût des sciences, la culture de tous les arts utiles à la vie, un nombre prodigieux d'inventions qui rendaient ces arts plus faciles, composaient la sagesse chinoise. Cette sagesse avait poli les conquérans Tartares, & les avait incorporés à la nation. C'est un avantage que les Grecs n'ont pu avoir sur les Turcs. Enfin les Chinois avaient chassé leurs maîtres, & les Grecs n'ont pas imaginé de secouer le joug de leurs vainqueurs.

QUAND nous parlons de la sagesse qui a présidé quatre mille ans à la constitution de la Chine, nous ne prétendons pas parler de la populace; elle doit être en tout pays uniquement occupée du travail des mains. L'esprit d'une nation réside toujours dans le petit nombre qui fait travailler le grand, qui le nourrit & le gouverne. Certainement cet esprit de la nation Chinoise, est le plus ancien monument de raison qui soit sur la terre.

CH. CLV.

Petit peuple
par-tout sot
& fripon.

Ce gouvernement, quelque beau qu'il fût, était nécessairement infecté de grands abus attachés à la condition humaine, & sur-tout à un vaste Empire. Le plus grand de ces abus, qui

CH. CLV.

Enfans
trouvés.

n'a été corrigé que dans ces derniers tems ; était la coutume des pauvres d'exposer leurs enfans , dans l'espérance qu'ils seraient recueillis par les riches. Il périssait ainsi beaucoup de sujets. L'extrême population empêchait le gouvernement de prévenir ces pertes. On regardait les hommes comme les fruits des arbres , dont on laisse périr sans regret une partie , quand il en reste suffisamment pour la nourriture. Les conquérans Tartares auraient pu fournir la subsistance à ces enfans abandonnés , & en faire des colonies qui auraient peuplé les déserts de la Tartarie. Ils n'y songèrent pas ; & dans notre Occident, où nous avons un besoin plus pressant de réparer l'espèce humaine , nous n'avons pas encore remédié au même mal , quoiqu'il nous fût plus préjudiciable. Londres n'a d'hôpitaux pour les enfans trouvés que depuis quelques années. Il faut bien des siècles pour que la société humaine se perfectionne.



CHAPITRE CLVI.

Des Tartares.

SI les Chinois deux fois subjugués , la première par *Gengis-Kan* au treizième siècle , & la seconde dans le dix-septième , ont toujours été le premier peuple de l'Asie dans les arts & dans les loix , les Tartares l'ont été dans les armes. Il est humiliant pour la nature humaine que la force l'ait toujours emporté sur la sagesse , & que ces barbares aient subjugué presque tout notre hémisphère jusqu'au mont Atlas. Ils détruisirent l'Empire Romain au cinquième siècle , & conquirent l'Espagne & tout ce que les Romains avaient eu en Afrique. Nous les avons vu ensuite assujettir les califes de Babylone.

MAHMOUD , qui sur la fin du dixième siècle conquiert la Perse & l'Inde , était un Tartare. Il n'est presque connu aujourd'hui des peuples occidentaux , que par la réponse d'une pauvre femme qui lui demanda justice dans les Indes du meurtre de son fils , volé & assassiné dans la province d'Yrac en

CH. CLVI.

Les Tartares ont subjugué la moitié de l'hémisphère.

CH. CLVI.

Perse : Comment voulez-vous que je rende justice de si loin ? dit le sultan. Pourquoi donc nous avez-vous conquis , ne pouvant nous gouverner ? répondit la mère.

CE fut du fond de la Tartarie que partit *Gengis-Kan* à la fin du douzième siècle pour conquérir l'Inde , la Chine , la Perse & la Russie. *Batoukan* , l'un de ses enfans , ravagea jusqu'aux frontières de l'Allemagne. Il ne reste aujourd'hui du vaste Empire de Capshac , partage de *Batoukan* , que la Crimée , possédée par ses descendans sous la protection des Turcs.

TAMERLAN , qui subjugua une si grande partie de l'Asie , était un Tartare , & même de la race de *Gengis*.

USSUM-CASSAN , qui régna en Perse , était aussi né dans la Tartarie.

ENFIN , si vous regardez d'où sont partis les Ottomans , vous les verrez sortir du bord oriental de la mer Caspienne , pour venir mettre sous le joug , l'Asie mineure , l'Arabie , l'Égypte , Constantinople & la Grèce.

Aujourd'hui
misérables ,
subjugués ou
vagabonds.

VOYONS ce qui restait dans ces vastes déserts de la Tartarie au seizième siècle , après tant d'émigrations de conquérans. Au nord de la Chine , étaient

ces mêmes Monguls, & ces Mantchous qui la conquièrent sous *Gengis*, & qui l'ont encore reprise il y a un siècle. Ils étaient alors de la religion dont le *Dalai lama* est le chef dans le petit Tiber. Leurs déserts confinent aux déserts de la Russie. De-là jusqu'à la mer Caspienne, habitent les Elhuts, les Calcas, les Calmoucs, & cent hordes de Tartares vagabonds. Les Usbecs étaient & sont encore dans les pays de Samarcande; ils vivent tous pauvrement, & savent seulement qu'il est sorti de chez eux des essains, qui ont conquis les plus riches pays de la terre.

CH. CLVI.

CHAPITRE CLVII.

Du Mogol.

CH. CLVII.

LA race de *Tamerlan* régnait dans le Mogol. Ce royaume de l'Inde n'avait pas été tout-à-fait soumis par *Tamerlan*. Les enfans de ce conquérant se firent la guerre pour le partage des États, comme les successeurs d'*Alexandre*; & l'Inde fut très-malheureuse. Ce pays où la nature du climat inspire la mollesse, résista faiblement à la postérité de ses vainqueurs. Le sultan *Babar*, arrière-petit-fils de *Tamerlan*, se rendit absolument le maître de tout le pays qui s'étend depuis Samarcande, jusqu'auprès d'Agra.

Quatre nations dans l'Inde.

QUATRE nations principales étaient alors établies dans l'Inde; les mahométans Arabes, nommés *Patanes*, qui avaient conservé quelques pays depuis le dixième siècle; les anciens Parfis ou Guèbres réfugiés du tems d'*Omar*; les Tartares de *Gengis-Kan* & de *Tamerlan*; enfin les vrais Indiens, en plusieurs tribus ou castes.

LES musulmans *Patanes* étaient en-

core les plus puissans , puisque vers l'an 1530 , un musulman nommé *Chircha* , CH. CLVII. dépouilla le sultan *Amayum* , fils de ce *Babar* , & le contraignit de se réfugier en Perse. L'empereur Turc *Soliman* , l'ennemi naturel des Persans , protégea l'usurpateur mahométan contre la race des usurpateurs Tartares , que les Persans secouraient. Le vainqueur de Rhodes tint la balance dans l'Inde ; & tant que *Soliman* vécut , *Chircha* régna heureusement. C'est lui qui rendit la religion des *Osmanlis* dominante dans le Mogol. On voit encore les beaux chemins ombragés d'arbres , les caravanserails , & les bains qu'il fit construire pour les voyageurs.

AMAYUM ne put rentrer dans l'Inde qu'après la mort de *Soliman* & de *Chircha*. Une armée de Persans le remit sur le trône. Ainsi les Indiens ont toujours été subjugués par des étrangers.

Le petit royaume de Guzarate près de Surate , demeurait encore soumis aux anciens Arabes de l'Inde ; c'est presque tout ce qui restait dans l'Asie à ces vainqueurs de tant d'États , que vous avez vu tout conquérir depuis la Perse , jusqu'aux provinces méridionales de la France. Ils furent obligés alors d'im-

Ch. CLVII. plorer le secours des Portugais, contre *Akebar*, fils d'*Amayoud*, & les Portugais ne purent les empêcher de succomber.

Il y avait encore vers Agra un prince, qui se disait descendant de *Por*, que *Quinte-Curce* a rendu si célèbre, sous le nom de *Porus*. *Akebar* le vainquit ; & ne lui rendit pas son royaume. Mais il fit dans l'Inde plus de bien qu'*Alexandre* n'eut le tems d'en faire. Ses fondations sont immenses ; & on admire toujours le grand chemin bordé d'arbres, l'espace de cent cinquante lieues, depuis Agra jusqu'à Lahor ; célèbre ouvrage de ce conquérant, embellie encore par son fils *Géanguir*.

Grands ouvrages.

LA presque île de l'Inde deçà le Gange, n'était pas encore entamée ; & si elle avait connu des vainqueurs sur ses côtes, c'étaient des Portugais. Le vice-roi, qui résidait à Goa, égalait alors le grand-Mogol en magnificence & en faste, & le passait beaucoup en puissance maritime. Il donnait cinq gouvernemens, ceux de Mozambique, de Malaca, de Mascate, d'Ormus, de Ceylan. Les Portugais étaient les maîtres du commerce de Surate, & les peuples du grand-Mogol recevaient d'eux tou-

tes les denrées précieuses des isles. L'Amérique, pendant quarante ans, ne valut pas d'avantage aux Espagnols; & quand *Philippe II* s'empara du Portugal en 1580, il se trouva maître, tout d'un coup, des principales richesses des deux mondes, sans avoir eu la moindre part à leur découverte. Le grand-Mogol n'était pas alors comparable à un roi d'Espagne.

Nous n'avons pas tant de connaissance de cet Empire, que de celui de la Chine; les fréquentes révolutions depuis *Tamerlan* en font cause; & on n'y a pas envoyé de si bons observateurs que ceux par qui la Chine nous est connue.

CEUX qui ont recueilli les relations de l'Inde, nous ont donné souvent des déclamations contradictoires. Le père *Catrou* nous dit, que le *Mogol s'est retenu en propre toutes les terres de l'Empire*; & dans la même page il nous dit que les enfans des *rayas* succèdent aux terres de leurs pères. Il assure que tous les grands sont esclaves; & il dit, que plusieurs de ces esclaves ont jusqu'à vingt à trente mille soldats; qu'il n'y a de loi que la volonté du *Mogol*; & qu'on n'a point cependant touché aux

CH. CLVII.

Contradictions dans les histoires de l'Inde.

droits des peuples. Il est difficile de concilier ces notions.

CH. CLVII.

TAVERNIER parle plus aux marchands qu'aux philosophes , & ne donne guères d'instructions que pour connaître les grandes routes , & pour acheter des diamans.

En quel sens le grand-Mogol est maître de toutes les terres.

BERNIER est un philosophe ; mais il n'emploie pas sa philosophie à s'instruire à fond du gouvernement. Il dit , comme les autres , que toutes les terres appartiennent à l'empereur. C'est ce qui a besoin d'explication. Donner des terres & en jouir , sont deux choses absolument différentes. Les rois Européans , qui donnent tous les bénéfices ecclésiastiques , ne les possèdent pas. L'empereur , dont le droit est de conférer tous les fiefs d'Allemagne & d'Italie , quand ils vaquent faute d'héritiers , ne recueille pas les fruits de ces terres.

BERNIER n'a pas cru qu'on abuserait de ses expressions jusqu'au point de penser que tous les Indiens labourent , sèment , bâtissent , travaillent pour un Tartare. Ce Tartare , d'ailleurs , est absolu sur les sujets de son domaine , & a très-peu de pouvoir sur les vice-rois , qui sont assez puissans pour lui désobéir.

Il n'y a dans l'Inde , dit *Bernier* , que

de grands seigneurs & des misérables. Comment accorder cette idée avec l'opulence de ces marchands que *Tavernier* dit riches de tant de millions? CH. CLVII.

Quoi qu'il en soit, les Indiens n'étaient plus ce peuple supérieur, chez qui les anciens Grecs voyagèrent pour s'instruire. Il ne resta plus chez ces Indiens que de la superstition, qui redoubla même par leur asservissement, comme celle des Egyptiens n'en devint que plus forte, quand les Romains les soumirent.

Les eaux du Gange avaient, de tout temps, la réputation de purifier les âmes. L'ancienne coutume de se plonger dans les fleuves, au moment d'une éclipse, n'a pu encore être abolie; &, quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui fussent calculer les éclipses, les peuples n'en étaient pas moins persuadés que le soleil tombait dans la gueule d'un dragon, & qu'on ne pouvait le délivrer qu'en se mettant tout nud dans l'eau, & en faisant un grand bruit qui épouvantait le dragon, & lui faisait lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux, est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique, comme

Faux du
Gange : su-
perstition.

~~CH. CLVII.~~ en religion , des signes établis par les premiers philosophes. De tout tems , les astronomes marquèrent les deux points d'interfection où se font les éclipses , qu'on appelle *les næuds de la lune*, l'un , par une tête de dragon , l'autre , par une queue. Le peuple , également ignorant dans tous les pays du monde , prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon , disaient les astronomes. Le dragon va dévorer le soleil , disait le peuple , & sur-tout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens , & nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe , tous les ans , plus de trois cent mille exemplaires d'almanachs remplis d'observations non moins fausses , & d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil & la lune sont entre les griffes d'un dragon , que d'imprimer tous les ans , qu'on ne doit ni planter , ni semer , ni prendre médecine , ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il serait tems que , dans un siècle comme le nôtre , on daignât faire , à l'usage des cultivateurs , un calendrier utile , qui les instruisît , & qui ne les trompât plus.

L'ÉCOLE des anciens gymnosophistes subsistait encore dans la grande ville de

Ne nous en
moquons
point.

Bénarès, sur les rives du Gange. Les CH. CLVII,
bramins y cultivaient la langue sacrée
qu'on appelle *le Hanscrit*, qu'ils regar-
dent comme la plus ancienne de tout
l'Orient. Ils admettent des Génies com-
me les premiers Persans. Ils enseignent
à leurs disciples, que toutes les idoles
ne sont faites que pour fixer l'attention
des peuples, & ne sont que des em-
blèmes divers d'un seul Dieu ; mais ils
cachent au peuple cette théologie sage
qui ne leur produirait rien, & l'aban-
donnent à des erreurs qui leur sont uti-
les. Il semble que dans les climats mé-
ridionaux, la chaleur du climat dispose
plus les hommes à la superstition & à
l'enthousiasme qu'ailleurs. On a vu sou-
vent des Indiens dévots se précipiter à
l'envi sous les roues du char qui portait
l'idole *Jaganat*, & se faire briser les
os par piété. La superstition populaire
réunissait tous les contraires : on voyait,
d'un côté, les prêtres de l'idole *Jaga-
nat* amener tous les ans une fille à leur
Dieu, pour être honorée du titre de son
épouse, comme on en présentait une
quelquefois en Égypte au Dieu *Anubis* :
de l'autre côté, on conduisait au bu-
cher de jeunes veuves, qui se jetaient,
en chantant & en dansant, dans les

CH. CLVII.

 flammes, sur les corps de leurs maris.

ON raconte (a) qu'en 1642, un raya ayant été assassiné à la cour de *Sha-Gé-han*, treize femmes de ce raya accoururent incontinent, & se jettèrent toutes dans le bucher de leur maître. Un missionnaire très-croyable assure qu'en 1710, quarante femmes du prince de Marava, se précipitèrent, dans un bucher allumé, sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, & treize de l'autre, se dévouèrent à la mort de la même manière, & que la dernière, étant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, & se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit, que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes, que dans celles du peuple; & plusieurs missionnaires le confirment. Il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devraient tenir plus à la vie, que celles des artisans, & des hommes qui mènent une vie pénible; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre

(a) Lettres curieuses & édifiantes. Tom. 13.

supérieur sont plus sensibles à cette gloire, & les bramins (a) qui recueuil- CH. CLVM.
lent toujours quelques dépouilles de
ces victimes, ont plus d'intérêt à sé-
duire les riches.

Un nombre prodigieux de faits de
cette nature ne peut laisser douter que
cette coutume ne fût en vigueur dans
le Mogol, comme elle y est encore dans
toute la presqu'île, jusqu'au cap de Co-
morin. Une résolution si désespérée
dans un sexe si timide nous étonne :
mais la superstition inspire par-tout une
force surnaturelle.

(a) Voyez le chapitre de l'*Exourvédam*.



CHAPITRE CLVIII.

De la Perse , & de sa révolution au seizième siècle. De ses usages , de ses mœurs , &c.

CH. CLVIII.

LA Perse éprouvait alors une révolution à peu-près semblable à celle que le changement de religion fit en Europe.

Premier
Sophi.

UN Persan nommé *Eidar*, qui n'est connu de nous que sous le nom de *Sophi*, c'est-à-dire, *sage*, & qui, outre cette sagesse, avait des terres considérables, forma, sur la fin du quinzième siècle, la secte qui divise aujourd'hui les Persans & les Turcs.

PENDANT le règne du Tartare *Ussum-Cassan*, une partie de la Perse, flattée d'opposer un culte nouveau à celui des Turcs, de mettre *Al'y* au-dessus d'*Omar*, & de pouvoir aller en pèlerinage ailleurs qu'à la Mecque, embrassa avidement les dogmes du *Sophi*. Les semences de ces dogmes étaient jetées depuis long-tems; il les fit éclore, & donna la forme à ce schisme politique &

& religieux , qui paraît aujourd'hui nécessaire entre deux grands Empires voisins jaloux l'un de l'autre. Ni les Turcs , ni les Persans n'avaient aucune raison de reconnaître *Omar* ou *Aly* pour successeurs légitimes de *Mahomet*. Les droits de ces Arabes qu'ils avaient chassés , devaient peu leur importer ; mais il importait aux Persans que le siège de leur religion ne fût pas chez les Turcs.

CH. CLVIII.

Le peuple Persan avait toujours compté parmi ses griefs contre le peuple Turc , le meurtre d'*Aly* ; quoiqu'*Aly* n'eût point été assassiné par la nation Turque qu'on ne connaissait point alors ; mais c'est ainsi que le peuple raisonne. Il est même surprenant qu'on n'eût pas profité plutôt de cette antipathie , pour établir une secte nouvelle.

Le sophi dogmatifait donc pour l'intérêt de la Perse , mais il dogmatifait aussi pour le sien propre. Il se rendit trop considérable. Le *Sha Rustan* , usurpateur de la Perse , le craignit. Enfin ce réformateur eut la destinée à laquelle *Luther* & *Calvin* ont échappé. *Rustan* le fit assassiner en 1499.

Chef de la religion nouvelle mis à mort ; destinée ordinaire.

ISMAEL , fils de *Sophi* , fut assez courageux & assez puissant pour soute-

Le martyre
fait des pro-
félites.

nir, les armes à la main, les opinions de son père; ses disciples devinrent des soldats.

IL convertit & conquit l'Arménie, ce royaume si fameux autrefois sous *Tigrane*, & qui l'est si peu depuis ce tems-là. On y distingue à peine les ruines de *Tigranocerte*. Le pays est pauvre; il y a beaucoup de Chrétiens Grecs qui subsistent du négoce qu'ils font en Perse & dans le reste de l'Asie: mais il ne faut pas croire que cette province nourrisse quinze cent mille familles chrétiennes, comme le disent les relations. Cette multitude irait à cinq ou six millions d'habitans, & le pays n'en a pas le tiers. *Ismaël Sophi*, maître de l'Arménie, subjuga la Perse entière, & jusqu'aux Tartares de Samarcande. Il combattit le sultan des Turcs *Sélim I*, avec avantage, & laissa à son fils *Thamas* la Perse puissante & paisible.

C'EST ce même *Thamas* qui repoussa enfin *Soliman*, après avoir été sur le point de perdre sa couronne. Ses descendants ont régné paisiblement en Perse, jusqu'aux révolutions qui, de nos jours, ont désolé cet Empire.

Règne de
Sha-Albas.

LA Perse devint, sur la fin du seizième siècle, un des plus florissans & des

plus heureux pays du monde , sous le règne du grand *Sha-Abbas* , arrière-petit-fils d'*Ismaël Sophi*. Il n'y a guères d'États qui n'aient eu un tems de grandeur & d'éclat , après lequel ils dégénèrent.

CH. CLVIII.

LES usages , les mœurs , l'esprit de la Perse , sont aussi étrangers pour nous , que ceux de tous les peuples qui ont passé sous vos yeux. Le voyageur *Chardin* prétend que l'empereur de Perse est moins absolu que celui de Turquie : mais il ne paraît pas que le *sophi* dépende d'une milice comme le grand-seigneur. *Chardin* avoue du moins , que toutes les terres en Perse n'appartiennent pas à un seul homme : les citoyens y jouissent de leurs possessions , & paient à l'État une taxe qui ne va pas à un écu par an. Point de grands ni de petits fiefs , comme dans l'Inde & dans la Turquie , subjuguées par les Tartares. *Ismaël Sophi* , restaurateur de cet Empire , n'étant point Tartare , mais Arménien , avait suivi le droit naturel établi dans son pays , & non pas le droit de conquête , & de brigandage.

Usages de
Perse.

Le ferrail d'Ispahan passait pour moins cruel que celui de Constantinople. La jalousie du trône portait souvent

CH. CLVIII.

les sultans Turcs à faire étrangler leurs parens. Les sophis se contentaient d'arracher les prunelles des princes de leur sang. A la Chine, on n'a jamais imaginé que la sûreté du trône exigeât de tuer ou d'aveugler ses frères & ses neveux. On leur laissait toujours des honneurs sans autorité. Tout prouve que les mœurs chinoises étaient les plus humaines & les plus sages de l'Orient.

LES rois de Perse ont conservé la coutume de recevoir des présens de leurs sujets. Cet usage est établi au Mogol & en Turquie; il l'a été en Pologne, & c'est le seul royaume où il semblait raisonnable; car les rois de Pologne n'ayant qu'un très-faible revenu, avaient besoin de ces secours. Mais le grand-seigneur sur-tout, & le grand-mogol, possesseurs de trésors immenses, ne devaient se montrer que pour donner. C'est s'abaisser que de recevoir; & de cet abaissement, ils font un titre de grandeur. Les empereurs de la Chine n'ont jamais avili ainsi leur dignité. *Chardin* prétend que les étrennes du roi de Perse lui valaient cinq ou six de nos millions.

CE que la Perse a toujours eu de commun avec la Chine & la Turquie,

c'est de ne pas connaître la noblesse ; il n'y a, dans ces vastes États, d'autre noblesse que celle des emplois ; & les hommes qui ne font rien, n'y peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères.

DANS la Perse, comme dans toute l'Asie, la justice a toujours été rendue sommairement ; on n'y a jamais connu ni les avocats, ni les procédures : on plaide sa cause soi-même ; & la maxime qu'une courte injustice est plus supportable, qu'une justice longue & épineuse, a prévalu chez tous ces peuples, qui, policés long-tems avant nous, ont été moins raffinés en tout, que nous ne le sommes.

LA religion mahométane d'*Aly*, dominante en Perse, permettait un libre exercice à toutes les autres. Il y avait encore dans Ispahan, des restes d'anciens Perses ignicoles, qui ne furent chassés de la capitale, que sous le règne de *Sha-Abbas*. Ils étaient répandus sur les frontières, & particulièrement dans l'ancienne Assyrie, partie de l'Arménie haute, où réside encore leur grand-prêtre. Plusieurs familles de ces dix tribus & demie, de ces Juifs Samaritains transportés par *Salmanazar*, du tems d'*Osée*, subsistaient encore en

CH. CLVIII.

Tolérance
des religions.
Juifs des dix
tribus.

CH. CLVIII.

Perse , & il y avait au tems dont je parle , près de dix mille familles des tribus de *Juda* , de *Lévi* , & de *Benjamin* , emmenées de Jérusalem avec *Sédécias* leur roi , par *Nabuchodonosor* , & qui ne revinrent point avec *Esdra*s & *Néhémie*.

QUELQUES Sabéens , disciples de *S. Jean-Baptiste* , desquels on a déjà parlé , étaient répandus vers le golfe Persique. Les Chrétiens Arméniens du rite grec , faisaient le plus grand nombre ; les Nestoriens composaient le plus petit : les Indiens de la religion des brahmins , remplissaient Ispahan ; on en comptait plus de vingt mille. La plupart étaient de ces Banians , qui , du cap de Comorin , jusqu'à la mer Caspienne , vont trafiquer avec vingt nations , sans s'être jamais mêlés à aucune.

ENFIN toutes ces religions étaient vues de bon œil en Perse , excepté la secte d'*Omar* , qui était celle de leurs ennemis. C'est ainsi que le gouvernement d'Angleterre admet toutes les sectes , & tolère à peine le catholicisme qu'il redoute.

L'EMPIRE Persan craignait avec raison la Turquie , à laquelle il n'est com-

parable , ni par la population , ni par l'étendue. La terre n'y est pas si fertile , & la mer lui manquait. Le port d'Ormus ne lui appartenait point alors. Les Portugais s'en étaient emparés en 1507. Une petite nation Européane dominait sur le golfe Persique , & fermait le commerce maritime à toute la Perse. Il a fallu que le grand *Sha-Abbas* , tout puissant qu'il était , ait eu recours aux Anglais , pour chasser les Portugais en 1622. Les peuples d'Europe ont fait , par leur marine , le destin de toutes les côtes où ils ont abordé.

CH. CLVIII.

Si le terroir de la Perse n'est pas si fertile que celui de la Turquie , les peuples y sont plus industrieux ; ils cultivent plus les sciences ; mais leurs sciences ne mériteraient pas ce nom parmi nous. Si les missionnaires Européans ont étonné la Chine par le peu de physique & de mathématiques qu'ils savaient , ils n'auraient pas moins étonné les Persans.

LEUR langue est belle , & depuis six cents ans elle n'a point été altérée. Leurs poésies sont nobles , leurs fables ingénieuses. Mais s'ils savent un peu plus de géométrie que les Chinois , ils n'ont pas beaucoup avancé au-delà des élémens

Sciences.

CH. CLVIII. d'*Euclide*. Ils ne connaissent d'astronomie que celle de *Ptolomée* ; & cette astronomie n'est encore chez eux que ce qu'elle a été si long-tems en Europe , un chemin pour parvenir à l'astrologie judiciaire. Tout se réglait en Perse par les influences des astres , comme chez les anciens Romains , par le vol des oiseaux , & l'appétit des poulets sacrés. *Chardin* prétend que, de son tems, l'État dépensait quatre millions par an en astrologues. Si un *Newton* , un *Halley* , un *Cassini* se fussent produits en Perse , ils auraient été négligés , à moins qu'ils n'eussent voulu prédire.

LEUR médecine était comme celle de tous les peuples ignorans , une pratique d'expérience réduite en préceptes , sans aucune connaissance de l'anatomie. Cette science avait péri avec les autres ; mais elle renaissait avec elles au commencement du seizième siècle , par les découvertes de *Vesale* , & par le génie de *Fernel*.

ENFIN de quelque peuple policé de l'Asie que nous parlions , nous pouvons dire de lui : il nous a précédés , & nous l'avons surpassé.

CHAPITRE CLIX.

De l'Empire Ottoman au seizième siècle. Ses usages , son gouvernement , ses revenus.

LE tems de la grandeur & des progrès des *Ottomans* fut plus long que celui des *Sophis* ; car depuis *Amurat II* ce ne fut qu'un enchaînement de victoires.

CH. CLIX.

MAHOMET II avait conquis assez d'États pour que sa race se contentât d'un tel héritage. Mais *Sélim I* y ajouta de nouvelles conquêtes. Il prit en 1515 la Syrie & la Mésopotamie, & entreprit de soumettre l'Égypte. C'eût été une entreprise aisée, s'il n'avait eu que des Égyptiens à combattre ; mais l'Égypte était gouvernée & défendue par une milice formidable d'étrangers, semblable à celle des janissaires. C'étaient des Circasses venus encore de la Tartarie ; on les appelait *Mammelucs*, qui signifie esclaves : soit qu'en effet le premier soudan d'Égypte qui les employa, les eût achetés comme esclaves ; soit plutôt que ce fût un nom

Conquêtes
de *Sélim I.*

CH. CLIX.

qui les attachât de plus près à la personne du souverain ; ce qui est bien plus vraisemblable. En effet la manière figurée dont on parle chez tous les orientaux , y a toujours introduit chez les princes les titres les plus ridiculement pompeux , & chez leurs serviteurs les noms les plus humbles. Les bachas du grand-seigneur s'intitulent ses esclaves ; & *Thamas Kouli-Kan* , qui de nos jours a fait crever les yeux à *Thomas* son maître , ne s'appellait que son esclave , comme ce mot même de *Kouli* le témoigne.

Mammelucs
d'Égypte.

CES *Mammelucs* étaient les maîtres de l'Égypte depuis nos dernières croisades. Ils avaient vaincu & pris *S. Louis*. Ils établirent depuis ce tems un gouvernement qui n'est pas différent de celui d'Alger. Un roi & vingt-quatre gouverneurs de provinces étaient choisis entre ces soldats. La mollesse du climat n'affaiblit point cette race guerrière , parce qu'elle se renouvelait tous les ans par l'affluence des autres Circassiens appelés sans cesse pour remplir ce corps de vainqueurs toujours subsistant. L'Égypte fut ainsi gouvernée pendant près de trois-cents années.

Il se présente ici un champ bien vaste pour les conjectures historiques. Nous voyons l'Égypte long-tems subjuguée par les peuples de l'ancienne Colchide, habitans de ces pays barbares qui sont aujourd'hui la Géorgie, la Circassie & la Mingrélie. Il faut bien que ces peuples aient été autrefois plus recommandables qu'aujourd'hui, puisque le premier voyage des Grecs à Colchos est une des grandes époques de la Grèce. Il est indubitable que les usages & les mœurs de la Colchide tenaient beaucoup de ceux de l'Égypte; ils avaient pris, des prêtres Égyptiens, jusqu'à la circoncision. *Hérodote*, qui avait voyagé en Égypte & en Colchide, & qui parlait à des Grecs instruits, ne nous laisse aucun lieu de douter de cette conformité; il est fidèle & exact sur tout ce qu'il a vu; mais on l'accuse de s'être trompé sur tout ce qu'on lui a dit. Les prêtres d'Égypte lui ont confirmé qu'autrefois, le roi *Sésostris* étant sorti de son pays, dans le dessein de conquérir toute la terre, il n'avait pas manqué d'envelopper la Colchide dans ses conquêtes, & que c'était depuis ce tems-là que l'usage de la circon-

CH. CLIX.

Examen de
l'histoire d'Égypte & de la
circoncision.

CH. CLIX.

cision s'était conservé à Colchos.

PREMIÈREMENT, le dessein de conquérir toute la terre est une idée romanesque qui ne peut tomber dans la tête d'un homme de sens rassis. On fait d'abord la guerre à son voisin, pour augmenter ses États par le brigandage; on peut ensuite pousser ses conquêtes de proche en proche, quand on y trouve quelque facilité; c'est la marche de tous les conquérans.

SECONDEMENT, il n'est guères vraisemblable qu'un roi de la fertile Égypte soit allé perdre son tems à conquérir les contrées affreuses du Caucase, habitées par les plus robustes des hommes, aussi belliqueux que pauvres, & dont une centaine aurait pu arrêter à chaque pas les plus nombreuses armées des mous & faibles Égyptiens: c'est-à-peu-près comme si on disait qu'un roi de Babylone était parti de la Mésopotamie pour aller conquérir la Suisse.

CE sont les peuples pauvres, nourris dans des pays âpres & stériles, vivant de leur chasse, & féroces comme les animaux de leur pays, qui désertent ces pays sauvages pour aller attaquer les nations opulentes; & ce

ne sont pas ces nations opulentes qui sortent de leurs demeures agréables pour aller chercher des contrées incultes.

LES féroces habitans du Nord ont fait dans tous les tems des irruptions dans les contrées du Midi. Vous voyez que les peuples de Colchos ont subjugué trois-cents ans l'Égypte , à commencer du tems de *S. Louis*. Vous voyez dans tous les tems connus , que l'Égypte fut toujours conquise par qui-conque voulut l'attaquer. Il est donc bien probable que les barbares du Caucase avaient asservi les bords du Nil ; mais il ne l'est point qu'un *Sésostris* se soit emparé du Caucase.

TROISIÈMEMENT ; pourquoi , de tous les peuples que les prêtres Égyptiens disaient avoir été vaincus par leur *Sésostris* , les Cochidiens avaient-ils seuls reçu la circoncision ? Il fallait passer par la Grèce & par l'Asie mineure pour arriver au pays de *Médée*. Les Grecs , grands imitateurs , auraient dû se faire circoncire les premiers. *Sésostris* aurait eu plus de soin de dominer dans le beau pays de la Grèce , & d'y imposer ses loix , que d'aller faire couper les prépuces des Colchidiens. Il est

bien plus dans l'ordre commun des choses, que ce soit les Scythes, habitans des bords du Phase & de l'Araxe, toujours affamés & toujours conquérans, qui tombèrent sur l'Asie mineure, sur la Syrie, sur l'Égypte, & qui, s'étant établis à Thèbes & à Memphis dans ces tems reculés, comme ils s'y sont établis du tems de *S. Louis*, aient ensuite rapporté dans leur patrie quelques rites religieux, & quelques usages de l'Égypte.

C'EST au lecteur intelligent à peser toutes ces raisons. L'ancienne histoire ne présente chez toutes les nations de la terre, que des doutes & des conjectures.

TOMAN-BEY fut le dernier roi mammeluc ; il n'est célèbre que par cette époque, & par le malheur qu'il eut de tomber entre les mains de *Sélim* ; mais il mérite d'être connu par une singularité qui nous paraît étrange, & qui ne l'était pas chez les orientaux ; c'est que le vainqueur lui confia le gouvernement de l'Égypte, qu'il lui avait enlevée.

TOMAN-BEY, de roi devenu bacha, eut le sort des bachas ; il fut étranglé après quelques mois de gouvernement.

DEPUIS ce tems le peuple de l'Égypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement ; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du tems de *Sésostris*, est devenue plus pusillanime que du tems de *Cléopâtre*. On nous dit qu'elle inventa les sciences, & elle n'en cultive pas une ; qu'elle était sérieuse & grave, & aujourd'hui on la voit légère & gaie, danser & chanter dans la pauvreté & dans l'esclavage : cette multitude d'habitans qu'on disait innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans Rome & dans Athènes ; c'est une preuve sans réplique, que, si le climat influe sur le caractère des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

SOLIMAN, fils de *Sélim*, fut toujours un ennemi formidable aux Chrétiens & aux Persans. Il prit Rhodes, & quelques années après la plus grande partie de la Hongrie. La Moldavie & la Valachie devinrent de véritables fiefs de son Empire. Il mit le siège devant Vienne, &, ayant manqué cette entreprise, il tourna ses armes contre la Perse ; & plus heureux sur l'Euphra-

 CH. CLIX.

 Égyptiens
dégénérés.

Soliman :

1521.

1526.

1529.

CH. CLIX.

te que sur le Danube , il s'empara de Bagdat comme son père , sur lequel les Persans l'avaient repris. Il soumit la Géorgie , qui est l'ancienne Ibérie. Ses armes victorieuses se portaient de tous les côtés ; car son amiral *Cheredin Barberouffe* , après avoir ravagé la Pouille , alla dans la mer rouge s'emparer du royaume d'Yémen , qui est plutôt un pays de l'Inde que de l'Arabie. Plus guerrier que *Charles-Quint* , il lui ressembloit par des voyages continuels. C'est le premier des empereurs Ottomans qui ait été l'allié des Français , & cette alliance a toujours subsisté. Il mourut en assiégeant en Hongrie la ville de Zigeth , & la victoire l'accompagna jusques dans les bras de la mort ; à peine eut-il expiré que la ville fut prise d'assaut. Son Empire s'étendait d'Alger à l'Euphrate , & du fond de la mer noire au fond de la Grèce & de l'Épire.

1571.

Chypre ajoutée à l'Empire.

SÉLIM II , son successeur , prit sur les Vénitiens l'isle de Chypre par ses lieutenans. Comment tous nos historiens peuvent-ils nous répéter qu'il n'entreprit cette conquête que pour boire le vin de malvoisie de cette isle , & pour la donner à un Juif ? Il s'en

empara par le droit de convenance. Chypre devenait nécessaire aux possesseurs de la Natolie, & jamais empereur ne fera la conquête d'un royaume, ni pour un Juif, ni pour du vin. Un Hébreu, nommé *Mequinès*, donna quelques ouvertures pour cette conquête, & les vaincus mêlèrent à cette vérité des fables que les vainqueurs ignorent.

APRÈS avoir laissé les Turcs s'emparer des plus beaux climats de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, nous contribuâmes à les enrichir. Venise trafiquait avec eux dans le tems même qu'ils lui enlevaient l'isle de Chypre, & qu'ils faisaient écorcher vif le sénateur *Bragadino*, gouverneur de Famagouste. Gènes, Florence, Marseille se disputaient le commerce de Constantinople. Ces villes payaient en argent les soies & les autres denrées de l'Asie. Les négocians chrétiens s'enrichissaient de ce commerce, mais c'était aux dépens de la chrétienté. On recueillait alors peu de soies en Italie, aucunes en France. Nous avons été forcés souvent d'aller acheter du bled à Constantinople : mais enfin l'industrie a réparé les torts que la nature

 CH. CLIX.

Supériorité
des Otto-
mans.

& la négligence faisaient à nos climats ; & les manufactures ont rendu le commerce des Chrétiens , & surtout des Français , très-avantageux en Turquie , malgré l'opinion du comte *Marfigli* , moins informé de cette grande partie de l'intérêt des nations que les négocians de Londres & de Marseille.

LES nations chrétiennes trafiquent avec l'Empire Ottoman comme avec toute l'Asie. Nous allons chez ces peuples , qui ne viennent jamais dans notre Occident ; c'est une preuve évidente de nos besoins. Les Échelles du Levant sont remplies de nos marchands. Toutes les nations commerçantes de l'Europe chrétienne y ont des consuls. Presque toutes entretiennent aujourd'hui des ambassadeurs ordinaires à la Porte Ottomane , qui n'en envoie point à nos cours. La Porte regarde ces ambassades perpétuelles comme un hommage que les besoins des Chrétiens rendent à sa puissance. Elle a fait souvent à ces ministres des affronts , pour lesquels les princes de l'Europe se feraient la guerre entre eux , mais qu'ils ont toujours dissimulés avec l'Empire Ottoman. Le roi d'Angleterre, *Guillaume*,

disait dans nos derniers tems, *qu'il n'y a pas de point d'honneur avec les Turcs.* CH. CLIX.
Ce langage est celui d'un négociant qui veut vendre ses effets, & non d'un roi qui est jaloux de ce qu'on appelle *la gloire.*

L'ADMINISTRATION de l'Empire des Adminif-
Turcs est aussi différente de la nôtre tration.
que les mœurs & la religion. Une partie des revenus du grand-seigneur consiste, non en argent monnoyé, comme dans les gouvernemens chrétiens, mais dans les productions de tous les pays qui lui sont soumis. Le canal de Constantinople est couvert toute l'année de navires, qui apportent de l'Égypte, de la Grèce, de la Natolie, des côtes du Pont-Euxin, toutes les provisions nécessaires pour le ferrail, pour les janissaires, pour la flotte. On voit par le *Canon Namé*, c'est-à-dire, par les registres de l'Empire, que le revenu du trésor en argent jusqu'à l'année 1683, ne montait qu'à près de trente-deux mille bourses; ce qui revenait à-peu-près à quarante-six millions de nos livres d'aujourd'hui.

Ce revenu ne suffirait pas pour entretenir de si grandes armées, & tant d'officiers. Les bachas dans chaque Finances;

province ont des fonds assignés sur la province même, pour l'entretien des soldats que les fiefs fournissent; mais ces fonds ne sont pas considérables: celui de l'Asie mineure ou Natolie allait tout au plus à douze cent mille livres, celui du Diarbeck à cent mille; celui d'Alep n'était pas plus considérable; le fertile pays de Damas ne donnait pas deux cent mille francs à son bacha; celui d'Erzerum en valait environ deux cent mille. La Grèce entière, qu'on appelle *Romélie*, donnait à son bacha douze cent mille livres. En un mot, tous ces revenus, dont les bachas & les beglierbeys entretenaient les troupes ordinaires jusqu'en 1683, ne se montaient pas à dix de nos millions; la Moldavie & la Valachie ne fournissaient pas deux cent mille livres à leur prince pour l'entretien de huit mille soldats au service de la Porte. Le capitán bacha ne tirait pas des fiefs appelés *Zaims* & *Timars* répandus sur les côtes, plus de huit cent mille livres pour la flotte.

Il résulte du dépouillement du *Canon Namé*, que toute l'administration Turque était établie sur moins de soixante de nos millions en argent comp-

tant ; & cette dépense , depuis 1683 , n'a pas été beaucoup augmentée ; ce n'est pas la troisième partie de ce qu'on paie en France , en Angleterre , pour les dettes publiques ; mais aussi il y a dans ces deux royaumes beaucoup plus de circulation , un commerce plus animé.

CH. CLIX.

CE qu'il y a d'affreux , c'est que dans le trésor particulier du sultan on compte les confiscations pour un grand objet. C'est une des plus anciennes tyrannies établies , que le bien d'une famille appartienne au souverain quand le père de famille a été condamné. On porte à un sultan la tête de son visir , & cette tête lui vaut quelquefois plusieurs millions. Rien n'est plus horrible qu'un droit qui met un si grand prix à la cruauté , & qui donne la tentation d'être injuste.

Confiscations , droit affreux.

POUR le mobilier des officiers de la Porte , nous avons déjà observé qu'il appartient au sultan , par une ancienne usurpation , qui n'a été que trop long-tems en usage chez les Chrétiens. Dans tout l'univers l'administration publique a été souvent un brigandage autorisé , excepté dans quelques États républicains , où les droits de la

CH. CLIX.

liberté & de la propriété ont été plus sacrés, & où les finances de l'État, étant médiocres, ont été mieux dirigées, parce que l'œil embrasse les petits objets, & que les grands confondent la vue.

Appointe-
mens médiocres.

ON peut donc présumer que les Turcs ont exécuté de très-grandes choses à peu de fraix. Les appointemens attachés aux plus grandes dignités sont très-médiocres; on en peut juger par la place de muphti. Il n'a que deux mille aspres par jour, ce qui fait environ cent cinquante mille livres par année. Ce n'est que la dixième partie du revenu de quelques églises chrétiennes. Il en est ainsi du grand-visiriat; & sans les confiscations, & les présens, cette dignité produirait plus d'honneur que de fortune, excepté en tems de guerre.

LES Turcs n'ont point fait la guerre comme les princes de l'Europe la font aujourd'hui, avec de l'argent & des négociations. La force du corps, l'impétuosité des janissaires, ont établi sans discipline cet Empire, qui se soutient par l'avilissement des peuples vaincus, & par les jalousies des peuples voisins.

LES sultans n'ont jamais mis en campagne cent quarante mille combattans à la fois , si on retranche les Tartares & la multitude qui suit leurs armées. Mais ce nombre était toujours supérieur à celui que les Chrétiens pouvaient leur opposer.

CH. CLIX.



CHAPITRE CLX.

De la bataille de Lépante.

CH. CLX.

Pie V fait la
guerre aux
Turcs.

LEs Vénitiens, après la perte de l'isle de Chypre, commerçant toujours avec les Turcs, & osant toujours être leurs ennemis, demandaient des secours à tous les princes chrétiens que l'intérêt commun devait réunir. C'était encore l'occasion d'une croisade; mais vous avez déjà vu qu'à force d'en avoir fait autrefois d'inutiles, on n'en faisait point de nécessaires. Le pape *Pie V* fit bien mieux que de prêcher une croisade; il eut le courage de faire la guerre à l'Empire Ottoman, en se liquant avec les Vénitiens & le roi d'Espagne *Philippe II*. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendart des deux clefs déployé contre le croissant, & les galères de Rome affronter les galères Ottomanes. Cette seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit consacrer sa mémoire. Il ne faut, pour connaître ce pontife, s'en rapporter à aucun de ces portraits colorés par la flatterie, ou noircis par la malignité, ou crayonnés

crayonnés par le bel-esprit. Ne jugeons jamais des hommes que par les faits. *Pie V*, dont le nom était *Ghisleri*, fut un de ces hommes que le mérite & la fortune tirèrent de l'obscurité pour les élever à la première place du Christianisme. Son ardeur à redoubler la sévérité de l'inquisition, le supplice dont il fit périr plusieurs citoyens, montre qu'il était cruel & sanguinaire. Ses intrigues pour faire soulever l'Irlande contre la reine *Elizabeth*, la chaleur avec laquelle il fomenta les troubles de la France, la fameuse bulle *In Cœnâ Domini* dont il ordonna la publication toutes les années, font voir que son zèle pour la grandeur du Saint-Siège n'était pas conduit par la modération. Il avait été dominicain. La sévérité de son caractère s'était fortifiée par la dureté d'esprit qu'on puise dans le cloître. Mais cet homme, élevé parmi des moines, eut, comme *Sixte-Quint* son successeur, des vertus royales : ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. *Pie V* fut le modèle du fameux *Sixte-Quint* ; il lui donna l'exemple d'amasser en peu d'années des épargnes assez considérables pour faire regarder le Saint-Siège comme une puissance.

CH. CLX.

Ces épargnes lui donnaient de quoi mettre en mer des galères. Son zèle sollicitait tous les princes chrétiens ; mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Il s'adressait en vain au roi de France *Charles IX* , à l'empereur *Maximilien* , au roi de Portugal *Don Sébastien* , au roi de Pologne *Sigismond II*.

Il n'est secondé que par *Philippe II* , & les Vénitiens.

CHARLES IX était allié des Turcs , & n'avait point de vaisseaux à donner. L'empereur *Maximilien II* craignait les Turcs ; il manquait d'argent , & ayant fait une trêve avec eux , il n'osait la rompre. Le roi *Don Sébastien* était encore trop jeune pour exercer ce courage qui , depuis , le fit périr en Afrique. La Pologne était épuisée par une guerre avec les Russes , & *Sigismond* , son roi , était dans une vieillesse languissante. Il n'y eut donc que *Philippe II* qui entra dans les vues du pape. Lui seul , de tous les rois catholiques , était assez riche pour faire les plus grands fraix de l'armement nécessaire ; lui seul pouvait par les arrangemens de son administration , parvenir à l'exécution prompte de ce projet. Il y était principalement intéressé par la nécessité d'écarter les flottes Ottomanes de ses États d'Italie , &

de ses places d'Afrique ; & il se liguait avec les Vénitiens , dont il fut toujours l'ennemi secret en Italie contre les Turcs qu'il craignait davantage.

JAMAIS grand armement ne se fit avec tant de célérité. Deux-cents galères, six grosses galéasses , vingt-cinq vaisseaux de guerre , avec cinquante navires de charge , furent prêts dans les ports de Sicile en Septembre , cinq mois après la prise de l'isle de Chypre. *Philippe II* avait fourni la moitié de l'armement. Les Vénitiens furent chargés des deux tiers de l'autre moitié , & le reste était fourni par le pape. *Don Juan d'Autriche* , ce célèbre bâtard de *Charles-Quint* , était le général de la flotte. *Marc-Antoine Colonne* , commandait après-lui , au nom du pape. Cette maison *Colonne* , si long-tems ennemie des pontifes , était devenue l'appui de leur grandeur. *Sébastien Veniero* , que nous nommons *Venier* , était général de la mer pour les Vénitiens. Il y avait eu trois doges dans sa maison , & aucun d'eux n'eut autant de réputation que lui. *Barbarigo* , dont la maison n'était pas moins célèbre à Venise , était provvediteur , c'est-à-dire , intendant de la flotte. Malte envoya trois de ses galères , &

H ij

CH. CLX.

ne pouvait en fournir davantage. Il ne faut pas compter Gènes , qui craignait plus *Philippe II* , que *Sélim* , & qui n'envoya qu'une galère.

CETTE armée navale portait , disent les historiens , cinquante mille combattans. On ne voit guères que des exagérations dans des récits de bataille. Deux-cent six galères , & vingt-cinq vaisseaux , ne pouvaient être armés tout au plus que de vingt mille hommes de combat. La seule flotte Ottomane était plus forte que les trois escadres chrétiennes. On y comptait environ deux-cent cinquante galères. Les deux armées se rencontrèrent dans le golfe de Lépante , l'ancien *Naupaëtus* , non loin de Corinthe. Jamais , depuis la bataille d'Actium , les mers de la Grèce n'avaient vu ni une flotte si nombreuse , ni une bataille si mémorable. Les galères Ottomanes étaient manœuvrées par des esclaves chrétiens , & les galères chrétiennes par des esclaves Turcs , qui tous servaient malgré eux contre leur patrie.

LES deux flottes se choquèrent avec toutes les armes de l'antiquité , & toutes les modernes ; les flèches , les longs javelots , les lances à feu , les grapins ,

les canons , les mousquets , les piques & les sabres. On combattit corps à corps sur la plupart des galères accrochées , comme sur un champ de bataille. Les Chrétiens remportèrent une victoire d'autant plus illustre , que c'était la première de cette espèce.

DON JUAN D'AUTRICHE, & *Veniero* , l'amiral des Vénitiens , attaquèrent la capitane Ottomane que montait l'amiral des Turcs nommé *Ali*. Il fut pris avec sa galère , & on lui fit trancher la tête , qu'on arbora sur son propre pavillon. C'était abuser du droit de la guerre ; mais ceux qui avaient écorché *Bragadino* dans Famagouste , ne méritaient pas un autre traitement. Les Turcs perdirent plus de cent cinquante bâtimens dans cette journée. Il est difficile de savoir le nombre des morts : on le faisait monter à près de quinze mille ; environ cinq mille esclaves chrétiens furent délivrés. Venise signala cette victoire par des fêtes qu'elle seule savait alors donner. Constantinople fut dans la consternation. Le pape *Pie V*, en apprenant cette grande victoire , qu'on attribuait sur-tout à *Don Juan* le généralissime , mais à laquelle les Vénitiens avaient eu la plus grande part ,

 CH. CLX.

 5 Octobre
1571.

 Victoire
unique.

s'écria : *Il fut un homme envoyé de DIEU , nommé Jean ;* paroles qu'on appliqua depuis à *Jean Sobieski* , roi de Pologne , quand il délivra Vienne.

DON JUAN D'AUTRICHE acquit tout d'un coup la plus grande réputation , dont jamais capitaine ait joui. Chaque nation moderne ne compte que ses héros , & néglige ceux des autres peuples. *Don Juan* , comme vengeur de la chrétienté , était le héros de toutes les nations ; on le comparait à *Charles-Quint* son père , à qui d'ailleurs il ressemblait plus que *Philippe*. Il mérita sur-tout cette idolâtrie des peuples , lorsque deux ans après il prit Tunis , comme *Charles-Quint* , & fit comme lui un roi Africain tributaire d'Espagne. Mais quel fut le fruit de la bataille de Lépante , & de la conquête de Tunis ? Les Vénitiens ne gagnèrent aucun terrain sur les Turcs , & l'amiral de *Sélim II* reprit sans peine le royaume de Tunis : tous les Chrétiens y furent égorgés. Il semblait que les Turcs eussent gagné la bataille de Lépante.



CHAPITRE CLXI.

Des côtes d'Afrique.

LEs côtes d'Afrique, depuis l'Égypte, jusqu'aux royaumes de Fez & de Maroc, accrûrent encore l'Empire des sultans; mais elles furent plutôt sous leur protection que sous leur gouvernement. Le pays de Barca, & ses déserts si fameux autrefois par le temple de *Jupiter Ammon*, dépendirent du bacha d'Égypte. La Cirénaïque eut un gouverneur particulier. Tripoli qu'on rencontre ensuite en allant vers l'Occident, ayant été pris par *Pierre de Navarre*, sous le règne de *Ferdinand le catholique* en 1510, fut donnée par *Charles-Quint*, aux chevaliers de Malte. Mais les amiraux de *Soliman* s'en emparèrent, & avec le tems elle s'est gouvernée comme une république, à la tête de laquelle est un général qu'on nomme *Dey*, qui est élu par la milice.

Plus loin vous trouvez le royaume
Hiv

CH. CLXI.

Pays où fut
le temple de
Jupiter Ammon.

CH. CLXI.

de Tunis, l'ancien séjour des Carthaginois. Vous avez vu *Charles-Quint* donner un roi à cet État, & le rendre tributaire de l'Espagne; *Don Juan* le reprendre encore sur les Maures avec la même gloire que *Charles-Quint* son père; mais enfin l'amiral de *Sélim II*, remettre Tunis sous la domination mahométane, & y exterminer tous les Chrétiens, trois ans après cette fameuse bataille de Lépante, qui produisit tant de gloire à *Don Juan* & aux Vénitiens avec si peu d'avantage. Cette province se gouverna depuis comme Tripoli.

Alger ancien
royaume de
Juba.

ALGER, qui termine l'Empire des Turcs en Afrique, est l'ancienne Numidie, la Mauritanie Césarienne, si fameuse par les rois *Juba*, *Syphax*, & *Massinissa*. Il reste à peine des ruines de Cirte leur capitale, ainsi que de Carthage, de Memphis & même d'Alexandrie, qui n'est plus au même endroit où *Alexandre* l'avait bâtie. Le royaume de *Juba* était devenu si peu de chose, que *Chéredin Barberousse* aima mieux être amiral du grand-seigneur, que roi d'Alger. Il céda cette province à *Soliman*, & de roi qu'il

était, il se contenta d'en être bacha. Depuis ce tems, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, Alger fut gouvernée par les bachas que la Porte y envoyait. Mais enfin la même administration qui s'établit à Tripoli & à Tunis, se forma dans Alger devenue une retraite de corsaires. Aussi un de leurs derniers deys disait au consul de la nation Anglaise qui se plaignait de quelques prises : Cessez de vous plaindre au capitaine des voleurs, quand vous avez été volé.

DANS toute cette partie de l'Afrique, on trouve encore des monumens des anciens Romains, & on n'y voit pas un seul vestige de ceux des Chrétiens, quoiqu'il y eût beaucoup plus d'évêchés que dans l'Espagne & dans la France ensemble. Il y en a deux raisons, l'une, que les plus anciens édifices de pierre dure, de marbre & de ciment dans les climats secs, résistent à la destruction plus que les nouveaux : l'autre, que des tombeaux avec l'inscription *Diis Manibus*, que les barbares n'entendent point, ne les révoltent pas, & que la vue des symboles du Christianisme excite leur fureur.

CH. CLXI.

Nuls monumens de Christianisme; plusieurs des Romains vainqueurs.

CH. CLXI.

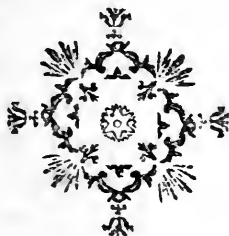
DANS les beaux siècles des Arabes , les sciences & les arts fleurirent chez ces Numides ; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année , & en faisant sans cesse le métier de pirate , ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur , pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des Chrétiens , & sur-tout des Hollandais , les agrêts , les canons , la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands ; & les puissances chrétiennes , au lieu de détruire ces ennemis communs , sont occupées à se ruiner mutuellement.

Belle situation de Bizance.

CONSTANTINOPLE fut toujours regardée comme la capitale de tant de régions. Sa situation semble faite pour leur commander. Elle a l'Asie devant elle , l'Europe derrière. Son port , aussi sûr que vaste , ouvre & ferme l'entrée de la mer Noire à l'orient , & de la Méditerranée à l'occident. Rome , bien moins avantageusement située , dans un terrain ingrat , & dans un coin de l'Italie , où la nature n'a fait aucun port commode , semblait bien moins propre à dominer sur les nations ; cependant elle devint la capi-

taie d'un Empire deux fois plus étendu que celui des Turcs : c'est que les anciens Romains ne trouvèrent aucun peuple qui entendît comme eux la discipline militaire , & que les Ottomans , après avoir conquis Constantinople , ont trouvé presque tout le reste de l'Europe aussi aguerri & mieux discipliné qu'eux.

CH. CLXI.



CHAPITRE CLXII.

Du royaume de Fez & de Maroc.

CH. CLXII. **L**A protection du grand-seigneur ne s'étend point jusqu'à l'Empire de Maroc, vaste pays qui comprend une partie de la Mauritanie Tingitane. Tanger était la capitale de la colonie Romaine. C'est de-là que partirent depuis ces Maures, qui subjuguèrent l'Espagne. Tanger fut conquise elle-même sur la fin du quinziesme siècle par les Portugais, & donnée dans nos derniers tems à *Charles II*, roi d'Angleterre, pour la dot de l'infante de Portugal sa femme; & enfin *Charles II* l'a cédée aux rois de Maroc. Peu de villes ont éprouvé plus de révolutions.

CET Empire s'étend jusqu'aux frontières de la Guinée sous les plus beaux climats; il n'y a point de territoire plus fertile, plus varié, plus riche; plusieurs branches du mont Atlas sont remplies de mines, & les campagnes produisent les plus abondantes moissons & les meilleurs fruits de la terre. Ce pays fut cultivé autrefois comme il méritait

de l'être, & il fallait bien qu'il le fût du tems des premiers califes, puis que les sciences y étaient en honneur, & que c'est toujours la dernière chose dont on prend soin. Les Arabes & les Maures de ces contrées portèrent en Espagne leurs armes & leurs arts; mais tout a dégénéré depuis, tout est tombé dans la plus épaisse barbarie: les Arabes de *Mahomet* avaient policé le pays: ils se sont retirés dans les déserts, où ils ont repris l'ancienne vie pastorale; & le gouvernement a été abandonné aux Maures, espèce d'hommes moins favorisée de la nature que de leur climat, moins industrieuse que les Arabes, nation cruelle à la fois & esclave. C'est-là que le despotisme se montre dans toute son horreur. L'ancienne coutume établie que les miramolins ou empereurs de Maroc soient les premiers bourreaux du pays, n'a pas peu contribué à faire des habitans de ce vaste Empire des sauvages fort au-dessous des Mexicains. Ceux qui habitent Tétuan, sont un peu plus civilisés; les autres déshonorent la nature humaine. Beaucoup de Juifs, chassés d'Espagne par *Ferdinand* & *Isabelle*, se sont réfugiés à Tétuan, à Méquinez, à Maroc, & y vivent miséra-

CH. CLXII.

Maroc autrefois le séjour de la gloire & des arts.

CH. CLXII.

blement. Les habitans des provinces septentrionales se sont mêlés avec les noirs qui sont vers le Niger. On voit dans tout l'Empire, dans les maisons, dans les armées, un mélange de noirs, de blancs, & de métis. Ces peuples trafiquèrent de tout tems en Guinée. Ils allaient par les déserts aux côtes où les Portugais vinrent par l'Océan. Jamais ils ne connurent la mer que comme l'élément des pirates. Enfin toute cette vaste côte de l'Afrique, depuis Damiette jusqu'au mont Atlas, était devenue barbare, tandis que plusieurs de nos peuples septentrionaux, autrefois beaucoup plus barbares, atteignaient à la politesse des Grecs & des Romains.

Querelles de religion chez ces barbares, comme parmi nous.

IL y eut des querelles de religion dans ce pays comme ailleurs, & une secte de Musulmans qui se prétendait plus orthodoxe que les autres, disposa du trône; c'est ce qui n'est jamais arrivé à Constantinople. Il y eut aussi comme ailleurs des guerres civiles, & ce n'est qu'au dix-septième siècle que tous les États de Fez, de Maroc, de Tafilet, ont été réunis, & n'ont composé qu'un Empire, après la fameuse victoire que les Maures remportèrent sur le mal-

heureux *Sébastien* , roi de Portugal.

DANS quelque abrutissement que ces peuples soient tombés , jamais l'Espagne & le Portugal n'ont pu se venger sur eux de leur ancien esclavage , & les asservir à leur tour. Oran , frontière de leur Empire , pris par le cardinal *Ximénès* , perdu ensuite , & repris depuis peu par le duc de *Montemar* sous *Philippe V* en 1732 , n'a pu ouvrir le chemin à d'autres conquêtes. Tanger , qui pouvait être une clef de l'Empire , fut toujours inutile. Ceuta , que les Portugais prirent en 1409 , que les Espagnols eurent sous *Philippe II* , & qu'ils ont conservé toujours , n'a été qu'un objet de dépense. Les Maures avaient accablé toute l'Espagne , & les Espagnols n'ont pu encore que harceler les Maures. Ils ont passé la mer Atlantique , & conquis un nouveau monde , sans pouvoir se venger à cinq lieues de chez eux. Les Maures mal armés , indisciplinés , esclaves sous un gouvernement détestable , n'ont pu être subjugués par les Chrétiens. La véritable raison est que les Chrétiens se sont toujours mutuellement déchirés. Comment les Espagnols auraient-ils pu passer en Afrique avec de grandes armées ,

CH. CLXII.

Pourquoi
les Espagnols
n'ont pu les
entamer.

CH. CLXII.

& domter les Musulmans , quand ils avaient la France à combattre ; ou lorsqu'étant unis avec la France , les Anglais leur prenaient Gibraltar & Minorque ?

Renégats
chrétiens.

CE qui est singulier , c'est le nombre de renégats Espagnols , Français , Anglais , qu'on a trouvés dans les États de Maroc. On a vu un Espagnol nommé *Pérès* , amiral sous l'Empire de *Mulei Ismaël* ; un Français nommé *Pillet* , gouverneur de Salé ; une Irlandaise , concubine du tyran *Ismaël* ; quelques marchands Anglais établis à Tétuan. L'espérance de faire fortune chez les nations ignorantes , conduit toujours des Européans en Afrique , en Asie , sur-tout en Amérique. La raison contraire retient loin de nous les peuples de ces climats.



CHAPITRE CLXIII.

De PHILIPPE II, roi d'Espagne.

APRÈS le règne de *Charles-Quint*, quatre grandes puissances balancèrent les forces de l'Europe chrétienne; l'Espagne par ses richesses du nouveau monde; la France par elle-même, par sa situation, qui empêchait les vastes États de *Philippe II* de se communiquer; l'Allemagne, par la multitude même de ses princes, qui, quoique divisés entre eux, se réunissaient pour la défense de la patrie; l'Angleterre, après la mort de *Marie*, par la conduite seule d'*Elizabeth*; car son terrain était très-peu de chose: l'Écosse, loin de faire un corps avec elle, était son ennemie, & l'Irlande lui était à charge.

LES royaumes du Nord n'entraient point encore dans le système politique de l'Europe, & l'Italie ne pouvait être une puissance prépondérante. *Philippe II* semblait la tenir sous sa main. *Philibert*, duc de Savoie, gouverneur des

CH. CLXIII.

Puissances
de l'Europe.Puissance de
l'Espagne.

CH. CLXIII.

Pays-bas , dépendait entièrement de lui. *Charles-Emmanuel*, fils de ce *Philibert*, & gendre de *Philippe II*, ne fut pas moins dans sa dépendance. Le Milanais , les deux Siciles , qu'il possédait , & sur-tout ses trésors , firent trembler les autres États d'Italie pour leur liberté. Enfin *Philippe II* joua le premier rôle sur le théâtre de l'Europe , mais non le plus admiré. De moins puissans princes ses contemporains ont laissé un plus grand nom , comme *Elizabeth*, & sur-tout *Henri IV*. Ses généraux & ses ennemis ont été plus estimés que lui : le nom de *Don Juan d'Autriche*, d'*Alexandre Farnèse*, celui des princes d'*Orange*, est bien au-dessus du sien. La postérité fait une grande différence entre la puissance & la gloire.

Caractère de
Philippe II.

POUR bien connaître les tems de *Philippe II*, il faut d'abord connaître son caractère , qui fut en partie la cause de tous les grands événemens de son siècle ; mais on ne peut appercevoir son caractère que par les faits. On ne peut trop redire qu'il faut se défier du pinceau des contemporains , conduit presque toujours par la flatterie ou par la haine. Et pour ces portraits recherchés que tant d'historiens

modernes font des anciens personnages, on doit les renvoyer aux romans. CH. CLXIII.

CEUX qui ont comparé depuis peu *Philippe II* à *Tibère*, n'ont certainement vu ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, quand *Tibère* commandait les légions & les faisait combattre, il était à leur tête; & *Philippe* était dans une chapelle entre deux recollets, pendant que le prince de Savoie, & ce comte d'*Egmont* qu'il fit périr depuis sur l'échafaud, lui gagnaient la bataille de Saint-Quentin. *Tibère* n'était ni superstitieux, ni hypocrite; & *Philippe* prenait souvent un crucifix en main, quand il ordonnait des meurtres. Les débauches du Romain & les voluptés de l'Espagnol ne se ressemblent pas. La dissimulation même qui les caractérise l'un & l'autre semble différente : celle de *Tibère* paraît plus fourbe, celle de *Philippe* plus taciturne. Il faut distinguer entre parler pour tromper, & se taire pour être impénétrable. Tous deux paraissent avoir eu une cruauté tranquille & réfléchie; mais combien de princes & d'hommes publics ont mérité le même reproche !

POUR se faire une idée juste de *Philippe*, il faut se demander ce que c'est Sommaire
du mal & du
bien.

CH. CLXIII.

qu'un souverain qui affecte de la piété , & à qui le prince d'Orange *Guillaume* reproche publiquement dans son manifeste un mariage secret avec *Dona-Isabella Osorio* , quand il épousa sa première femme *Marie de Portugal*. Il est accusé à la face de l'Europe par ce même *Guillaume* , du parricide de son fils , & de l'empoisonnement de sa troisième épouse *Isabelle de France* ; on lui impute d'avoir forcé le Prince d'*Ascoli* à épouser une femme qui était enceinte de ce roi même. On ne doit pas s'en rapporter au témoignage d'un ennemi ; mais cet ennemi était un prince respecté dans l'Europe. Il envoya son manifeste & ses accusations dans toutes les cours. Était-ce l'orgueil , était-ce la force de la vérité qui empêchait *Philippe* de répondre ? Pouvait-il mépriser ce terrible manifeste du prince d'*Orange* , comme on méprise ces libelles obscurs , composés par d'obscurs vagabonds , auxquels les particuliers même ne répondent pas plus que *Louis XIV* n'y a répondu ? Qu'on joigne à ces accusations trop authentiques les amours de *Philippe* avec la femme de son favori *Rui Gomes* , l'assassinat d'*Escovedo* , la persécution contre *An-*

tonio Pérès, qui avait assassiné *Escovedo* par son ordre ; qu'on se souviene que c'est-là ce même homme qui ne parlait que de son zèle pour la religion, & qui immolait tout à ce zèle.

C'EST sous ce masque infâme de la religion, qu'il trama une conspiration dans le Béarn en 1564, pour enlever *Jeanne de Navarre*, mère de *Henri IV*, la mettre comme hérétique entre les mains de l'inquisition, la faire brûler & se saisir du Béarn, en vertu de la confiscation que ce tribunal d'assassins aurait prononcée. On voit une partie de ce projet au trente-sixième livre du président de *Thou*, & cette anecdote importante a trop été négligée par les historiens suivans.

Qu'ON mette en opposition à cette conduite le soin de faire rendre la justice en Espagne, soin qui ne coûte que la peine de vouloir, & qui affermit l'autorité ; une activité de cabinet, un travail assidu aux affaires générales, la surveillance continuelle sur ses ministres, toujours accompagnée de défiance ; l'attention de voir tout par soi-même autant que le peut un roi, l'application suivie à entretenir le trouble chez ses voisins & à maintenir l'Espe-

CH. CLXIII. gne en paix , des yeux toujours ouverts sur une grande partie du globe depuis le Mexique jusqu'au fond de la Sicile , un front toujours composé & toujours sévère au milieu des chagrins de la politique & du trouble des passions ; alors on pourra se former un portrait de *Philippe II*.

MAIS il faut voir quel ascendant il avait dans l'Europe. Il était maître de l'Espagne , du Milanais , des deux Siciles , de tous les Pays-bas : ses ports étaient garnis de vaisseaux ; son père lui avait laissé les troupes de l'Europe les mieux disciplinées & les plus fières , commandées par les compagnons de ses victoires. Sa seconde femme , *Marie* , reine d'Angleterre , ne se gouvernant que par ses inspirations , faisait brûler les protestans , & déclarait la guerre à la France sur une lettre de *Philippe*. Il pouvait compter l'Angleterre parmi ses royaumes. Les moissons d'or & d'argent , qui lui venaient du nouveau monde , le rendaient plus puissant que *Charles-Quint* , qui n'en avait eu que les prémices.

Quel parti
prit le pape.

L'ITALIE tremblait d'être asservie. C'est ce qui déterminait le pape *Paul IV* , *Caraffa* , né sujet d'Espagne , à se

jeter du côté de la France comme *Clément VII*. Il voulut , ainsi que tous ses prédécesseurs , établir une balance que leurs mains trop faibles ne purent jamais tenir. Ce pape proposa à *Henri II* de donner Naples & Sicile à un fils de France.

CH. CLXIII.

C'ÉTAIT toujours l'ambition des *Valois* de conquérir le Milanais & les deux Siciles. Le pape croit avoir une armée ; il demande au roi *Henri II* le célèbre *François de Guise* pour la commander : mais la plupart des cardinaux étaient pensionnaires de *Philippe*. *Paul* était mal obéi ; il n'eut que peu de troupes , qui ne servirent qu'à exposer Rome à être prise & saccagée par le duc d'*Albe* sous *Philippe II* , comme elle l'avait été sous *Charles-Quint*. Le duc de *Guise* arrive par le Piémont , où les Français avaient encore Turin ; il marche vers Rome avec quelque gendarmerie ; à peine est-il arrivé , qu'il apprend le désastre de la bataille de Saint-Quentin en Picardie, perdue par les Français.

10 Août
1557.

MARIE D'ANGLETERRE avait donné contre la France huit mille Anglais à *Philippe* son époux , qui vint à Londres pour les faire embarquer , mais non pas pour les conduire à l'ennemi.

CH. CLXIII.

Bataille de
S.-Quentin.

Cette armée, jointe à l'élite des troupes Espagnoles commandées par le duc de Savoie *Philibert-Emmanuel*, l'un des grands capitaines de ce siècle, défit si entièrement l'armée Française à Saint-Quentin, qu'il ne resta rien de l'infanterie ; tout fut tué ou pris : les vainqueurs ne perdirent que quatre-vingts hommes : le connétable de *Montmorency*, & presque tous les officiers généraux, furent prisonniers ; un duc d'*Enghien* blessé à mort, la fleur de la noblesse détruite, la France dans le deuil & dans l'alarme. Les défaites de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, n'avaient pas été plus funestes, & cependant la France, tant de fois près de succomber, se releva toujours. *Charles-Quint*, & *Philippe II* son fils, parurent près de la détruire.

Tous les projets de *Henri II* sur l'Italie s'évanouirent ; on rappelle le duc de *Guise*. Cependant le vainqueur, *Philibert-Emmanuel de Savoie*, prend Saint-Quentin. Il pouvait marcher jusqu'à Paris, que *Henri II* faisait fortifier à la hâte, & qui par conséquent était mal fortifié. Mais *Philippe* se contenta d'aller voir son camp victorieux. Il prouva que les grands événemens dépendent

pendent souvent du caractère des hommes. Le sien était de donner peu à la valeur, & tout à la politique. Il laissa respirer son ennemi, dans le dessein de gagner par une paix qu'il aurait dictée, plus que par des victoires qui ne pouvaient être son ouvrage. Il donna au duc de *Guise* le tems de revenir, de rassembler une armée, de rassurer le royaume.

IL semblait qu'alors les rois ne se crussent pas faits pour se secourir eux-mêmes. *Henri II* déclara le duc de *Guise* viceroi de France, sous le nom de lieutenant-général du royaume. Il était en cette qualité au-dessus du connétable.

PRENDRE Calais & tout son territoire au milieu de l'hiver, & au milieu de la consternation où la bataille de Saint-Quentin jetait la France; chasser pour jamais les Anglais qui avaient possédé Calais durant deux-cent-treize ans, fut une action qui étonna l'Europe, & qui mit *François de Guise* au-dessus de tous les capitaines de son tems. Cette conquête fut plus éclatante & plus profitable que difficile. La reine *Marie* n'avait laissé dans Calais qu'une garnison très-faible; & sa flotte n'arriva que pour voir les étendarts de France ar-

CH. CLXIII.

Philippe ne fait pas profiter de sa victoire.

Calais repris par les Français.

CH. CLXIII. borés sur le port. Cette perte, causée par la faute de son ministère, acheva de la rendre odieuse aux Anglais.

13 Juillet
1558.
Bataille de Gravelines.
MAIS tandis que le duc de *Guise* rassurait la France par la prise de Calais, & ensuite par celle de Thionville, l'armée de *Philippe II* gagna encore une assez grande bataille contre le maréchal de *Termes* auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'*Egmont*, de ce même comte d'*Egmont*, à qui *Philippe* fit depuis trancher la tête pour avoir défendu les droits & la liberté de sa patrie.

TANT de batailles rangées perdues par les Français, & tant de villes prises d'assaut par eux, donnent lieu de croire que ces peuples étaient, comme du tems de *Jules César*, plus propres pour l'impétuosité des assauts, que pour cette discipline & ces manœuvres de ralliement qui décident de la victoire dans un champ de bataille.

Paix de Câteau-Cambrésis.
1559.
PHILIPPE ne profita pas plus en guerrier de la victoire de Gravelines, que de celle de Saint-Quentin : mais il fit la paix glorieuse de Câteau-Cambrésis, dans laquelle pour Saint-Quentin & les deux bourgs de Ham & du Câtelet qu'il rendit, il gagna les places for-

tes de Thionville, de Marienbourg, de Montmidi, de Hédin, & le comté de Charolois en pleine souveraineté. Il fit raser Téroüane & Ivoi, fit rendre Bouillon à l'évêque de Liège, le Montferrat au duc de Mantoue, la Corse aux Génois, la Savoie, le Piémont & la Bresse au duc de Savoie; se réservant d'entretenir des troupes dans Verceil & dans Asti, jusqu'à ce que les droits prétendus par la France sur le Piémont fussent réglés, & que Turin, Pignerol, Quiers & Chivas fussent évacués par *Henri II.*

POUR Calais & son territoire, *Philippe* n'y prit pas un grand intérêt. Sa femme, *Marie d'Angleterre*, venait de mourir : *Elizabeth* commençait à régner. Cependant le roi de France s'obligea à rendre Calais dans huit années, & à payer huit cent mille écus d'or au bout de ces huit ans, si Calais n'était pas alors rendu; spécifiant de plus expressément, que, soit que les huit cent mille écus d'or fussent payés ou non, *Henri* & ses successeurs demeurerait toujours obligés à rendre Calais & son territoire (a). On a tou-

(a) Ni *Mézerei* ni *Daniel* n'ont rapporté fidèlement ce traité.

CH. CLXIII.

jours regardé cette paix comme le triomphe de *Philippe II*. Le père *Daniel* y cherche en vain des avantages pour la France ; en vain il compte Metz , Toul & Verdun conservés par cette paix ; il n'en fut point du tout question dans le traité de Câteau-Cambrésis. *Philippe* ne faisait aucune attention aux intérêts de l'Allemagne , & il prenait fort peu à cœur ceux de *Ferdinand* son oncle , auquel il ne pardonna jamais le refus de se démettre de l'Empire en sa faveur. Si ce traité produisit quelque avantage à la France , ce fut celui de la dégoûter pour toujours du dessein de conquérir Milan & Naples. A l'égard de Calais , cette clef de la France ne fut jamais rendue à ses anciens ennemis , & les huit cent mille écus d'or ne furent jamais payés.

Guerre finie
par un maria-
ge , comme
tant d'autres.

CETTE guerre finit encore , comme tant d'autres , par un mariage. *Philippe* prit pour troisième femme , *Isabelle* , fille de *Henri II* , qui avait été promise à *Don Carlos* ; mariage infortuné , qui fut , dit-on , la cause de la mort prématurée de *Don Carlos* , & de la princesse.

Philippe en
Espagne.

PHILIPPE, après de si glorieux commencemens , retourna triomphant en

Espagne sans avoir tiré l'épée; tout fa-
vorisait sa grandeur. Le pape *Paul IV* CH. CLXII.
avait été forcé de lui demander la paix,
& il la lui avait donnée. *Henri II* son
beau-père, & son ennemi naturel, ve-
nait d'être tué dans un tournoi, & lais-
sait la France pleine de factions, gou-
vernée par des étrangers sous un roi en-
fant. *Philippe*, du fond de son cabinet,
était le seul roi en Europe puissant & re-
doutable. Il n'avait qu'une inquiétude,
c'était que la religion protestante ne se
glissât dans quelqu'un de ses États,
sur-tout dans les Pays-bas voisins de
l'Allemagne; pays où il ne comman-
dait point à titre de roi, mais à titre
de duc, de comte, de marquis, de
simple seigneur; pays où les loix fon-
damentales bornaient plus qu'ailleurs
l'autorité du souverain.

Son grand principe fut de gouverner
le Saint-Siège en lui prodiguant les plus
grands respects, & d'exterminer par-
tout les protestans. Il y en avait un très-
petit nombre en Espagne. Il promit so-
lemnellement devant un crucifix, de
les détruire tous, & il accomplit son
vœu : l'inquisition le seconda bien. On
brûla à petit feu dans Valladolid tous

*Philippe per-
secuteur.*

CH. CLXIII.

ceux qui étaient soupçonnés; & *Philippe* des fenêtres de son palais contemplait leur supplice, & entendait leurs cris. L'archevêque de Tolède & le père *Constantin Ponce*, prédicateur & confesseur de *Charles-Quint*, furent resserrés dans les prisons du Saint-Office, & *Ponce* fut brûlé en effigie après sa mort, ainsi qu'on l'a déjà remarqué.

PHILIPPE sut que dans une vallée du Piémont, voisine du Milanais, il y avait quelques hérétiques; il mande au gouverneur de Milan d'y envoyer des troupes, & lui écrit ces deux mots, *tous au gibet*. Il apprend que dans la Calabre il y a quelques cantons où les opinions nouvelles ont pénétré; il ordonne qu'on passe les novateurs au fil de l'épée, & qu'on en réserve soixante, dont trente doivent périr par la corde, & trente par les flammes: l'ordre est exécuté avec ponctualité.

CET esprit de cruauté & l'abus de son pouvoir, affaiblirent enfin ce pouvoir immense. Car, s'il avait ménagé les esprits des Flamans, il n'eût pas vu la république des sept Provinces se for-

mer par ses seules persécutions. Cette révolution ne lui eût pas coûté ses trésors ; & lors qu'ensuite le Portugal , & les possessions des Portugais dans l'Afrique & dans les Indes , accrurent ses vastes États ; quand la France déchirée fut sur le point de recevoir des loix de lui , & d'avoir sa fille pour reine ; il eût pu venir à bout de ses grands desseins , sans cette funeste guerre que ses rigueurs allumaient dans les Pays-bas.

CH. CLXIII.

CHAPITRE CLXIV.

Fondation de la république des Provinces-Unies.

CH. CLXIV.

La Ho'llande
de république
par hazard.

SI on consulte tous les monumens de la fondation de cet État, auparavant presque inconnu, & devenu bientôt si puissant, on verra qu'il s'est formé sans dessein, & contre toute vraisemblance. La révolution commença par les belles & grandes provinces de terre ferme, le Brabant, la Flandre & le Hainaut, elles qui pourtant restèrent sujettes; & un petit coin de terre presque noyé dans l'eau, qui ne subsistait que de la pêche du hareng, est devenu une puissance formidable, a tenu tête à *Philippe II*, a dépouillé ses successeurs de presque tout ce qu'ils avaient dans les Indes orientales, & a fini enfin par les protéger.

ON ne peut nier que ce ne soit *Philippe II* lui-même, qui ait forcé ces peuples à jouer un si grand rôle, auquel ils ne s'attendaient certainement pas: son despotisme sanguinaire fut la cause de leur grandeur.

Il est important de considérer que

tous les peuples ne se gouvernent pas sur le même modèle; que les Pays-bas étaient un assemblage de plusieurs seigneuries appartenantes à *Philippe* à des titres différens; que chacune avait ses loix & ses usages: que, dans la Frise & dans le pays de Groningue, un tribut de six mille écus était tout ce qu'on devait au seigneur; que dans aucune ville on ne pouvait mettre d'impôts, ni donner les impôts à d'autres qu'à des régnicoles, ni entretenir des troupes étrangères, ni enfin rien innover sans le consentement des trois ordres de l'État: il était dit par les anciennes constitutions du Brabant: *Si le souverain, par violence ou par artifice, veut enfreindre les privilèges, les États seront déliés du serment de fidélité, & pourront prendre le parti qu'ils croiront convenable.* Cette forme de gouvernement avait prévalu long-tems dans une très-grande partie de l'Europe; nulle loi n'était portée, nulle levée de deniers n'était faite sans la sanction des États assemblés. Un gouverneur de la province présidait à ces États au nom du prince, & ce gouverneur s'appellait *Stadt-holder*, teneur d'États, ou tenant l'État, ou lieutenant dans toute la basse Allemagne.

 CH. CLXIV.

 Ancien gouvernement
des Pays bas.

CH. CLXIV.

PHILIPPE II, en 1559, donna le gouvernement de Hollande, de Zélande, de Frise & d'Utrecht, à *Guillaume de Nassau*, prince d'Orange. On peut observer que ce titre de prince ne signifiait pas prince de l'Empire. La principauté de la ville d'Orange, tombée de la maison de *Châlons* dans la sienne, par une donation, était un ancien fief du royaume d'Arles devenu indépendant. *Guillaume* tirait une plus grande illustration de la maison impériale dont il était. Mais quoique cette maison, aussi ancienne que celle d'*Autriche*, eût donné un empereur à l'Allemagne, elle n'était pas au rang des princes de l'Empire. Ce titre de prince, qui ne commença à être en usage que vers le tems de *Frédéric II*, ne fut pris que par les plus grands terriens. Le sang impérial ne donnait aucun droit, aucun honneur; & le fils d'un empereur qui n'aurait possédé aucune terre, n'était qu'empereur s'il était élu, & simple gentilhomme s'il ne succédait pas à son père. *Guillaume de Nassau*, était comte dans l'Empire, comme le roi *Philippe II*, était comte de Hollande, & seigneur de Malines; mais il était sujet de *Philippe* en qualité de son stadt-holder,

& comme possédant des terres dans les Pays-bas.

CH. CLXIV.

PHILIPPE voulut être souverain absolu dans les Pays-bas, ainsi qu'il l'était en Espagne. Il suffisait d'être homme pour avoir ce projet, tant l'autorité cherche toujours à renverser les barrières qui la restreignent; mais *Philippe* trouvait encore un autre avantage à être despotique dans un vaste & riche pays voisin de la France: il pouvait, en ce cas, démembrer au moins la France pour jamais, puisqu'en perdant sept provinces, & étant souvent très-géné dans les autres, il fut encore sur le point de subjuguier ce royaume, sans même être jamais à la tête d'aucune armée.

IL voulut donc abroger toutes les loix, imposer des taxes arbitraires, créer de nouveaux évêques, & établir l'inquisition, qu'il n'avait pu faire recevoir, ni dans Naples, ni dans Milan. Les Flamans sont naturellement de bons sujets, & de mauvais esclaves. La seule crainte de l'inquisition fit plus de protestans que tous les livres de *Calvin*, chez ce peuple, qui n'est assurément porté par son caractère, ni à la nouveauté, ni aux remuemens. Les principaux sei-

1565.

Philippe II
vent être trop
absolu.

CH. CLXIV.

gneurs s'unissent d'abord à Bruxelles , pour représenter leurs droits à la gouvernante des Pays-bas , *Marguerite de Parme*, fille naturelle de *Charles-Quint*. Leurs assemblées s'appellaient une conspiration à Madrid : c'était dans les Pays-bas l'acte le plus légitime. Il est certain que les confédérés n'étaient point des rebelles , qu'ils envoyèrent le comte de *Berg* , & le seigneur de *Montmorenci-Montigny* , porter en Espagne leurs plaintes au pied du trône. Ils demandaient l'éloignement du cardinal de *Granvelle* , premier ministre, dont ils craignaient les artifices. La cour leur envoya le duc d'*Albe* , avec des troupes Espagnoles & Italiennes , & avec l'ordre d'employer les bourreaux autant que les soldats. Ce qui peut ailleurs étouffer aisément une guerre civile , fut précisément ce qui la fit naître en Flandre. *Guillaume de Nassau* , prince d'Orange , surnommé *le taciturne* , songea presque seul à prendre les armes , tandis que tous les autres pensaient à se soumettre.

Caractère de
Guillaume,
Prince d'Orange.

IL y a des esprits fiers , profonds , d'une intrépidité tranquile & opiniâtre , qui s'irritent par les difficultés. Tel était le caractère de *Guillaume le taci-*

turne , & tel a été depuis son arrière-petit-fils le prince d'Orange , roi d'Angleterre. *Guillaume le taciturne* n'avait ni troupes , ni argent pour résister à un monarque tel que *Philippe II*. Les persécutions lui en donnèrent. Le nouveau tribunal établi à Bruxelles , jeta les peuples dans le désespoir. Les comtes d'*Egmont* & de *Horn*, avec dix-huit gentils-hommes , ont la tête tranchée ; leur sang fut le premier ciment de la république des Provinces-Unies.

Le prince d'Orange retiré en Allemagne , condamné à perdre la tête , ne pouvait armer que les protestans en sa faveur , & , pour les animer , il fallait l'être. Le calvinisme dominait dans les provinces maritimes des Pays-bas. *Guillaume* était né luthérien. *Charles-Quint*, qui l'aimait , l'avait rendu catholique ; la nécessité le fit calviniste : car les princes qui ont ou établi , ou protégé , ou changé les religions , en ont rarement eu. Il était très-difficile à *Guillaume* de lever une armée. Ses terres en Allemagne étaient peu de chose : la comté de Nassau appartenait à l'un de ses frères. Mais ses frères , ses amis , son mérite & ses promesses lui firent trouver des soldats. Il les envoie d'abord en Frise sous

 CH. CLXIV.

Sa fermeté.

CH. CLXIV.

les ordres de son frère le comte *Louis* ; son armée est détruite ; il ne se décourage point : il en forme une autre d'Allemands & de Français , que l'enthousiasme de la religion , & l'espoir du pillage engagent à son service. La fortune lui est rarement favorable ; il est réduit à aller combattre dans l'armée des huguenots de France , ne pouvant pénétrer dans les Pays-bas. Les sévérités Espagnoles lui donnèrent encore de nouvelles ressources. L'imposition du dixième de la vente des biens meubles , du vingtième des immeubles , & du centième des fonds , acheva d'irriter les Flamans. Comment le maître du Mexique & du Pérou était-il forcé à ces exactions ? & comment *Philippe* n'était-il pas venu lui-même dans le pays , comme son père , étouffer tous ces troubles ?

170.

Le prince d'Orange entra enfin dans le Brabant avec une petite armée. Il se retire en Zélande & en Hollande. Amsterdam , aujourd'hui si fameuse , était alors peu de chose , & n'osa pas même se déclarer pour le prince d'Orange. Cette ville était alors occupée d'un commerce nouveau , & bas en apparence , mais qui fut le fondement de sa grandeur. La pêche du hareng & l'art de le

saler , ne paraissent pas un objet bien important dans l'histoire du monde; CH. CLXIV. c'est cependant ce qui a fait d'un pays méprisé & stérile , une puissance respectable. Venise n'eut pas des commencemens plus brillans : tous les grands Empires ont commencé par des hamaux , & les puissances maritimes , par des barques de pêcheurs.

TOUTE la ressource du prince d'Orange était dans des pirates : l'un d'eux surprend la Brille ; un curé fait déclarer Flessingue ; enfin les États de Hollande & de Zélande assemblés à Dordrecht , & Amsterdam elle-même , s'unissent avec lui , & le reconnaissent pour stadthouder : il tint alors des peuples cette même dignité qu'il avait tenue du roi. On abolit la religion romaine , afin de n'avoir plus rien de commun avec le gouvernement Espagnol.

CES peuples depuis long-tems n'avaient point passé pour guerriers , & ils le devinrent tout d'un coup. Jamais on ne combattit de part & d'autre , ni avec plus de courage , ni avec tant de fureur. Les Espagnols au siège de Harlem , ayant jeté dans la ville la tête d'un de leurs prisonniers , les habitans leur jetèrent onze têtes d'Espagnols , avec

Les Hollandais devenus guerriers intrépides.

1573.

CH. CLXIV. ~~_____~~ cette inscription , *dix têtes pour le paiement du douzième denier , & l'onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion , les vainqueurs font pendre tous les magistrats , tous les pasteurs , & plus de quinze-cents citoyens : c'était traiter les Pays-bas , comme on avait traité le nouveau monde. La plume tombe des mains , quand on voit comment les hommes en usent avec les hommes.

1574. LE duc d'*Albe* , dont les inhumanités n'avaient servi qu'à faire perdre deux provinces au roi son maître , est enfin rappelé. On dit qu'il se vantait en partant , d'avoir fait mourir dix-huit mille personnes par la main du bourreau. Les horreurs de la guerre n'en continuèrent pas moins sous le nouveau gouverneur des Pays-bas , le grand-commandeur de *Requesens*. L'armée du prince d'Orange est encore battue , ses frères sont tués , & son parti se fortifie par l'animosité d'un peuple né tranquille , qui , ayant une fois passé les bornes , ne savait plus reculer.

1574.
1575.
Siège mémorable de Leyde. LE siège & la défense de Leyde sont un des plus grands témoignages de ce que peuvent la constance & la liberté. Les Hollandais firent précisément la

même chose qu'on leur a vu hazarder en 1672, lorsque *Louis XIV* était aux portes d'Amsterdam; ils percèrent les digues; les eaux de l'Issel, de la Meuse, & de l'Océan, inondèrent les campagnes; & une flotte de deux cents bateaux apporta du secours dans la ville par-dessus les ouvrages des Espagnols. Il y eut un autre prodige; c'est que les assiégeans osèrent continuer le siège & entreprendre de saigner cette vaste inondation. Il n'y avait point d'exemple dans l'histoire, ni d'une telle ressource dans des assiégés, ni d'une telle opiniâtreté dans des assiégeans; mais cette opiniâtreté fut inutile; & Leyde célèbre encore aujourd'hui, tous les ans, le jour de sa délivrance. Il ne faut pas oublier que les habitans se servirent de pigeons dans ce siège, pour donner des nouvelles au prince d'Orange; c'est une pratique commune en Asie.

QUEL était donc ce gouvernement si sage & si vanté de *Philippe II*, lorsqu'on voit dans ce tems-là même ses troupes se mutiner en Flandre faute de paiement, saccager la ville d'Anvers, & que toutes les provinces des Pays-bas, sans consulter ni lui, ni son gouverneur, font un traité de pacification

CH. CLXIV.

avec les révoltés, publient une amnistie, rendent les prisonniers, font démolir des forteresses, & ordonnent qu'on abattra la fameuse statue du duc d'*Albe*, trophée que son orgueil avait élevé à sa cruauté, & qui était encore debout dans la citadelle d'Anvers, dont le roi était le maître?

Don Juan
gouverneur
des Pays-bas.

APRÈS la mort du grand-commandeur de *Requesens*, *Philippe*, qui pouvait encore essayer de remettre le calme dans les Pays-bas par sa présence, y envoie *Don Juan d'Autriche* son frère, prince célèbre dans l'Europe, par la fameuse victoire de Lépante remportée sur les Turcs, & par son ambition qui lui avait fait tenter d'être roi de Tunis. *Philippe* n'aimait pas *Don Juan*; il craignait sa gloire, & se défiait de ses desseins. Cependant il lui donne malgré lui le gouvernement des Pays-bas, dans l'espérance que les peuples, qui aimaient dans ce prince le sang & la valeur de *Charles-Quint*, pourraient revenir à leur devoir. Il se trompa. Le prince d'Orange fut reconnu gouverneur du Brabant dans Bruxelles, lorsque *Don Juan* en sortait, après y avoir été installé gouverneur-général. Cet honneur qu'on rendit à *Guillaume le taciturne*, fut ce-

1577.

pendant ce qui empêcha le Brabant & la Flandre d'être libres, comme le furent les Hollandais. Il y avait trop de seigneurs dans ces deux provinces; ils furent jaloux du prince d'Orange, & cette jalousie conserva dix provinces à l'Espagne. Ils appellent l'archiduc *Mathias*, pour être gouverneur-général en concurrence avec *Don Juan*. On a peine à concevoir qu'un archiduc d'Autriche, proche parent de *Philippe II*, & catholique, vienne se mettre à la tête d'un parti presque tout protestant contre le chef de sa maison: mais l'ambition ne connaît point ces liens, & *Philippe* n'était aimé ni de l'empereur, ni de l'Empire.

Tout se divise alors, tout est en confusion. Le prince d'Orange, nommé par les États lieutenant-général de l'archiduc *Mathias*, est nécessairement le rival secret de ce prince. Tous deux sont opposés à *Don Juan*. Les États se défient de tous les trois. Un autre parti également mécontent & des États & des trois princes, déchire la patrie. Les États publient la liberté de conscience; mais il n'y avait plus de remède à la frénésie incurable des factions. *Don Juan*, ayant gagné une bataille inutile à Gem-

 CH. CLXIV.

 Troubles à
cette occa-
sion.

blours , meurt à la fleur de son âge au milieu de ces troubles.

Mort de
Don Juan.
1578.

Alexandre
Farnèse.

A ce fils de *Charles-Quint* succède un petit-fils non moins illustre ; c'est cet *Alexandre Farnèse* , duc de Parme , descendant de *Charles* par sa mère , & du pape *Paul III* par son père ; le même qui vint depuis en France délivrer Paris , & combattre *Henri le grand*. L'histoire ne célèbre point de plus grand homme de guerre : mais il ne put empêcher ni la fondation des sept Provinces-Unies , ni les progrès de cette république qui naquit sous ses yeux.

Fameuse
union d'U-
trecht.
29 Janvier
1579.

Ces sept provinces, que nous appelons aujourd'hui du nom général de *la Hollande* , contractent par les soins du prince d'Orange cette *union*, qui paraît si fragile , & qui a été si constante , de sept provinces toujours indépendantes l'une de l'autre , ayant toujours des intérêts divers , & toujours aussi étroitement jointes par le grand intérêt de la liberté , que l'est ce faisceau de flèches qui forme leurs armoiries , & leur emblème.

CETTE *union* d'Utrecht , le fondement de la république , l'est aussi du stadthouderat. *Guillaume* est déclaré chef des sept provinces , sous le nom

de capitaine, d'amiral-général, de stadthouder. Les dix autres provinces, qui pouvaient avec la Hollande former la république la plus puissante du monde, ne se joignent point aux sept petites Provinces-Unies. Celles-ci se protègent elles-mêmes : mais le Brabant, la Flandre, & les autres veulent un prince étranger pour les protéger. L'archiduc *Mathias* était devenu inutile; les États-généraux renvoient avec une pension modique, ce fils & ce frère d'empereurs, qui fut depuis empereur lui-même. Ils font venir *François*, duc d'Anjou, frère du roi de France *Henri III*, avec lequel ils négociaient depuis long-tems. Toutes ces provinces étaient partagées entre quatre partis; celui de *Mathias*, si faible qu'on le renvoie; celui du duc d'Anjou, qui devint bientôt funeste; celui du duc de Parme, qui n'avait pour lui que quelques seigneurs & son armée, qui enfin conserva dix provinces au roi d'Espagne; & celui de *Guillaume de Nassau*, qui lui en arracha sept pour jamais.

C'est dans ce tems que *Philippe*, toujours tranquille à Madrid, proscrivit le prince d'Orange, & mit sa tête à vingt-cinq mille écus. Cette méthode

CH. CLXIV.

Duc d'Anjou, frère de *Henri III*, en Brabant.

Proscription
1580.

CH. CLXIV.

1580.

de commander des assassinats, inouïe depuis le triumvirat, avait été pratiquée en France contre l'amiral de *Coligni*, beau-père de *Guillaume*, & on avait promis cinquante mille écus pour son sang. Celui du prince son gendre ne fut estimé que la moitié par *Philippe*, qui pouvait payer plus chèrement.

QUEL était le préjugé qui régnait encore ? Le roi d'Espagne, dans son édit de proscription, avoue qu'il a violé le serment qu'il avait fait aux Flamans, & il dit *que le pape l'a dispensé de ce serment*. Il croyait donc que cette raison pouvait faire une forte impression sur les esprits des catholiques ? Mais combien devait-elle irriter les protestans, & les affermir dans leur défection ?

LA réponse de *Guillaume* est un des plus beaux monumens de l'histoire. De sujet qu'il avait été de *Philippe*, il devient son égal dès qu'il est pros crit. On voit, dans son apologie, un prince d'une maison impériale non moins ancienne, non moins illustre autrefois que la maison d'*Autriche*, un stadthouder qui se porte pour accusateur du plus puissant roi de l'Europe au tribunal de toutes les cours, & de tous les hommes. Il est enfin supérieur à *Philippe*, en ce que,

pouvant le proscrire à son tour, il abhorre cette vengeance, & n'attend sa sûreté que de son épée.

PHILIPPE dans ce tems-là même était plus redoutable que jamais; car il s'emparait du Portugal sans sortir de son cabinet, & pensait réduire de même les Provinces-Unies. *Guillaume* avait à craindre d'un côté les assassins, & de l'autre un nouveau maître dans le duc d'Anjou, frère de *Henri III*, arrivé dans les Pays-bas, & reconnu par les peuples pour duc de Brabant, & comte de Flandres. Il fut bientôt défait du duc d'Anjou, comme de l'archiduc *Mathias*. Ce duc voulut être souverain absolu d'un pays qui l'avait choisi pour son protecteur. Il y a eu de tout tems des conspirations contre les princes; ce prince en fit une contre les peuples. Il voulut surprendre à la fois Anvers, Bruges & d'autres villes qu'il était venu défendre. Quinze-cents Français furent tués dans la surprise inutile d'Anvers: ses mesures manquèrent sur les autres places. Pressé d'un côté par *Alexandre Farnèse*, de l'autre haï des peuples, il se retira en France, & laissa le duc de Parme & le prince d'Orange se disputer les Pays-bas, qui devinrent le

CH. CLXIV.

1580.

1583.

Duc d'Anjou puni d'avoir voulu asservir ceux qu'il était venu protéger.

CH. CLXIV.

théâtre le plus illustre de la guerre en Europe , & l'école militaire où les braves de tous les pays allèrent faire leur apprentissage.

Prince d'Orange assassiné.

1583.

1584.

DES assassins vengèrent enfin *Philippe* du prince d'Orange. Un Français nommé *Salcède* trama sa mort. *Jaurigni* , Espagnol , le blessa d'un coup de pistolet dans Anvers. Enfin *Balthazard Gerard*, Franc-Comtois, le tua dans Delft aux yeux de son épouse , qui vit ainsi assassiner son second mari , après avoir perdu le premier , ainsi que son père , l'amiral , à la journée de la *S.-Barthelemi*. Cet assassinat du prince d'Orange ne fut point commis par l'envie de gagner les vingt-cinq mille écus qu'avait promis *Philippe* , mais par l'enthousiasme de la religion. Le jésuite *Strada* rapporte que *Gérard* soutint toujours dans les tourmens , qu'il avait été poussé à cette action par un instinct divin. Il dit encore expressément que *Jaurigni* n'avait auparavant entrepris la mort du prince d'Orange , qu'après avoir purgé son ame par la confession aux pieds d'un dominicain , & après l'avoir fortifiée par le pain céleste. C'était le crime du tems. Les anabaptistes avaient commencé. Une femme en Allemagne

Allemagne pendant le siège de Munster CH. CLXIV.
 avait voulu imiter *Judith* ; elle sortit de la ville dans le dessein de coucher avec l'évêque qui l'assiégeait , & de le tuer dans son lit. *Poltrou de Méré* avait assassiné *François*, duc de *Guise*, par les mêmes principes. Les massacres de la *S.-Barthelemi* avaient mis le comble à ces horreurs. Le même esprit fit répandre ensuite le sang de *Henri III* & de *Henri IV* , & forma la *conspiration des poudres* en Angleterre. Les exemples tirés de l'écriture, prêchés d'abord par les réformés, ou les novateurs, & trop souvent ensuite par les catholiques , faisaient impression sur des esprits faibles & féroces , qui croyaient entendre DIEU qui leur ordonnait le meurtre. Leur aveugle fureur ne leur laissait pas comprendre que, si DIEU demandait du sang dans l'ancien testament , on ne pouvait obéir à cet ordre que quand DIEU lui-même descendait du ciel pour dicter de sa bouche , d'une manière claire & précise , ses arrêts sur la vie des hommes dont il est le maître. Et qui fait encore si DIEU n'eût pas été plus content de ceux qui auraient fait des remontrances à sa clémence , que de ceux qui auraient obéi à sa justice ?

CH. CLXIV. *PHILIPPE II* fut très-content de l'assassinat ; il récompensa la famille *Gérard*, il lui accorda des lettres de noblesse pareilles à celles que *Charles VII* donna à la famille de la pucelle d'Orléans, lettres par lesquelles le ventre annoblissait. Les descendants d'une sœur de l'assassin *Gérard* jouirent tous de ce singulier privilège, jusqu'au tems où *Louis XIV* s'empara de la Franche-Comté. Alors on leur disputa un honneur que les maisons les plus illustres n'ont point en France, & dont même les descendants des frères de *Jeanne d'Arc* avaient été privés. On mit à la taille la famille de *Gérard* : elle osa présenter ses lettres de noblesse à M. de *Vanolles*, intendant de la province ; il les foula aux pieds, le crime cessa d'être honoré, & la famille resta roturière.

QUAND *Guillaume le taciturne* fut assassiné, il était près d'être déclaré comte de Hollande. Les conditions de cette nouvelle dignité avaient déjà été stipulées par toutes les villes, excepté Amsterdam & Gouda. On voit par-là qu'il avait travaillé pour lui-même autant que pour la république.

MAURICE son fils ne put prétendre

à cette principauté : mais les sept Provinces le déclarèrent stadthouder , & il affermit l'édifice de la liberté fondé par son père. Il fut digne de combattre *Alexandre Farnèse*. Ces deux grands-hommes s'immortalisaient sur ce théâtre resserré où la scène de la guerre attirait les regards des nations. Quand le duc de Parme , *Farnèse* , ne serait illustre que par le siège d'Anvers , il serait compté parmi les plus grands capitaines ; les Anversoïses se défendirent comme autrefois les Tyriens ; & il prit Anvers, comme *Alexandre*, dont il portait le nom , avait pris la ville de Tyr , en faisant une digue sur le fleuve profond & rapide de l'Escaut , & en renouvelant un exemple que le cardinal de *Richelieu* suivit aussi au siège de la Rochelle.

LA nouvelle république fut obligée d'implorer le secours de la reine d'Angleterre *Élisabeth*. Elle lui envoya, sous le comte de *Leicestre* , un secours de quatre mille soldats ; c'était assez alors. Le prince *Maurice* eut quelque tems dans *Leicestre* un supérieur , comme son père en avait eu dans le duc d'Anjou & dans l'archiduc *Mathias*. *Leicestre* prit le titre & le rang de gouver-

CH. CLXIV.

*Alexandre
Farnèse.*

1534

Elisabeth.

CH. CLXIV. neur-général, mais il fut bientôt désavoué par sa reine. *Maurice* ne laissa pas entamer son stadthouderat des sept Provinces-Unies ; heureux s'il n'avait pas voulu aller au-delà !

Mœurs des
Hollandais
en ce tems-là.

TOUTE cette guerre si longue & si pleine de vicissitudes ne put enfin, ni rendre sept Provinces à *Philippe*, ni lui ôter les autres. La république devenait chaque jour si formidable sur mer, qu'elle ne servit pas peu à détruire cette flotte de *Philippe II*, surnommée *l'invincible*. Ce peuple pendant plus de quarante ans ressembla aux Lacédémoniens, qui repoussèrent toujours le grand roi. Les mœurs, la simplicité, l'égalité étaient les mêmes dans Amsterdam qu'à Sparte, & la sobriété plus grande. Ces provinces tenaient encore quelque chose des premiers âges du monde. Il n'y a point de Frison un peu instruit, qui ne sache qu'alors l'usage des clefs & des serrures était inconnu en Frise. On n'avait que le simple nécessaire, & ce n'était pas la peine de l'enfermer ; on ne craignait point ses compatriotes ; on défendait ses troupeaux & ses grains contre l'ennemi. Les maisons, dans tous ces cantons maritimes, n'étaient que des cabanes

où la propreté fit toute la magnificence. Jamais peuple ne connut moins la délicatesse. Quand *Louise de Coligni* vint épouser à la Haie le prince *Guillaume*, on envoya au-devant d'elle une charrrette de poste découverte, où elle fut assise sur une planche. Mais la Haie devint sur la fin de la vie de *Maurice*, & dans le tems de *Frédéric-Henri*, un séjour agréable, par l'affluence des princes, des négociateurs & des guerriers. Amsterdam fut par le seul commerce une des plus florissantes villes de la terre; & la bonté des pâturages d'alentour fit la richesse des habitans des campagnes.

CH. CLXIV.

CHAPITRE CLXV.

Suite du règne de PHILIPPE II. Malheur de Don SÉBASTIEN , roi de Portugal.

CH. CLXV.

IL semblaît que le roi d'Espagne dût alors écraser la maison de *Nassau* , & la république naissante , du poids de sa puissance. Il avait perdu , à la vérité , en Afrique la souveraineté de Tunis , & le port de la Goulette où étoit autrefois Carthage : mais un roi de Maroc & de Fez , nommé *Mulei-Méhéméd* , qui disputait le royaume à son oncle , avait offert à *Philippe* de se rendre son tributaire dès l'an 1577. *Philippe* le refusa , & ce refus lui valut la couronne de Portugal. Le monarque Africain alla lui-même embrasser les genoux du roi de Portugal *Don Sébastien* , & implorer son secours. Ce jeune prince , arrière-petit-fils du grand *Emmanuel* , brûlait de se signaler dans cette partie du monde où ses ancêtres avaient fait tant de conquêtes. Ce qui est très-singulier , c'est que , n'étant point aidé par *Philippe* , son oncle maternel , dont il

allait être le gendre , il reçut un secours de douze cents hommes du prince d'Orange , qui pouvait à peine alors se soutenir en Flandre. Cette petite circonstance dans l'histoire générale , marque bien de la grandeur dans le prince d'Orange , mais sur-tout une passion déterminée de faire par-tout des ennemis à *Philippe*.

DON SÉBASTIEN débarque avec près de huit cents bâtimens au royaume de Fez , dans la ville d'Arzilla , conquête de ses ancêtres. Son armée était de quinze mille hommes d'infanterie , mais il n'avait pas mille chevaux. C'est apparemment ce petit nombre de cavalerie , si peu proportionné à la cavalerie formidable des Maures , qui l'a fait condamner comme un téméraire par tous les historiens ; mais que de louanges , s'il avait été heureux ! Il fut vaincu par le vieux souverain de Maroc , *Molucco*. Trois rois périrent dans cette bataille , les deux rois Maures , l'oncle & le neveu , & *Don Sébastien*. La mort du vieux roi *Molucco* est une des plus belles dont l'histoire fasse mention. Il était languissant d'une grande maladie ; il se sentit affaibli au milieu de la bataille , donna tranquillement

CH. CLXV.

Sébastien débarque en Afrique.

4 Août 1578.
Bataille où
trois rois
meurent.

CH. CLXV.

les derniers ordres , & expira en mettant le doigt sur sa bouche , pour faire entendre à ses capitaines qu'il ne fallait pas que ses soldats fussent sa mort. On ne peut faire une si grande chose avec plus de simplicité. Il ne revint personne de l'armée vaincue. Cette journée extraordinaire eut une suite qui ne le fut pas moins. On vit pour la première fois un prêtre cardinal & roi ; c'était *Don Henri* , âgé de soixante & dix ans , fils du grand *Emmanuel* , grand oncle de *Sébastien*. Il eut de plein droit le Portugal.

Pape veut
faire son bâ-
tard roi de
Portugal.

PHILIPPE se prépara dès-lors à lui succéder , & pour que tout fût singulier dans cette affaire , le pape *Grégoire XIII* se mit au nombre des concurrents , & prétendit que le royaume de Portugal appartenait au Saint-Siège , faute d'héritiers en ligne directe ; par la raison , disait-il , qu'*Alexandre III* avait autrefois créé roi le comte *Alphonse* , qui s'était reconnu feudataire de Rome : c'était une étrange raison. Ce pape *Grégoire XIII* , *Buoncompagno* , avait le dessein , ou plutôt l'idée vague , de donner un royaume à *Buoncompagno* son bâtard , en faveur duquel il ne voulait pas démembler l'État

Ecclésiastique, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il avait d'abord espéré que son fils aurait le royaume d'Irlande, parce que *Philippe II* fomentait des troubles dans cette isle, ainsi qu'*Élizabeth* attisait le feu allumé dans les Pays-bas. L'Irlande, ayant encore été donnée par les papes, devait revenir à eux ou à leurs enfans, quand la souveraine d'Irlande était excommuniée. Cette idée ne réussit point. Le pape obtint, à la vérité, de *Philippe* quelques vaisseaux, & quelques Espagnols, qui abordèrent en Irlande avec des Italiens sous le pavillon du Saint-Siège : mais ils furent passés au fil de l'épée, & les Irlandais de leur parti périrent par la corde. *Grégoire XIII* tourna ses vues du côté du Portugal; mais il avait affaire à *Philippe II* qui avait plus de droits que lui, & plus de moyens de les soutenir.

Le vieux cardinal roi ne régna que pour voir discuter juridiquement devant lui quel serait son héritier. Il mourut bientôt. Un chevalier de Malte, *Antoine*, prieur de Crato, voulut succéder au roi prêtre, dont il était oncle paternel, au lieu que *Philippe II* ne l'était que du côté de sa mère. Le prieur

CH. CLXV.

1580.

Le Prieur de
Crato dispute
le Portugal.

CH. CLXV. passait pour bâtard , & se disait légitime. Ni le prieur , ni le pape n'héritèrent. La branche de *Bragance* , qui semblait avoir des prétentions justes , eut alors ou la prudence ou la timidité de ne les pas faire valoir. Une armée de vingt mille hommes prouva le droit de *Philippe* ; il ne fallait guères dans ce tems-là de plus grandes armées. Le prieur , qui ne pouvait résister par lui-même , eut en vain recours à l'appui du grand-seigneur. Il ne manquait à toutes ces bizarreries que de voir le pape implorer aussi le Turc , pour être roi de Portugal.

PHILIPPE ne faisait jamais la guerre par lui-même : il conquit de son cabinet le Portugal. Le vieux duc d'*Albe* , exilé depuis deux ans , après ses longs services , rappelé comme un dogue enchaîné qu'on lâche encore pour aller à la chasse , termina sa carrière de sang en battant deux fois la petite armée du roi prieur , qui , abandonné de tout le monde , erra long-tems dans sa patrie.

PHILIPPE alors vint se faire couronner à Lisbonne , & promit quatre-vingt mille ducats à qui livrerait *Don Antoine*. Les proscriptions étaient les armes à son usage.

LE prieur de Crato se réfugia d'abord en Angleterre avec quelques compagnons de son infortune , qui , manquant de tout , & délabrés comme lui , le servaient à genoux. Cet usage établi par les empereurs Allemands qui succédèrent à la race de *Charlemagne* , fut reçu en Espagne, quand *Alphonse X*, roi de Castille , eut été élu empereur au treizième siècle. Les rois d'Angleterre ont suivi cet exemple , qui semble contredire la fière liberté de la nation. Les rois de France l'ont dédaignée , & se sont contentés du pouvoir réel. En Pologne , les rois ont été servis ainsi dans des jours de cérémonie , & n'en sont pas plus absolus.

CH. CLXV.

1581.

ÉLIZABETH n'était pas en état de faire la guerre pour le prieur de Crato : ennemie implacable , mais non déclarée , de *Philippe* , elle mettait toute son application à lui résister , à lui susciter secrètement des ennemis ; & ne pouvant se soutenir en Angleterre que par l'affection du peuple , ne pouvant conserver cette affection qu'en ne demandant point de nouveaux subsides , elle n'était pas en état de porter la guerre en Espagne.

DON ANTOINE s'adresse à la Fran-

CH. CLXV. ce. Le conseil de *Henri III* était avec *Philippe* dans les mêmes termes de jalousie & de crainte, que le conseil d'Angleterre. Il n'y avait point de guerre déclarée, mais une ancienne inimitié, une envie mutuelle de se nuire; & *Henri III* fut toujours embarrassé entre les huguenots qui faisaient un État dans l'État, & *Philippe* qui voulait en faire un autre, en offrant toujours aux catholiques sa protection dangereuse.

La France
donne des
secours au
prieur.

CATHERINE DE MÉDICIS avait des prétentions sur le Portugal presque aussi chimériques que celles du pape. *Don Antoine*, en flattant ces prétentions, en promettant une partie du royaume qu'il ne pouvait recouvrer, & au moins les isles Açores où il avait un grand parti, obtint par le crédit de *Catherine* un secours considérable. On lui donna soixante petits vaisseaux, & environ six mille hommes pour la plupart huguenots, qu'on était bien aise d'employer au loin, & qui l'étaient encore davantage d'aller combattre des Espagnols. Les Français, & sur-tout les calvinistes, cherchaient par-tout la guerre. Ils suivaient alors en foule le duc d'*Anjou* pour l'établir en Flandres.

Ils s'embarquèrent avec allégresse pour tenter de rétablir *Don Antoine* en Portugal. On s'empara d'abord d'une des îles, mais bientôt la flotte d'Espagne parut : elle était supérieure en tout à celle des Français, par la grandeur des vaisseaux, par le nombre des troupes. Il y avait douze galères à rames qui accompagnaient cinquante galions ; c'est la première fois qu'on vit des galères sur l'océan, & il était bien étonnant qu'on les eût conduites jusqu'à six cents lieues dans ces mers nouvelles. Lorsque *Louis XIV* long-tems après fit passer quelques galères dans l'océan, cette entreprise passa pour la première de cette espèce, & ne l'était pourtant pas ; mais elle était plus périlleuse que celle de *Philippe II*, parce que l'océan Britannique est plus orageux que l'Atlantique.

CH. CLXV.Flotte Française battue.
1563.

CETTE bataille navale fut la première qui se donna dans cette partie du monde. Les Espagnols vainquirent, & abusèrent de leur victoire. Le marquis de *Santa Cruz*, général de la flotte de *Philippe*, fit mourir presque tous les prisonniers par la main du bourreau, sous prétexte que la guerre n'étant point déclarée entre l'Espagne & la France,

Et les prisonniers Français pendus ; car ils étaient huguenots.

CH. CLXV.

il devait les traiter comme des pirates. *Don Antoine*, heureux d'échapper par la fuite, alla se faire servir à genoux en France & mourir dans la pauvreté.

PHILIPPE alors se voit maître non-seulement du Portugal, mais de tous les grands établissemens que sa nation avait faits dans les Indes. Il étendait sa domination au bout de l'Amérique & de l'Asie, & ne pouvait prévaloir contre la Hollande.

1584.
Ambassade
du Japon.

UNE ambassade de quatre rois du Japon sembla mettre alors le comble à cette grandeur suprême, qui le faisait regarder comme le premier monarque de l'Europe. La religion chrétienne faisait au Japon de grands progrès; & les Espagnols pouvaient se flatter d'y établir leur puissance, comme leur religion.

Préparatifs
pour envahir
l'Angleterre.

PHILIPPE avait, dans la chrétienté, le pape suzerain de son royaume de Naples à ménager; la France à tenir toujours divisée, en quoi il réussissait par le moyen de la ligue & par ses trésors; la Hollande à réduire, & surtout l'Angleterre à troubler. Il faisait mouvoir à la fois tous ces ressorts, & il parut bientôt par l'armement de sa flotte nommée l'*Invincible*, que son

but était de conquérir l'Angleterre plutôt que de l'inquiéter.

CH. CLXV.

LA reine *Élizabeth* lui fournissait assez de raisons, elle soutenait hautement les confédérés des Pays-bas. *François Drack*, alors simple armateur, avait pillé plusieurs possessions Espagnoles dans l'Amérique, traversé le détroit de Magellan, & était revenu à Londres en 1580 chargé de dépouilles, après avoir fait le tour du monde. Un prétexte plus considérable que ces raisons, était la captivité de *Marie Stuart*, reine d'Écosse, retenue depuis dix-huit ans prisonnière contre le droit des gens. Elle avait pour elle tous les catholiques de l'isle. Elle avait un droit très-apparent sur l'Angleterre, droit qu'elle tirait de *Henri VII*, par une naissance dont la légitimité n'était pas contestée comme celle d'*Élizabeth*. *Philippe* pouvait faire valoir pour lui-même le vain titre de roi d'Angleterre qu'il avait porté : & enfin l'entreprise de délivrer la reine *Marie*, mettait nécessairement le pape & tous les catholiques de l'Europe dans ses intérêts.

CHAPITRE CLXVI.

De l'invasion de l'Angleterre , projetée par PHILIPPE II. De la flotte invincible. Du pouvoir de Philippe II en France. Examen de la mort de Don Carlos , &c.

CH. CLXVI.

1587.

DANS ce dessein , *Philippe* prépare cette flotte prodigieuse qui devait être secondée par un autre armement en Flandre , & par la révolte des catholiques en Angleterre. Ce fut ce qui perdit la reine *Marie Stuart* , & la conduisit sur un échaffaud au-lieu de la délivrer. Il ne restait plus à *Philippe* qu'à la venger en prenant l'Angleterre pour lui-même ; après quoi il voyait la Hollande soumise & punie.

3 Juin 1588.

IL avait fallu l'or du Pérou pour faire tous ces préparatifs. La flotte *invincible* part du port de Lisbonne , forte de cent cinquante gros vaisseaux , de vingt mille soldats , de près de trois mille canons , de près de sept mille hommes d'équipage qui pouvaient combattre dans l'occasion. Une armée de trente

mille combattans assemblée en Flandre par le duc de *Parme*, n'attend que le moment de passer en Angleterre sur des barques de transport déjà prêtes, & de se joindre aux soldats que portait la flotte de *Philippe*. Les vaisseaux Anglais, beaucoup plus petits que ceux des Espagnols, ne devaient pas résister au choc de ces citadelles mouvantes, dont quelques-unes avaient leurs œuvres vives de trois pieds d'épaisseur, impénétrables au canon. Cependant rien de cette entreprise si bien concertée ne réussit. Bientôt cent vaisseaux Anglais, quoique petits, arrêtent cette flotte formidable; ils prennent quelques bâtimens Espagnols, ils dispersent le reste avec huit brûlots. La tempête seconde ensuite les Anglais. L'*invincible* est près d'échouer sur les côtes de Zélande. L'armée du duc de Parme, qui ne pouvait se mettre en mer qu'à la faveur de la flotte Espagnole, demeure inutile. Les vaisseaux de *Philippe*, vaincus par les Anglais & par les vents, se retirent aux mers du Nord; quelques-uns avaient échoué sur les côtes de Zélande, d'autres sont fracassés vers les rochers des îles Orcades, & sur les côtes d'Écosse; d'autres font naufrage en Irlande. Les

CH. GLXVI.

La flotte invincible détruite.

CH. CLXVI.

payfans y massacrerent les soldats & les matelots échappés à la fureur de la mer ; & le vice-roi d'Irlande eut la barbarie de faire pendre ce qui en restait. Enfin il ne revint en Espagne que cinquante vaisseaux ; & , d'environ trente mille hommes que la flotte avait portés , les naufrages , le canon , & le fer des Anglais , les blessures & les maladies , n'en laissèrent pas rentrer six mille dans leur patrie.

IL règne encore en Angleterre un singulier préjugé sur cette flotte invincible. Il n'y a guères de négociant qui ne répète souvent à ses apprentis , que ce fut un marchand , nommé *Gresham* , qui sauva la patrie en retardant l'équipement de la flotte d'Espagne , & en accélérant celui de la flotte Anglaise. Voici , dit-on , comment il s'y prit. Le ministère Espagnol envoyait des lettres de change à Gènes pour payer les armemens des ports d'Italie. *Gresham* , qui était le plus fort marchand d'Angleterre , tira en même tems sur Gènes & menaça ses correspondans de ne plus jamais traiter avec eux s'ils préféraient le papier des Espagnols au sien. Les Génois ne balancèrent pas entre un marchand Anglais & un simple roi d'Es-

gne. Le marchand tira tout l'argent de Gènes, il n'en resta plus pour *Philippe II*, & son armement resta six mois suspendu. Ce conte ridicule est répété dans vingt volumes, on l'a même débité publiquement sur les théâtres de Londres; mais les historiens sensés ne se sont jamais déshonorés par cette fable absurde. Chaque peuple a ses contes inventés par l'amour-propre; il serait heureux que le genre-humain n'eût jamais été bercé de contes plus absurdes & plus dangereux.

LA florissante armée de trente mille hommes qu'avait le duc de Parme, ne servit pas plus à subjuguier la Hollande, que la flotte invincible n'avait servi à conquérir l'Angleterre. La Hollande, qui se défendait si aisément par ses canaux, par ses digues, par ses étroites chaussées, encore plus par un peuple idolâtre de sa liberté, & devenu tout guerrier sous les princes d'Orange, aurait pu tenir contre une armée plus formidable.

IL n'y avait que *Philippe II* qui pût être encore redoutable après un si grand désastre. L'Amérique & l'Asie lui prodiguaient de quoi faire trembler ses voisins; & ayant manqué l'Angleterre,

CH. CLXVI.

Malgré cette
perte, *Philippe II* est sur
le point de
subjuguier la
France.

il fut sur le point de faire de la France une de ses provinces.

DANS le tems même qu'il conquérirait le Portugal, qu'il soutenait la guerre en Flandre, & qu'il attaquait l'Angleterre, il animait en France cette ligue nommée *sainte*, qui renversait le trône, & qui déchirait l'État; &, mettant encore lui-même la division dans cette ligue qu'il protégeait, il fut près, trois fois, d'être reconnu souverain de la France sous le nom de *protecteur*, avec le pouvoir de conférer toutes les charges. L'infante *Eugénie* sa fille devait être reine sous ses ordres, & porter en dot la couronne de France à son époux. Cette proposition fut faite par la faction des seize, dès l'an 1589, après l'assassinat de *Henri III*. Le duc de *Mayenne*, chef de la ligue, ne put éluder cette proposition, qu'en disant que la ligue ayant été formée par la religion, *le titre de protecteur de la France ne pouvait appartenir qu'au pape*. L'Ambassadeur de *Philippe* en France poussa très-loin cette négociation avant la tenue des États de Paris, en 1593. On délibéra long-tems sur les moyens d'abolir la loi salique, & enfin l'infante fut proposée pour reine aux États de Paris.

PHILIPPE accoutumait insensiblement les Français à dépendre de lui ; car d'un côté il envoyait à la ligue assez de secours pour l'empêcher de succomber , mais non assez pour la rendre indépendante ; de l'autre il armait son genre *Charles-Emmanuel de Savoie* contre la France. Il lui entretenait des troupes ; il l'aidait à se faire reconnaître *protecteur* par le parlement de Provence , afin que la France , apprivoisée par cet exemple , reconnût *Philippe* pour *protecteur* de tout le royaume.

Il était vraisemblable que la France y serait forcée. Son ambassadeur régnait en effet dans Paris en prodiguant les pensions. La Sorbonne & tous les Ordres religieux étaient dans son parti. Son projet n'était point de conquérir la France , comme le Portugal , mais de forcer la France à le prier de la gouverner. C'est dans ce dessein qu'il envoie du fond des pays-bas *Alexandre Farnèse* au secours de Paris , pressé par les armes victorieuses de *Henri IV* ; & c'est dans ce dessein qu'il le rappelle , après que *Farnèse* a délivré par ses savantes marches , sans coup férir , la capitale du royaume. Ensuite lorsque *Henri IV* assiège Rouen , il renvoie

CH. CLXV.

Reconnu
protecteur de
la France par
des parlemens.

Ses progrès
en France.

1590.

1591.

CH. CLXVI. encore le même duc de Parme faire lever le siège. C'était une chose bien admirable, lorsque *Philippe* était assez puissant pour décider ainsi du destin de la guerre en France, que le prince d'Orange *Maurice*, & les Hollandais, le fussent assez pour s'y opposer, & pour envoyer des secours à *Henri IV*; eux qui, dix ans auparavant, n'étaient regardés en Espagne que comme des séditieux obscurs, incapables d'échapper au supplice. Ils envoyèrent trois mille hommes au roi de France; mais le duc de Parme n'en délivra pas moins la ville de Rouen, comme il avait délivré celle de Paris.

Sa politique
avec la France.

ALORS *Philippe* le rappelle encore, & toujours donnant & retirant ses secours à la ligue, toujours se rendant nécessaire, il tend ses filets de tous côtés sur les frontières & dans le cœur du royaume, pour faire tomber ce pays divisé dans le piège inévitable de sa domination. Il était déjà établi dans une grande partie de la Bretagne par la force des armes. Son gendre, le duc de Savoie, l'était dans la Provence & dans une partie du Dauphiné. Le chemin était toujours ouvert pour les armées Espagnoles, d'Arras à Paris, &

de Fontarabie à la Loire. *Philippe* était si persuadé que la France ne pouvait lui échapper, que, dans ses entretiens avec le président *Jeannin*, envoyé du duc de *Mayenne*, il lui disait toujours : *Ma ville de Paris, ma ville d'Orléans, ma ville de Rouen.*

LA cour de Rome, qui le craignait, était pourtant obligée de le seconder, & les armes de la religion combattaient sans cesse pour lui. Il ne lui en coûtait que l'affectation d'un grand zèle. Ce voile de zèle pour la religion catholique était encore le prétexte de la destruction de Genève, à laquelle il travaillait dans le même tems. Il fit marcher, dès l'an 1589, une armée aux ordres de *Charles-Emmanuel*, duc de Savoie, son gendre, pour réduire Genève & les pays circonvoisins. Mais des peuples pauvres, élevés au-dessus d'eux-mêmes par l'amour de la liberté, furent toujours l'écueil de ce riche & puissant monarque. Les Gènévois, aidés des seuls cantons de Zurich & de Berne, & de trois-cents soldats de *Henri IV*, se soutinrent contre les trésors du beau-père, & contre les armes du gendre. Ces mêmes Gènévois délivrèrent leur ville en 1602 des mains de ce même duc de

CH. CLXVI.

Le masque de la religion la plus forte de ses armes.

Genève lui résiste.

Escalade de Genève.

CH. CLXVI.

Savoie, qui l'avait surprise par escalade en pleine paix, & qui déjà la mettait au pillage. Ils eurent même la hardiesse de punir cette entreprise d'un souverain comme un brigandage, & de faire pendre treize officiers qualifiés, qui, n'ayant pu être conquérans, furent traités comme des voleurs de nuit.

PHILIPPE, sans sortir de son cabinet, soutenait donc sans cesse la guerre à la fois dans les Pays-bas contre le prince *Maurice*, dans presque toutes les provinces de France contre *Henri IV*, à Genève & dans la Suisse, & sur mer contre les Anglais & les Hollandais. Quel fut le fruit de routes ces vastes entreprises, qui tinrent si long-tems l'Empire en allarmes ? *Henri IV*, en allant à la messe, lui fit perdre la France en un quart-d'heure. Les Anglais, aguerris sur mer par lui-même, & devenus aussi bons marins que les Espagnols, ravagèrent ses possessions en Amérique. Le comte d'*Effex* brûla ses galions & sa ville de Cadix. Enfin, après avoir encore désolé la France, après qu'Amiens eut été pris par surprise, & repris par la valeur de *Henri IV*, *Philippe* fut obligé de conclure la paix de Vervins, & de reconnaître pour

roi

1593.

Il échoue enfin dans toutes ses entreprises.

1598.

2 Mai 1598.

Paix de Vervins.

roi de France celui qu'il n'avait jamais nommé que le prince de Béarn. Il faut observer sur-tout que dans cette paix il rendit Calais, que l'archiduc *Albert*, gouverneur de ses Pays-bas, avait prise pendant les malheurs de la France, & qu'on ne fit nulle mention des droits prétendus par *Élizabeth* dans le traité; elle n'eut ni cette ville, ni les huit cent mille écus qu'on lui devait par le traité de Câteau-Cambrésis.

Le pouvoir de *Philippe* fut alors comme un grand fleuve rentré dans son lit après avoir inondé au loin les campagnes. *Philippe* resta le premier potentat de l'Europe. *Élizabeth*, & sur-tout *Henri IV*, avaient une gloire plus personnelle; mais *Philippe*, conserva jusqu'au dernier moment ce grand ascendant que lui donnait l'immensité de ses pays & de ses trésors. Trois mille millions de nos livres que lui coûtèrent sa cruauté despotique dans les Pays-bas, & son ambition en France, ne l'appauvrirent point. L'Amérique & les Indes orientales furent toujours inépuisables pour lui. Il arriva seulement que ses trésors enrichirent l'Europe malgré son intention. Ce que ses intrigues prodiguèrent en Angleterre, en France, en Ita-

CH. CLXVI.

lie ; ce que ses armemens lui coûtèrent dans les Pays-bas , ayant augmenté les richesses des peuples qu'il voulait subjuguier , le prix des denrées doubla presque par-tout , & l'Europe s'enrichit du mal qu'il avait voulu lui faire.

Ses revenus ,
ses dépenses.

IL avait environ trente millions de ducats d'or de revenu , sans être obligé de mettre de nouveaux impôts sur ses peuples. C'était plus que tous les monarques chrétiens ensemble. Il eut parlà de quoi marchander plus d'un royaume , mais non de quoi les conquérir. Le courage d'esprit d'*Élizabeth* , la valeur de *Henri IV* , & celle des princes d'Orange , triomphèrent de ses trésors & de ses intrigues. Mais, si on en excepte le saccagement de Cadix , l'Espagne fut de son tems toujours tranquille , & toujours heureuse.

LES Espagnols eurent une supériorité marquée sur les autres peuples ; leur langue se parlait à Paris , à Vienne , à Milan , à Turin ; leurs modes , leur manière de penser & d'écrire , subjuguèrent les esprits des Italiens ; & , depuis *Charles-Quint* , jusqu'au commencement du règne de *Philippe II* , l'Espagne eut une considération que les autres peuples n'avaient point.

DANS le tems qu'il faisoit la paix avec la France, il donna les Pays-bas & la Franche-Comté en dot à sa fille *Claire-Eugénie*, qu'il n'avait pu faire reine, & il les donna comme un fief réversible à la couronne d'Espagne, faite de postérité.

PHILIPPE mourut bientôt après, à l'âge de soixante & onze ans, dans ce vaste palais de l'Escorial, qu'il avait fait vœu de bâtir, en cas que ses généraux gagnassent la bataille de S.-Quentin : comme s'il importait à DIEU que le connétable de *Montmorenci* ou *Philibert de Savoie* gagnât la bataille, & comme si la faveur céleste s'achetait par des bâtimens.

LA postérité a mis ce prince au rang des plus puissans rois, mais non des plus grands. On l'appella *le Démon du Midi*, parce que du fond de l'Espagne, qui est au midi de l'Europe, il troubla tous les autres États.

Si, après l'avoir considéré sur le théâtre du gouvernement, on l'observe dans le particulier, on voit en lui un maître dur & défiant, un amant, un mari cruel, & un père impitoyable.

UN grand évènement de sa vie domestique, qui exerce encore aujourd'hui

CH. CLXVI.

Sa mort.
13 Sept.
1598.

Sa réputation.

CH. CLXVI.

Examen de
la mort de
Don Carlos.

la curiosité du monde , est la mort de son fils *Don Carlos*. Personne ne fait comment mourut ce prince ; son corps, qui est dans les tombes de l'Escorial , y est séparé de sa tête : on prétend que cette tête n'est séparée que parce que la caisse de plomb qui renferme le corps , est en effet trop petite. C'est une allégation bien faible. Il était aisé de faire un cercueil plus long. Il est plus vraisemblable que *Philippe* fit trancher la tête de son fils. On a imprimé dans la vie du czar *Pierre I* , que, lorsqu'il voulut condamner son fils à la mort , il fit venir d'Espagne les actes du procès de *Don Carlos* ; mais ni ces actes , ni la condamnation de ce prince n'existent. On ne connaît pas plus son crime que son genre de mort. Il n'est ni prouvé , ni vraisemblable , que son père l'ait fait condamner par l'inquisition. Tout ce qu'on fait , c'est qu'en 1568 , son père vint l'arrêter lui-même dans sa chambre , & qu'il écrivit à l'impératrice sa sœur , qu'il n'avait jamais découvert dans le prince son fils aucun vice capital , ni aucun crime déshonorant , & qu'il l'avait fait enfermer pour son bien & pour celui du royaume. Il écrivit en même tems au pape *Pie V* tout le con-

traire : il lui dit dans la lettre du 20 CH. CLXVI.
Janvier 1568, *que dès sa plus tendre*
jeunesse, la force d'un naturel vicieux
a étouffé dans Don Carlos toutes les
instructions paternelles. Après ces lettres par lesquelles *Philippe* rend compte de l'emprisonnement de son fils, on n'en voit point par lesquelles il se justifie de sa mort ; & cela seul, joint aux bruits qui coururent dans l'Europe, peut faire croire qu'en effet *Philippe* fut coupable d'un parricide. Son silence au milieu des rumeurs publiques justifiait encore ceux qui prétendaient que la cause de cette horrible aventure fût l'amour de *Don Carlos* pour *Élizabeth de France* sa belle-mère, & l'inclination de cette reine pour ce jeune prince. Rien n'était plus vraisemblable. *Élizabeth* avait été élevée dans une cour galante & voluptueuse. *Philippe II* était plongé dans les intrigues des femmes ; la galanterie était l'essence d'un Espagnol. De tous côtés était l'exemple de l'infidélité. Il était naturel que *Don Carlos* & *Élizabeth*, à-peu-près du même âge, eussent de l'amour l'un pour l'autre. La mort précipitée de la reine qui suivit de près celle du prince, confirma ces soupçons.

 CH. CLXVI.

TOUTE l'Europe crut que *Philippe* avait immolé sa femme & son fils à sa jalousie ; & on le crut d'autant plus , que quelque tems après ce même esprit de jalousie le porta à vouloir faire périr par la main du bourreau le fameux *Antonio Pères* son rival auprès de la princesse d'*Éboli*. Ce sont-là les accusations qu'on a vu intentées contre lui par le prince d'Orange , au tribunal du public. Il est bien étrange que *Philippe* n'y fît pas au moins répondre par les plumes vénales de son royaume , & que personne dans l'Europe ne réfutât le prince d'Orange. Ce ne sont pas-là des convictions entières , mais ce sont les présomptions les plus fortes ; & l'histoire ne doit pas négliger de les rapporter comme telles ; le jugement de la postérité étant le seul rempart qu'on ait contre la tyrannie heureuse.



CHAPITRE CLXVII.

*Des Anglais, sous ÉDOUARD VI,
MARIE, & ÉLIZABETH.*

LEs Anglais n'eurent ni cette brillante prospérité des Espagnols, ni cette influence dans les autres cours, ni ce vaste pouvoir qui rendait l'Espagne si dangereuse; mais la mer & le négoce leur donnèrent une grandeur nouvelle. Ils connurent leur véritable élément, & cela seul les rendit plus heureux que toutes les possessions étrangères, & les victoires de leurs anciens rois. Si ces rois avaient régné en France, l'Angleterre n'eût été qu'une province asservie. Ce peuple qu'il fut si difficile de former, qui fut conquis si aisément par des pirates Danois & Saxons, & par un duc de Normandie, n'avait été sous les *Édouard III* & les *Henri V*, que l'instrument grossier de la grandeur passagère de ces monarques; il fut sous *Élizabeth* un peuple puissant, policé, industrieux, laborieux, entreprenant. Les navigations des Espagnols avaient excité leur émulation; ils cher-

CH.
CLXVII.

La mer a fait
leur grandeur
comme leur
sûreté.

CH.
CLXVII.

Grandes en-
treprises.

chèrent dans trois voyages consécutifs un passage au Japon & à la Chine par le nord. *Drack* & *Candish* firent le tour du globe, en attaquant par-tout ces mêmes Espagnols qui s'étendaient aux deux bouts du monde. Des sociétés qui n'avaient d'appui qu'elles-mêmes, trafiquèrent avec un grand avantage sur les côtes de la Guinée. Le célèbre chevalier *Raleig*, sans aucun secours du gouvernement, jeta & affermit les fondemens des colonies Anglaises dans l'Amérique septentrionale en 1585. Ces entreprises formèrent bientôt la meilleure marine de l'Europe; il y parut bien, lorsqu'ils mirent cent vaisseaux en mer contre la flotte invincible de *Philippe II*, & qu'ils allèrent ensuite insulter les côtes d'Espagne, détruire ses navires, & brûler Cadix; & qu'enfin devenus plus formidables, ils battirent, en 1602, la première flotte que *Philippe III* eût mise en mer, & prirent dès-lors une supériorité qu'ils ne perdirent presque jamais.

Manufac-
tures.

Dès les premières années du règne d'*Élizabeth*, ils s'appliquèrent aux manufactures. Les Flamans, persécutés par *Philippe II*, vinrent peupler Londres, la rendre industrieuse, & l'enrichir.

Londres, tranquile sous *Élizabeth*, cultivait même avec succès les beaux-arts, qui sont la marque & le fruit de l'abondance. Les noms de *Spencer* & de *Shakespeare* qui fleurirent de ce tems, sont parvenus aux autres nations. Londres s'aggrandit, se polia, s'embellit; enfin la moitié de cette isle de la Grande-Bretagne balança la grandeur Espagnole. Les Anglais étaient le second peuple par leur industrie; &, comme libres, ils étaient le premier. Il y avait déjà sous ce règne des compagnies de commerce établies pour le Levant & pour le Nord. On commençait en Angleterre à considérer la culture des terres comme le premier bien, tandis qu'en Espagne on commençait à négliger ce vrai bien pour des trésors de convention. Le commerce des trésors du nouveau monde enrichissait le roi d'Espagne: mais en Angleterre le négoce des denrées était utile aux citoyens. Un simple marchand de Londres, nommé *Gresham*, eut alors assez d'opulence & assez de générosité, pour bâtir à ses dépens la bourse de Londres, & un collège qui porte son nom. Plusieurs autres citoyens fondèrent des hôpitaux & des écoles. C'était-là le plus bel effet qu'eût pro-

CH.
CLXVIII.

Belles fondations par de simples citoyens.

CH.
CLXVII.

Revenus de
la couronne.

duit la liberté. De simples particuliers faisaient ce que font aujourd'hui les rois, quand leur administration est heureuse.

LES revenus de la reine *Élizabeth* n'allaient guère au-delà de six cent mille livres sterling, & le nombre de ses sujets ne montait pas à beaucoup plus de quatre millions d'habitans. La seule Espagne alors en contenait une fois davantage. Cependant *Élizabeth* se défendit toujours avec succès, & eut la gloire d'aider, à la fois, *Henri IV*, à conquérir son royaume, & les Hollandais, à établir leur république.

Il faut remonter, en peu de mots, aux tems d'*Edouard IV* & de *Marie*, pour connaître la vie & le règne d'*Élizabeth*.

Echaffauds,
très-communs
à Londres.

CETTE reine, née en 1533, fut déclarée au berceau, héritière légitime du royaume d'Angleterre, & peu de tems après déclarée bâtarde, quand sa mère *Anne Boulén*, passa du trône à l'échaffaud. Son père qui finit sa vie en 1547, mourut en tyran, comme il avait vécu. De son lit de mort il ordonnait des supplices, mais toujours par l'organe des loix. Il fit condamner à mort le duc

de *Norfolck* & son fils, sur ce seul prétexte, que leur vaisselle était marquée aux armes d'Angleterre. Le père, à la vérité, obtint sa grace, mais le fils fut exécuté. Il faut avouer que, si les Anglais passent pour faire peu de cas de la vie, leur gouvernement les a traités selon leur goût. Le règne du jeune *Édouard VI*, fils de *Henri VIII*, & de *Jeanne Seymour*, ne fut pas exempt de ces sanglantes tragédies. Son oncle *Thomas Seymour*, amiral d'Angleterre, eut la tête tranchée, parce qu'il s'était brouillé avec *Édouard Seymour* son frère, duc de *Sommerfet*, protecteur du royaume; & bientôt après le duc de *Sommerfet* lui-même périt de la même mort. Ce règne d'*Édouard VI*, qui ne fut que de cinq ans, fut un tems de séditions & de troubles, pendant lequel la nation fut ou parut protestante. Il ne laissa la couronne ni à *Marie*, ni à *Élizabeth*, ses sœurs, mais à *Jeanne Gray*, descendante de *Henri VII*, petite-fille de la veuve de *Louis XII*, & de *Brandon*, simple gentilhomme créé duc de *Suffolck*. Cette *Jeanne Gray* était femme d'un lord *Gilfort*, & *Gilfort* était fils du duc de *Northumberland*,

CH.
CLXVII.

1553.

La reine
Jeanne Gray
exécutée.

1554.

tout-puissant sous *Édouard VI*. Le testament d'*Édouard VI*, en donnant le trône à *Jeanne Gray*, ne lui prépara qu'un échaffaud; elle fut proclamée à Londres; mais le parti & le droit de *Marie*, fille de *Henri VIII* & de *Catherine d'Aragon* l'emportèrent; & la première chose que fit cette reine après avoir signé son contrat de mariage avec *Philippe*, ce fut de faire condamner à mort sa rivale, princesse de dix-sept ans, pleine de graces & d'innocence, qui n'avait d'autre crime que d'être nommée dans le testament d'*Édouard*. En vain elle se dépouilla de cette dignité fatale, qu'elle ne garda que neuf jours: elle fut conduite au supplice, ainsi que son mari, son père, & son beau-père. Ce fut la troisième reine en Angleterre, en moins de vingt années, qui mourut sur l'échaffaud. La religion protestante dans laquelle elle était née, fut la principale cause de sa mort. Les bourreaux, dans cette révolution, furent beaucoup plus employés que les soldats. Toutes ces cruautés s'exécutaient par actes du parlement. Il y a eu des tems sangui- naires chez tous les peuples; mais chez le peuple Anglais, plus de têtes

illustres ont été portées sur l'échaffaud que dans tout le reste de l'Europe ensemble. Ce fut le caractère de cette nation , de commettre des meurtres juridiquement. Les portes de Londres ont été infectées de crânes humains attachés aux murailles , comme les temples du Mexique.

CH.
CLXVII.



CHAPITRE CLXVIII.

*De la reine ÉLIZABETH.*CH.
CLXVIII.Premières le-
çons données
par le mal-
heur.

ÉLIZABETH fut d'abord mise en prison par sa sœur la reine *Marie*. Elle employa une prudence au-dessus de son âge, & une flatterie qui n'était pas dans son caractère, pour conserver sa vie. Cette princesse, qui refusa depuis *Philippe II*, quand elle fut reine, voulait alors épouser le comte de *Devonshire Courtenai*; & il paraît par les lettres qui restent d'elle, qu'elle avait beaucoup d'inclination pour lui : un tel mariage n'eût point été extraordinaire; on voit que *Jeanne Gray*, destinée au trône, avait épousé le lord *Gilfort*. *Marie*, reine douairière de France, avait passé du lit de *Louis XII*, dans les bras du chevalier *Brandon*. Toute la maison royale d'Angleterre venait d'un simple gentilhomme nommé *Tudor*, qui avait épousé la veuve de *Henri V*, fille du roi de France *Charles VI*; & en France, quand les rois n'étaient pas encore parvenus au degré de puissance qu'ils ont

eu depuis , la veuve de *Louis le gros* ne fit aucune difficulté d'épouser *Mathieu de Montmorenci*.

CH.
CLXVIII.

ÉLIZABETH dans sa prison , & dans l'état de persécution où elle vécut toujours sous *Marie* , mit à profit sa disgrâce ; elle cultiva son esprit , apprit les langues & les sciences ; mais de tous les arts où elle excella , celui de se ménager avec sa sœur , avec les catholiques , & avec les protestans , de dissimuler & d'apprendre à régner , fut le plus grand.

A peine proclamée reine , *Philippe II*, son beau-frère, la rechercha en mariage. Si elle l'eût épousé , la France & la Hollande couraient risque d'être accablées : mais elle haïssait la religion de *Philippe* , n'aimait pas sa personne , & voulait , à la fois , jouir de la vanité d'être aimée , & du bonheur d'être indépendante. Mise en prison sous la reine sa sœur catholique , elle songea , dès qu'elle fut sur le trône , à rendre le royaume protestant. Elle se fit pourtant couronner par un évêque catholique , pour ne pas effaroucher d'abord les esprits. Je remarquerai qu'elle alla de *Vestminster* , à la tour de Londres , dans un char suivi de cent autres. Ce

1558.

1559.

CH.
CLXVIII.

Elle change
la religion.

n'est pas que les carrosses fussent alors en usage ; ce n'était qu'un appareil passager.

IMMÉDIATEMENT après , elle convoqua un parlement , qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui , & qui donne au souverain la suprématie , les décimes , & les annates.

Elle en est
le chef.

ÉLIZABETH eut donc le titre de chef de la religion anglicane. Beaucoup d'auteurs , & principalement les Italiens , ont trouvé cette dignité ridicule dans une femme ; mais ils pouvaient considérer que cette femme régnait , qu'elle avait les droits attachés au trône par les loix du pays , qu'autrefois les souverains de toutes les nations connues avaient l'intendance des choses de la religion , que les empereurs Romains furent souverains pontifes ; que , si aujourd'hui , dans quelques pays l'Église gouverne l'État , il y en a beaucoup d'autres où l'État gouverne l'Église. Nous avons vu en Russie quatre souveraines de suite présider au synode qui tient lieu du patriarchat absolu. Une reine d'Angleterre qui nomme un archevêque de Cantorberi , & qui lui prescrit des loix , n'est pas plus ridicule

qu'une abbessé de Fontevrault qui nomme des prieurs & des curés, & qui leur donne sa bénédiction. En un mot, chaque pays a ses usages.

Tous les princes doivent se souvenir, & les évêques ne doivent pas perdre la mémoire de la fameuse lettre de la reine *Élizabeth* à *Heaton*, évêque d'Ély.

CH.
CLXVIII.

PRÉSOMPTUEUX PRÉLAT,

J'APPRENDS que vous différez à conclure l'affaire dont vous êtes convenu ; ignorez-vous donc que moi qui vous ai élevé, je puis également vous faire rentrer dans le néant ? Remplissez au plutôt votre engagement, ou je vous ferai descendre de votre siège.

Votre amie, tant que vous mériterez que je le sois.

ÉLIZABETH.

Si les princes & les Magistrats avaient toujours pu établir un gouvernement assez ferme pour être en droit d'écrire impunément de telles lettres, il n'y aurait jamais eu de sang versé pour les querelles de l'empire & du sacerdoce.

LA religion anglicane conserva ce

CH.
CLXVIII.

que les cérémonies romaines ont d'auguste, & ce que le luthéranisme a d'austère. J'observe que de neuf mille quatre cents bénéficiers que contenait l'Angleterre, il n'y eut que quatorze évêques, cinquante chanoines, & quatre-vingts curés, qui, n'acceptant pas la réforme, restèrent catholiques, & perdirent leurs bénéfices. Quand on pense que la nation Anglaise changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*, on s'étonne qu'un peuple si libre ait été si soumis, ou qu'un peuple qui a tant de fermeté, ait eu tant d'inconstance. Les Anglais en cela ressemblèrent à ces cantons Suisses, qui attendirent de leurs magistrats la décision de ce qu'ils devaient croire. Un acte du parlement est tout pour les Anglais; ils aiment la loi, & on ne peut les conduire que par les loix d'un parlement qui prononce, ou qui semble prononcer par lui-même.

Liberté de
conscience.

PERSONNE ne fut persécuté pour être catholique; mais ceux qui voulurent troubler l'État par principe de conscience, furent sévèrement punis. Les *Guises*, qui se servaient alors du prétexte de la religion, pour établir leur pouvoir en France, ne manquèrent pas d'employer les mêmes armes, pour met-

tre *Marie Stuart*, reine d'Écosse, leur nièce, sur le trône d'Angleterre. Maîtres des finances & des armées de France, ils envoyaient des troupes & de l'argent en Écosse, sous prétexte de secourir les Écossais catholiques, contre les Écossais protestans. *Marie Stuart*, épouse de *François II*, roi de France, prenait hautement le titre de *reine d'Angleterre*, comme descendante de *Henri VII*. Tous les catholiques Anglais, Écossais, Irlandais, étaient pour elle. Le trône d'*Élizabeth* n'était pas encore affermi; les intrigues de la religion pouvaient le renverser. *Élizabeth* dissipe ce premier orage; elle envoie une armée au secours des protestans d'Écosse, & force la régente d'Écosse, mère de *Marie Stuart*, à recevoir la loi par un traité, & à renvoyer les troupes de France dans vingt jours.

FRANÇOIS II meurt; elle oblige *Marie Stuart* sa veuve, à renoncer au titre de *reine d'Angleterre*. Ses intrigues encouragent les États d'Edimbourg à établir la réforme en Écosse; par-là elle s'attache un pays dont elle avait tout à craindre.

A peine est-elle libre de ces inquiétudes, que *Philippe II* lui donne de

CH.
CLXVIII.

1560.

Philippe II
veut la détrô-
ner.

CH.
CLXVIII.

plus grandes allarmes. *Philippe* était indispensablement dans ses intérêts, quand *Marie Stuart*, héritière d'*Élizabeth*, pouvait espérer de réunir sur une même tête, les couronnes de France, d'Angleterre, & d'Écosse. Mais *François II* étant mort, & sa veuve retournée en Écosse sans appui, *Philippe*, n'ayant que les protestans à craindre, devint l'implacable ennemi d'*Élizabeth*.

Il soulève en secret l'Irlande contre elle, & elle réprime toujours les Irlandais. Il envoie cette *flotte invincible* pour la détrôner, & elle la dissipe. Il soutient en France cette ligue catholique si funeste à la maison royale, & elle protège le parti opposé. La république de Hollande est pressée par les armes Espagnoles; elle l'empêche de succomber. Autrefois les rois d'Angleterre dépeuplaient leurs États, pour se mettre en possession du trône de France: mais les intérêts & les tems sont tellement changés, qu'elle envoie des secours réitérés à *Henri IV*, pour l'aider à conquérir son parrimoine. C'est avec ce secours que *Henri* assiégea enfin Paris, & que sans le duc de Parme, ou sans son extrême indulgence pour les

assiégés, il eût mis la religion protestante sur le trône. C'était ce qu'*Élizabeth* avait extrêmement à cœur. On aime à voir ses soins réussir, à ne point perdre le fruit de ses dépenses. La haine contre la religion catholique s'était encore fortifiée dans son cœur depuis qu'elle avait été excommuniée par *Pie V*, & par *Sixte-Quint*; ces deux papes l'avaient déclaré indigne & incapable de régner; & plus *Philippe II* se déclarait le protecteur de cette religion, plus *Élizabeth* en était l'ennemie passionnée. Il n'y eut point de ministre protestant plus affligé qu'elle, quand elle apprit l'abjuration de *Henri IV*. Sa lettre à ce monarque est bien remarquable: *Vous m'offrez votre amitié comme à votre sœur. Je sais que je l'ai méritée, & certes à un grand prix; je ne m'en repentirais pas, si vous n'aviez pas changé de père. Je ne peux plus être votre sœur de père; car j'aimerai toujours plus chèrement celui qui m'est propre, que celui qui vous a adopté.* Ce billet fait voir en même tems son cœur, son esprit, & l'énergie avec laquelle elle s'exprimait dans une langue étrangère.

Belle lettre
à *Henri IV*.

Malgré cette haine contre la religion romaine, il est sûr qu'elle ne fut point

CH.
CLXVIII.

Jésuites
pendus.

1581.

sanguinaire avec les catholiques de son royaume, comme *Marie* l'avait été avec les protestans. Il est vrai que le jésuite *Créton*, le jésuite *Campion*, & d'autres furent pendus, dans le tems même que le duc d'*Anjou*, frère de *Henri III*, préparait tout à Londres pour son mariage avec la reine, lequel ne se fit point; mais ces jésuites furent unanimement condamnés pour des conspirations & des séditions dont ils furent accusés: l'arrêt fut donné sur les dépositions des témoins. Il se peut que ces victimes fussent innocentes; mais aussi la reine était innocente de leur mort, puisque les loix seules avaient agi. Mais nous n'avons nulle preuve de leur innocence, & les preuves juridiques de leurs crimes subsistent dans les archives de l'Angleterre.

Comte
d'*Essex*.

PLUSIEURS personnes en France s'imaginent encore qu'*Élizabeth* ne fit périr le comte d'*Essex*, que par une jalousie de femme; elles le croient sur la foi d'une tragédie & d'un roman. Mais quiconque a un peu lu, sait que la reine avait alors soixante & huit ans, que le comte d'*Essex* fut coupable d'une révolte ouverte, fondée sur le déclin même de l'âge de la reine, & sur l'espé-

rance de profiter du déclin de sa puissance ; qu'il fut enfin condamné par ses pairs , lui & ses complices.

CH.
CLXVIII.

LA justice plus exactement rendue sous le règne d'*Élizabeth*, que sous aucun de ses prédécesseurs , fut un des fermes appuis de son administration. Les finances ne furent employées qu'à défendre l'État.

ELLE eut des favoris , & n'en enrichit aucun aux dépens de la patrie. Son peuple fut son premier favori , non qu'elle l'aimât en effet , car qui aime le peuple ? mais elle sentait que sa sûreté & sa gloire dépendaient de le traiter comme si elle l'eût aimé.

ÉLIZABETH aurait joui de cette gloire sans tache , si elle n'eût pas souillé un si beau règne , par l'assassinat de *Marie Stuart* , qu'elle osa commettre avec le glaive de la justice.



CHAPITRE CLXIX.

De la reine MARIE STUART.

CH. CLXIX. **I**L est difficile de savoir la vérité toute entière dans une querelle de particuliers ; combien plus dans une querelle de têtes couronnées , lorsque tant de ressorts secrets sont employés , lorsque les deux partis font valoir également la vérité & le mensonge ? Les auteurs contemporains sont alors suspects ; ils sont pour la plupart les avocats d'un parti , plutôt que les dépositaires de l'histoire. Je dois donc m'en tenir aux faits avérés dans les obscurités de cette grande & fatale aventure.

TOUTES les rivalités étaient entre *Marie & Élizabeth* , rivalité de nation , de couronne , de religion , celle de l'esprit , celle de la beauté. *Marie* , bien moins puissante , moins maîtresse chez elle , moins ferme & moins politique , n'avait de supériorité sur *Élizabeth* , que celle de ses agrémens , qui contribuèrent même à son malheur. La reine d'Écosse encourageait la faction catholique

lique en Angleterre ; & la reine d'An- CH. CLXIX.
 gleterre animait avec plus de succès la
 faction protestante en Écosse. *Élizabeth*
 porta d'abord la supériorité de ses intri-
 gues , jusqu'à empêcher long-tems *Ma-*
rie d'Écosse , de se remarier à son choix.

CEPENDANT *Marie* , malgré les négocia-
 tions de sa rivale , malgré les États
 d'Écosse composés de protestans , &
 malgré le comte de *Murray* son frère
 naturel qui était à leur tête , épouse 1565.
Premières
querelles d'E-
lizabeth & de
Marie.
Henri Stuart , comte d'*Arlai* son pa-
 rent , & catholique comme elle. *Éli-*
zabeth alors excite sous main les sei-
 gneurs protestans sujets de *Marie* , à
 prendre les armes : la reine d'Écosse les
 poursuivit elle-même , & les contrai-
 gnit de se retirer en Angleterre : jus-
 ques-là tout lui était favorable , & sa
 rivale était confondue.

LA faiblesse du cœur de *Marie* com- Marie amou-
reuse d'un
musicien
Italien.
 mença tous ses malheurs. Un musicien
 Italien nommé *David Rizzio* , fut trop
 avant dans ses bonnes grâces. Il jouait
 bien des instrumens , & avait une voix de
 basse agréable : c'est d'ailleurs une preuve
 que déjà les Italiens avaient l'empire de
 la musique , & qu'ils étaient en posses-
 sion d'exercer leur art dans les cours de
 l'Europe ; toute la musique de la reine

CH. CLXIX.

d'Écosse était Italienne. Une preuve plus forte que les cours étrangères se servent de quiconque est en crédit, c'est que *David Rizzio* était pensionnaire du pape. Il contribua beaucoup au mariage de la reine, & ne servit pas moins ensuite à l'en dégoûter. *D'Arlai*, qui n'avait que le nom de roi, méprisé de sa femme, aigri & jaloux, entre par un escalier dérobé, suivi de quelques hommes armés, dans la chambre de la femme, où elle soupa avec *Rizzio*, & une de ses favorites; on renversa la table, & on tue *Rizzio* aux yeux de la reine, qui se met en vain au-devant de lui; elle était enceinte de cinq mois: la vue des épées nues & sanglantes fit sur elle une impression qui passa jusqu'au fruit qu'elle portait dans son flanc. Son fils, *Jacques VI*, roi d'Écosse & d'Angleterre, qui naquit quatre mois après cette aventure, trembla toute sa vie à la vue d'une épée nue, quelque effort qu'il fit pour surmonter cette disposition de ses organes: tant la nature a de force, & tant elle agit par des voies inconnues.

Le musicien
assassiné.

Le mari de
la reine assassiné
aussi.

1567.

LA reine reprit bientôt son autorité, se raccommoda avec le comte de *Murray*, poursuivit les meurtriers du musicien,

& prit un nouvel engagement avec un comte de *Bothuel*. Ces nouvelles amours produisirent la mort du roi son époux ; on prétend qu'il fut d'abord empoisonné , & que son tempérament eut la force de résister au poison : mais il est certain qu'il fut assassiné à Édimbourg , dans une maison isolée , dont la reine avait retiré ses plus précieux meubles. Dès que le coup fut fait , on fit sauter la maison avec de la poudre ; on enterra son corps auprès de celui de *Rizzio* , dans le tombeau de la maison royale. Tous les ordres de l'État , tout le peuple , accusèrent *Bothuel* de l'assassinat ; & dans le tems même que la voix publique criait vengeance , *Mari* se fit enlever par cet assassin , qui avait encore les mains teintes du sang de son mari , & l'épousa publiquement. Ce qu'il y eut de singulier dans cette horreur , c'est que *Bothuel* avait alors une femme , & que , pour se séparer d'elle , il la força de l'accuser d'adultère , & fit prononcer un divorce par l'archevêque de *S.-André* , selon les usages du pays.

BOTHUEL eut toute l'insolence qui suit les grands crimes. Il rassembla les principaux seigneurs , & leur fit signer

La reine
épouse l'assas-
sin.

CH. CLXIX.

un écrit, par lequel il était dit expressement, que la reine ne se pouvait dispenser de l'épouser, puisqu'il l'avait enlevée, & qu'il avait couché avec elle. Tous ces faits sont avérés; les lettres de *Marie* à *Bothuel* ont été contestées, mais elles portent un caractère de vérité auquel il est difficile de ne pas se rendre. Ces attentats soulevèrent l'Écosse. *Marie*, abandonnée de son armée, fut obligée de se rendre aux confédérés. *Bothuel* s'enfuit dans les isles Orcades; on obligea la reine de céder la couronne à son fils, & on lui permit de nommer un régent. Elle nomma le comte de *Murray* son frère. Ce comte ne l'en accabla pas moins de reproches & d'injures: elle se sauve de sa prison. L'humeur dure & sévère de *Murray* procurait à la reine un parti. Elle lève

1568. six mille hommes, mais elle est vaincue, & se réfugie sur les frontières d'Angleterre. *Élizabeth* la fit d'abord recevoir avec honneur dans Carlisle; mais elle lui fit dire, qu'étant accusée par la voix publique du meurtre du roi son époux, elle devait s'en justifier, & qu'elle serait protégée, si elle était innocente.

ÉLIZABETH se rendit arbitre entre *Marie* & la régence d'Écosse. Le régent

vint lui-même jusqu'à Hamptoncourt , & se soumit à remettre entre les mains des commissaires Anglais les preuves qu'il avait contre sa sœur. Cette malheureuse princesse, d'un autre côté, retenue dans Carlisle , accusa le comte de *Murray* lui-même d'être auteur de la mort de son mari , & refusa les commissaires Anglais à moins qu'on ne leur joignît les ambassadeurs de France & d'Espagne. Cependant la reine d'Angleterre fit continuer cette espèce de procès , & jouit du plaisir de voir flétrir sa rivale , sans vouloir rien prononcer. Elle n'était point juge de la reine d'Écosse , elle lui devait un asyle ; mais elle la fit transférer à Teutbury , qui fut pour elle une prison.

Ces désastres de la maison royale d'Écosse, retombaient sur la nation partagée en factions produites par l'anarchie. Le comte de *Murray* fut assassiné par une faction qui se fortifiait du nom de *Marie*. Les assassins entrèrent à main armée en Angleterre , & firent quelques ravages sur la frontière.

ÉLIZABETH envoya bientôt une armée punir ces brigands , & tenir l'Écosse en respect. Elle fit élire pour régent , le comte de *Lénox* , frère du roi

CH. CLXIX.

1569.

Marie prisonnière d'*Elizabeth*.

1570.

CH. CLXIX. **1571.** assassiné. Il n'y a dans cette démarche que de la justice & de la grandeur ; mais en même tems on conspirait en Angleterre pour délivrer *Marie* de la prison où elle était retenue. Le pape *Pie V* faisait très-indiscrètement afficher dans Londres une bulle par laquelle il excommuniait *Élizabeth*, & déliait ses sujets du serment de fidélité ; c'est cet attentat si familier aux papes , si horrible & si absurde , qui ulcéra le cœur d'*Élizabeth*. On voulait secourir *Marie*, & on la perdait. Les deux reines négociaient ensemble , mais l'une du haut du trône , & l'autre du fond d'une prison. Il ne paraît pas que *Marie* se conduisît avec la flexibilité qu'exigeait son malheur. L'Écosse , pendant ce tems-là , ruisselait de sang. Les Catholiques & les Protestans faisaient la guerre civile. L'ambassadeur de France & l'archevêque de *S.-André*, furent fait prisonniers , & l'archevêque pendu sur la déposition de son propre confesseur , qui jura que le prélat s'était accusé à lui d'être complice du meurtre du roi.

Le grand malheur de la reine *Marie*, fut d'avoir des amis dans sa disgrâce. Le duc de *Norfolck* catholique , vou-

lut l'épouser , comptant sur une révolution & sur le droit de *Marie* à la succession d'*Élizabeth*. Il se forma dans Londres des partis en sa faveur , très-faibles , à la vérité , mais qui pouvaient être fortifiés des forces d'Espagne & des intrigues de Rome. Il en coûta la tête au duc de *Norfolck*. Les pairs le condamnèrent à mort , pour avoir demandé au roi d'Espagne & au pape , des secours en faveur de *Marie*. Le sang du duc de *Norfolck* reserra les chaînes de cette princesse malheureuse. Une si longue infortune ne découragea point ses partisans à Londres , animés par les princes de *Guise* , par le S.-Siège , par les jésuites , & sur-tout par les Espagnols.

Le grand projet était de délivrer *Marie* , & de mettre sur le trône d'Angleterre la religion catholique avec elle. On conspira contre *Élizabeth*. *Philippe II* préparait déjà son invasion. La reine d'Angleterre alors , ayant fait mourir quatorze conjurés , fit juger *Marie* son égale , comme si elle avait été sa sujette. Quarante-deux membres du parlement , & cinq juges du royaume allèrent l'interroger dans sa prison à *Forteringai* ; elle protesta , mais répon-

CH. CLXIX.

1572.

1586.

CH CLXIX.

dit. Jamais jugement ne fut plus incompetent, & jamais procédure ne fut plus irrégulière. On lui représenta de simples copies de ses lettres, & jamais les originaux. On fit valoir contre elle les témoignages de ses secrétaires, & on ne les lui confronta point. On prétendit la convaincre sur la déposition de trois conjurés qu'on avait fait mourir, & dont on aurait pu différer la mort pour les examiner avec elle. Enfin quand on aurait procédé avec les formalités que l'équité exige pour le moindre des hommes, quand on aurait prouvé que *Marie* cherchait par-tout des secours & des vengeurs, on ne pouvait la déclarer criminelle. *Élizabeth* n'avait d'autre juridiction sur elle, que celle du puissant sur le faible & sur le malheureux.

Marie exé-
cutée.

28 Février
1587.

ENFIN après dix-huit ans de prison, dans un pays qu'elle avait imprudemment choisi pour asyle, *Marie* eut la tête tranchée dans une chambre de sa prison tendue de noir. *Élizabeth* sentait qu'elle faisait une action très-condamnabile, & elle la rendit encore plus odieuse, en voulant tromper le monde qu'elle ne trompa point, en affectant de plaindre celle qu'elle avait fait mou-

rir , en prétendant qu'on avait passé ses ordres , & en faisant mettre en prison le secrétaire d'État , qui avait , disait-elle , fait exécuter trop tôt l'ordre signé par elle-même. L'Europe eut en horreur la cruauté & la dissimulation. On estima son règne , mais on détesta son caractère. Ce qui condamna davantage *Élizabeth* , c'est qu'elle n'était point forcée à cette barbarie ; on pouvait même prétendre que la conservation de *Marie* lui était nécessaire pour lui répondre des attentats de ses partisans.

Si cette action flétrit la mémoire d'*Élizabeth* , il y a une imbécillité fanatique à canoniser *Marie Stuart* , comme une martyre de la religion : elle ne le fut que de son adultère , du meurtre de son mari , & de son imprudence : ses fautes & ses infortunes ressemblèrent parfaitement à celles de *Jeanne de Naples* ; toutes deux belles & spirituelles , entraînées dans le crime par faiblesse , toutes deux mises à mort par leurs parens. L'histoire ramène souvent les mêmes malheurs , les mêmes attentats , & le crime puni par le crime.



CHAPITRE CLXX.

De la France vers la fin du seizième siècle , sous FRANÇOIS II.

CH. CLXX.

TANDIS que l'Espagne intimidait l'Europe par sa vaste puissance , & que l'Angleterre jouait le second rôle en lui résistant , la France était déchirée , faible & près d'être démembrée ; elle était loin d'avoir en Europe de l'influence & du crédit. Les guerres civiles la rendirent dépendante de tous ses voisins. Ces tems de fureur , d'avilissement & de calamités , ont fourni plus de volumes que n'en contient toute l'histoire romaine. Quelles furent les causes de tant de malheurs ? La religion , l'ambition , le défaut de bonnes loix , un mauvais gouvernement.

Pourquoi la cour se déclara contre les réformateurs.

HENRI II , par ses rigueurs contre les sectaires , & sur-tout par la condamnation du conseiller *Anne du Bourg* , exécuté après la mort du roi par l'ordre des *Guises* , fit beaucoup plus de calvinistes en France , qu'il n'y en avait en Suisse & à Genève. S'ils avaient paru dans un tems comme celui de *Louis*

XII, où l'on faisoit la guerre à la cour de Rome, on eût pu les favoriser ; mais ils venaient précisément dans le tems que *Henri II* avait besoin du pape *Paul IV*, pour disputer Naples & Sicile à l'Espagne, & lorsque ces deux puissances s'unissaient avec le Turc contre la maison d'*Autriche*. On crut donc devoir sacrifier les ennemis de Rome aux intérêts de Rome. Le clergé, puissant à la cour, craignant pour ses biens temporels & pour son autorité, les poursuivit ; la politique, l'intérêt, le zèle concoururent à les exterminer. On pouvait les tolérer, comme *Elizabeth* en Angleterre toléra les Catholiques ; on pouvait conserver de bons sujets, en leur laissant la liberté de conscience. Il eût importé peu à l'État qu'ils chantaient à leur manière, pourvu qu'ils eussent été soumis aux loix de l'État ; on les persécuta, & on en fit des rebelles.

LA mort funeste de *Henri II* fut le signal de trente ans de guerres civiles. Un roi enfant gouverné par des étrangers ; des princes du sang & de grands-officiers de la couronne, jaloux du crédit des *Guises*, commencèrent la subversion de la France.

Conspiration
d'Amboise.

LA fameuse conspiration d'Amboise

CH. CLXX.

est la première qu'on connoisse en ce pays. Les liguees faites & rompues, les mouvemens passagers, les emportemens & le repentir, semblaient avoir fait jusqu'alors le caractère des Gaulois, qui, pour avoir pris le nom de *Franks*, & ensuite de *Français*, n'avaient pas changé de mœurs. Mais il y eut dans cette conspiration, une audace qui tenait de celle de *Catilina*, un manège, une profondeur, & un secret, qui la rendaient semblable à celle des vèpres Siciliennes, & des *Pazzi* de Florence : le prince *Louis de Condé* en fut l'ame invisible, & conduisit cette entreprise avec tant de dextérité, que, quand toute la France fut qu'il en était le chef, personne ne put l'en convaincre.

CETTE conspiration avait cela de particulier, qu'elle pouvait paraître excusable, en ce qu'il s'agissait d'ôter le gouvernement à *François*, duc de *Guise*, & au cardinal de *Lorraine* son frère, tous deux étrangers, qui tenaient le roi en tutelle, la nation en esclavage, & les princes du sang & les officiers de la couronne éloignés : elle était très-criminelle, en ce qu'elle attaquait les droits d'un roi majeur, maître par les loix de choisir les dépositaires de son au-

torité. Il n'a jamais été prouvé que dans ce complot on eût résolu de tuer les *Guises*; mais comme ils auraient résisté, leur mort était infaillible. Cinq-cents gentils-hommes, tous bien accompagnés, & mille soldats déterminés, conduits par trente capitaines choisis, devaient se rendre au jour marqué du fond des provinces du royaume, dans Amboise où était la cour. Les rois n'avaient point encore la nombreuse garde qui les entoure aujourd'hui. Le régiment des gardes ne fut formé que par *Charles IX*. Deux-cents archers tout au plus accompagnaient *François II*. Les autres rois de l'Europe n'en avaient pas davantage. Le connétable de *Montmorenci*, revenant depuis dans Orléans, où les *Guises* avaient mis une garde nouvelle à la mort de *François II*, chassa ces nouveaux soldats, & les menaça de les faire pendre comme des ennemis qui mettaient une barrière entre le roi & son peuple.

CH. CLXX.

Autrefois
tous les rois
de l'Europe
n'avaient
qu'une garde
très-médiocre.

La simplicité des mœurs antiques était encore dans le palais des rois; mais aussi ils étaient moins assurés contre une entreprise déterminée. Il était aisé de se saisir, dans la maison royale, des ministres, du roi même. Le succès semblait

CH. CLXX.

sur. Le secret fut gardé par tous les conjurés, pendant près de six mois. L'indiscrétion du chef nommé *La Renaudie*, qui s'ouvrit dans Paris à un avocat, fit découvrir la conjuration ; elle n'en fut pas moins exécutée ; les conjurés n'allèrent pas moins au rendez-vous ; leur opiniâtreté désespérée venait sur-tout du fanatisme de la religion. Ces gentils-hommes étaient la plupart des calvinistes, qui se faisaient un devoir de venger leurs frères persécutés. Le prince *Louis de Condé* avait hautement embrassé cette secte, parce que le duc de *Guise*, & le cardinal de *Lorraine* étaient catholiques. Une révolution dans l'Eglise & dans l'État devait être le fruit de cette entreprise.

1560.

LES *Guises* eurent à peine le tems de faire venir des troupes. Il n'y avait pas alors quinze mille hommes enrégimentés dans tout le royaume ; mais on en rassembla bientôt assez pour exterminer les conjurés. Comme ils venaient par troupes séparées, ils furent aisément défaits. *La Renaudie* fut tué en combattant ; plusieurs moururent comme lui les armes à la main. Ceux qui furent pris, périrent dans les supplices, & pendant un mois entier, on

ne vit dans Amboise que des échaffauds sanglans, & des potences chargées de cadavres.

CH. CLXX.

LA conspiration, découverte & punie, ne servit qu'à augmenter le pouvoir de ceux qu'on avait voulu détruire. *François de Guise* eut la puissance des anciens maires du palais, sous le nouveau titre de lieutenant-général du royaume. Mais cette autorité même de *François de Guise*, & l'ambition turbulente du cardinal en France, révoltèrent contre eux tous les Ordres du royaume, & produisirent de nouveaux troubles.

François de Guise a la puissance des maires du palais.

LES calvinistes, toujours secrètement animés par le prince *Louis de Condé*, prirent les armes dans plusieurs provinces. Il fallait que les *Guises* fussent bien puissans & bien redoutables, puisque ni *Condé*, ni *Antoine*, roi de Navarre son frère, père de *Henri IV*, ni le fameux amiral de *Coligni*, ni son frère d'*Andelot*, colonel-général de l'infanterie, n'osaient encore se déclarer ouvertement. Le prince de *Condé* fut le premier chef de parti, qui parut faire la guerre civile en homme timide. Il portait les coups, & retirait la main; & croyant toujours se ménager avec la cour qu'il

Procès fait au prince de *Condé*.

CH. CLXX.

voulait perdre, il eut l'imprudence de venir à Fontainebleau en courtisan, dans le tems qu'il eût dû être en soldat à la tête de son parti. Les *Guises* le font arrêter dans Orléans. On lui fait son procès par le conseil privé, & par les commissaires tirés du parlement, malgré les privilèges des princes du sang, de n'être jugés que dans la cour des pairs, les chambres assemblées. Mais qu'est un privilège contre la force ? qu'est un privilège dont il n'y avait d'exemple que dans la violation même qu'on en avait faite autrefois dans le procès criminel du duc d'*Alençon* ?

1560.

Le prince de *Condé* est condamné à perdre la tête. Le célèbre chancelier de *l'Hôpital*, ce grand législateur, dans un tems où on manquait de loix, & cet intrépide philosophe dans un tems d'enthousiasme & de fureurs, refusa de signer. Le comte de *Sancerre*, du conseil privé, suivit cet exemple courageux. Cependant on allait signifier l'arrêt. Le prince de *Condé* allait finir par la main d'un bourreau, lorsque tout-à-coup le jeune *François II*, malade depuis long-tems, & infirme dès son enfance, meurt à l'âge de dix-sept-ans, laissant à son frère *Charles*, qui n'en

avait que dix , un royaume épuisé & en proie aux factions.

CH. CLXX.

LA mort de *François II* fut le salut du prince de *Condé* ; on le fit bientôt sortir de prison, après avoir ménagé entre lui & les *Guises* une réconciliation , qui n'était & ne pouvait être que le sceau de la haine & de la vengeance. On assemble les États à Orléans. Rien ne pouvait se faire sans les États , dans de pareilles circonstances. La tutelle de *Charles IX* , & l'administration du royaume sont accordées par les États , à *Catherine de Médicis* , mais non pas le nom de régente. Les États même ne lui donnèrent point le titre de *Majesté* : il était nouveau pour les rois. Il y a encore beaucoup de lettres du *sire de Bourdeilles* , dans lesquelles on appelle *Henri III* , *Votre Altesse*.

Mort de
François II.

Titre de
Majesté.



CHAPITRE CLXXI.

De la France. Minorité de CHARLES IX.

CH. CLXXI.

Séparation
de l'épée &
de la robe.

DANS toutes les minorités des souverains , les anciennes constitutions d'un royaume reprennent toujours un peu de vigueur, du moins pour un tems , comme une famille assemblée après la mort du père. On tint à Orléans , & ensuite à Pontoise , des États-généraux : ces États doivent être mémorables par la séparation éternelle qu'ils mirent entre l'épée & la robe. Cette distinction fut ignorée dans l'Empire Romain , jusqu'au tems de *Constantin*. Les magistrats savaient combattre , & les guerriers savaient juger. Les armes & les loix furent aussi dans les mêmes mains chez toutes les nations de l'Europe , jusques vers le quatorzième siècle. Peu-à-peu ces deux professions furent séparées en Espagne & en France ; elles ne l'étaient pas absolument en France ; quoique les parlemens ne fussent plus composés que

d'hommes de robe longue. Il restait la jurisdiction de baillis d'épée, telle que CH. CLXXI. dans plusieurs provinces Allemandes, ou frontières de l'Allemagne. Les États d'Orléans, convaincus que ces baillis de robe-courte ne pouvaient guères s'astreindre à étudier les loix, leur ôtèrent l'administration de la justice, & la conférèrent à leurs seuls lieutenans de robe longue; ainsi ceux, qui, par leurs institutions, avaient toujours été juges, cessèrent de l'être.

Le célèbre chancelier de *l'Hôpital* eut la principale part à ce changement. Il fut fait dans le tems de la plus grande faiblesse du royaume, & il a contribué depuis à la force du souverain, en divisant sans retour, deux professions, qui auraient pu, étant réunies, balancer l'autorité du ministère. On a cru depuis, que la noblesse ne pouvait conserver le dépôt des loix. On n'a pas fait réflexion que la chambre haute d'Angleterre, composée de la seule noblesse du royaume proprement dite, est une magistrature permanente, qui fait les loix, & qui rend la justice. Quand on observe ces grands changemens dans la constitution d'un État, & qu'on voit des peuples voisins qui n'ont pas subi

CH. CLXXI.

ces changemens dans les mêmes circonstances , il est évident que ces peuples ont eu un autre génie & d'autres mœurs.

L'État endetté , & par conséquent faible.

CES États-généraux firent connaître combien l'administration du royaume était vicieuse. Le roi était endetté de quarante millions de livres. On manquait d'argent ; on en eut à peine. C'est là le véritable principe du bouleversement de la France. Si *Catherine de Médicis* avait eu de quoi acheter des serviteurs , & de quoi payer une armée , les différens partis qui troublaient l'État , auraient été contenus par l'autorité royale. La reine - mère se trouvait entre les Catholiques & les Protestans , les *Condés* & les *Guises*. Le connétable de *Montmorenci* avait une faction séparée. La division était dans la cour , dans Paris & dans les provinces. *Catherine de Médicis* ne pouvait guères que négocier au lieu de régner. Sa maxime de tout diviser , afin d'être maîtresse , augmenta le trouble & les malheurs. Elle commença par indiquer le colloque de Poissy , entre les Catholiques & les Protestans ; ce qui était mettre l'ancienne religion en compromis , & donner un grand crédit aux calvinis-

tes , en les faisant disputer contre ceux qui ne se croyaient faits que pour les juger.

CH. CLXXI.

DANS le tems que *Théodore de Bèze* & d'autres ministres venaient à Poissi soutenir solennellement leur religion en présence de la reine , & d'une cour où l'on chantait publiquement les psaumes de *Marot* , arrivait en France le cardinal de *Ferrare* , légat du pape *Paul IV*. Mais comme il était petit-fils d'*Alexandre VI* par sa mère , on eut plus de mépris pour sa naissance , que de respect pour sa place , & pour son mérite ; les laquais insultèrent son porte-croix. On affichait devant lui des estampes de son grand-père , avec l'histoire des scandales & des crimes de sa vie. Ce légat amena avec lui le général des jésuites *Lainès* , qui ne savait pas un mot de français , & qui disputa au colloque de Poissi en italien , langue que *Catherine de Médicis* avait rendu familière à la cour , & qui influait alors beaucoup dans la langue française. Ce jésuite , dans le colloque , eut la hardiesse de dire à la reine , qu'il ne lui appartenait pas de le convoquer , & qu'elle usurpait le droit du pape. Il disputait cependant dans cette assemblée

Colloque de Poissi.

Le jésuite *Lainès* se fait moquer de lui au colloque.

CH. CLXXI. qu'il réprouvait; il dit en parlant de l'eucharistie, *que DIEU était à la place du pain & du vin, comme un roi qui se fait lui-même son ambassadeur.* Cette puérilité fit rire. Son audace avec la reine, excita l'indignation. Les petites choses nuisent quelquefois beaucoup, & dans la disposition des esprits, tout servait à la cause de la religion nouvelle.

Janvier 1562. LE résultat du colloque, & des intrigues qui le suivirent, fut un édit, par lequel les Protestans pouvaient avoir des prêches hors des villes; & cet édit de pacification fut encore la source des guerres civiles. Le duc *François de Guise*, qui n'était plus lieutenant-général du royaume, voulait toujours en être le maître. Il était déjà lié avec le roi d'Espagne, *Philippe II*, & se faisait regarder par le peuple, comme le protecteur de la catholicité. Les seigneurs ne marchaient dans ce tems-là, qu'avec un nombreux cortège: on ne voyageait point comme aujourd'hui, dans une chaise de poste, précédée de deux ou trois domestiques; on était suivi de plus de cent chevaux; c'était la seule magnificence. On couchait trois ou quatre dans le même lit, & on allait à la cour habiter une chambre où il

n'y avait que des coffres pour meubles. Le duc de *Guise* en passant auprès de *Vass*, sur les frontières de Champagne, trouva des calvinistes, qui, jouissant du privilège de l'édit, chantaient paisiblement leurs psaumes dans une grange; les valets insultèrent ces malheureux; ils en tuèrent environ soixante, blessèrent & dissipèrent le reste. Alors les Protestans se soulèvent dans presque tout le royaume. Toute la France est partagée entre le prince de *Condé* & *François de Guise*. *Catherine de Médicis* flotte entre eux deux. Ce ne fut de tous côtés que massacres & pillages. Elle était alors dans Paris avec le roi son fils; elle s'y voit sans autorité; elle écrit au prince de *Condé* de venir la délivrer. Cette lettre funeste était un ordre de continuer la guerre civile; on ne la faisait qu'avec trop d'inhumanité: chaque ville était devenue une place de guerre, & les rues, des champs de bataille.

CH. CLXXI.

Massacre
de Vass.

D'un côté étaient les *Guises*, réunis par bienveillance avec la faction du connétable de *Montmorenci*, maître de la personne du roi. De l'autre, était le prince de *Condé* avec les *Coligni*. *Antoine*, roi de Navarre, premier prince

1562.

CH. CLXXI.

du sang, faible & irrésolu, ne sachant de quelle religion, ni de quel parti il était, jaloux du prince de *Condé* son frère, & servant malgré lui le duc de *Guise* qu'il détestait, est traîné au siège de Rouen avec *Catherine de Médicis* elle-même : il est tué à ce siège, & il ne mérite d'être placé dans l'histoire, que parce qu'il fut le père du grand *Henri IV.*

LA guerre se fit toujours jusqu'à la paix de Vervins, comme dans les tems anarchiques de la décadence de la seconde race, & du commencement de la troisième. Très-peu de troupes réglées de part & d'autre, excepté quelques compagnies de gens-d'armes des principaux chefs : la solde n'était fondée que sur le pillage. Ce que la faction protestante pouvait amasser, servait à faire venir des Allemands, pour achever la destruction du royaume. Le roi d'Espagne, de son côté, envoyait de petits secours aux Catholiques, pour entretenir cet incendie, dont il espérait profiter. C'est ainsi que treize enseignes Espagnoles marchèrent au secours de Montluc dans la Saintonge. Ces tems furent, sans contredit, les plus funestes de la monarchie.

LA

LA première bataille rangée qui se donna, fut celle de Dreux. Ce n'était pas seulement Français contre Français : les Suisses faisaient la principale force de l'infanterie royale ; les Allemands, celle de l'armée protestante. Cette journée fut unique par la prise des deux généraux. *Montmorenci*, qui commandait l'armée royale en qualité de connétable, & le prince de *Condé*, furent tous deux prisonniers. *François de Guise*, lieutenant du connétable, gagna la bataille ; & *Coligni*, lieutenant de *Condé*, sauva son armée. *Guise* fut alors au comble de sa gloire ; toujours vainqueur par-tout où il s'était trouvé, & toujours réparant les malheurs du connétable, son rival en autorité, mais non pas en réputation. Il était l'idole des catholiques, & le maître de la cour ; affable, généreux, & en tout sens le premier homme de l'État.

APRÈS sa victoire de Dreux, il alla faire le siège d'Orléans ; il était près de prendre la ville, qui était le centre de la faction protestante, lorsqu'il fut assassiné. Le meurtre de ce grand-homme fut le premier que le fanatisme fit commettre. Ces mêmes huguenots, qui, sous *François I*, & sous *Henri II*, n'a-

CH. CLXXI.

vaient su que prier DIEU , & souffrir ce qu'ils appellaient le martyre , étaient devenus des enthousiastes furieux : ils ne lisaient plus l'écriture que pour y chercher des exemples d'assassinats. *Pol-trot de Méré* se crut un *Aod* envoyé de DIEU pour tuer un chef Philistin. Cela est si vrai , que le parti fit des vers à son honneur , & que j'ai vu encore une de ses estampes , avec une inscription qui élève son crime jusqu'au ciel. Ce crime cependant n'était que celui d'un lâche ; car il feignit d'être un transfuge , & assassina le duc de *Guise* par derrière. Il osa charger l'amiral de *Coligni* & *Théodore de Bèze* , d'avoir au moins connivé à son attentat : mais il varia tellement dans ses interrogatoires , qu'il détruisit lui-même son imposture. *Coligni* offrit même d'aller à Paris subir une confrontation avec ce misérable , & pria la reine de suspendre l'exécution , jusqu'à ce que la vérité fût reconnue. Il faut avouer que l'amiral , tout chef de parti qu'il était , n'avait jamais commis la moindre action qui pût le faire soupçonner d'une noirceur si lâche.

Ce n'était pas assez que les Espagnols , les Allemands & les Suisses vinssent ai-

der les Français à se détruire ; les Anglais se hâtèrent bientôt de concourir à cette commune ruine. Les protestans avaient introduit dans le Havre-de-Grace , bâti par *François I*, trois mille Anglais. Le connétable de *Montmorenci*, échangé contre le prince de *Condé*, eut bien de la peine à les en chasser. Un moment de paix succéda à ces troubles : *Condé* s'accommoda avec la cour ; mais l'amiral était toujours à la tête d'un grand parti dans les provinces.

CH. CLXXI.

CEPENDANT *Charles IX*, ayant atteint l'âge de treize ans & un jour , vint tenir son lit de justice , non pas au parlement de Paris , mais à celui de Rouen ; & , ce qui est remarquable, sa mère , en se démettant de sa régence , se mit à genoux devant lui.

1563

Il se passa , à cet acte de majorité , une scène dont il n'y avait point d'exemple. *Odet de Châtillon* , cardinal , évêque de Beauvais , s'était fait protestant comme son frère , & s'était marié. Le pape l'avait rayé du nombre des cardinaux ; lui-même avait méprisé ce titre ; mais pour braver le pape , il assista à la cérémonie en habit de cardinal ; sa femme s'asséyait chez le roi & chez la reine , en qualité de femme d'un pair du

CH. CLXXI.

royaume ; & on la nommait indifféremment *madame la comtesse de Beauvais* , & *madame la cardinale*. Ce qui est très-remarquable , c'est qu'il n'était ni le seul cardinal , ni le seul évêque qui fut marié en secret. Le cardinal du *Belley* , avait épousé *madame de Châtillon* , à ce que rapporte *Brantôme* , qui ajoute que personne n'en doutait.

LA France était pleine de bizarreries aussi grandes. Le désordre des guerres civiles avait détruit toute police & toute bienfaisance. Presque tous les bénéfices étaient possédés par des séculiers : on donnait une abbaye , un évêché , en mariage à des filles : mais la paix , le plus grand des biens , faisait oublier ces irrégularités , auxquelles on était accoutumé. Les protestans tolérés , étaient sur leurs gardes , mais tranquilles. *Louis de Condé* prenait part aux fêtes de la cour. Ce calme ne dura pas. Le parti huguenot demandait trop de sûretés , & on lui en donnait trop peu. Le prince de *Condé* voulait partager le gouvernement. Le cardinal de *Lorraine* , à la tête de sa maison , si étendue & si puissante , voulait retenir le premier crédit. Le connétable de *Montmorenci* , ennemi

des Lorrains , conservait son pouvoir , & partageait la cour. Les *Coligni* & les autres chefs de parti se préparaient à résister à la maison de *Lorraine*. Chacun cherchait à dévorer une partie du gouvernement. Le clergé d'un côté, les pasteurs calvinistes de l'autre , criaient à la religion. DIEU était leur prétexte ; la fureur de dominer était leur dieu ; & les peuples enivrés de fanatisme étaient les instrumens & les victimes de l'ambition de tant de partis opposés.

LOUIS DE CONDÉ , qui avait voulu arracher le jeune *François II* des mains des *Guises* , à Amboise , veut encore avoir entre ses mains *Charles IX* , & l'enlever dans Meaux au connétable de *Montmorenci*. Ce prince de *Condé* fit précisément la même guerre , les mêmes manœuvres , & sur les mêmes prétextes (à la religion près) que fit depuis le grand *Condé* , du même nom de *Louis* , dans les guerres de la Fronde. Le prince & l'amiral donnent la bataille de *S.-Denis* , contre le connétable, qui y est blessé à mort à l'âge de plus de quatre-vingts ans, homme intrépide à la cour , comme dans les armées , plein de grandes vertus & de défauts , géné-

CH. CLXXI.

1567.

Bataille de
S. Denis.
1567.

CH. CLXXI.

ral malheureux , esprit austère , difficile , opiniâtre , mais honnête-homme , & pensant avec grandeur. C'est lui qui répondit à son confesseur : *Pensez-vous que j'aie vécu quatre-vingts ans pour ne pas savoir mourir un quart-d'heure ?* On porta son effigie en cire , comme celle des rois , à Notre-Dame , & les cours supérieures assistèrent à son service , par ordre de la cour : honneur dont l'usage dépend , comme presque tout , de la volonté des rois & des circonstances des tems.

Armée calviniste se cotta pour payer ses alliés, chose unique.

CETTE bataille de *S.-Denis* fut indécise , & la France n'en fut que plus malheureuse. L'amiral de *Coligni* , l'homme de son tems le plus fécond en ressources , fait venir du Palatinat près de dix mille Allemands , sans avoir de quoi les payer. On vit alors ce que peut le fanatisme fortifié de l'esprit de parti. L'armée de l'amiral se cotta pour soudoyer l'armée Palatine. Tout le royaume est ravagé. Ce n'est pas une guerre dans laquelle une puissance assemble ses forces contre une autre , & est victorieuse ou détruite : ce sont autant de guerres qu'il y a de villes ; ce sont les citoyens , les parens acharnés par-tout les uns contre les autres : le

catholique , le protestant , l'indifférent , le prêtre , le bourgeois n'est pas en sûreté dans son lit : on abandonne la culture des terres , ou on les laboure le sabre à la main. On fait encore une paix forcée : mais chaque paix n'est qu'une guerre sourde , & tous les jours sont marqués par des meurtres & par des assassinats.

BIENTÔT la guerre se fait ouvertement. C'est alors que la Rochelle devint le centre & le principal siège du parti réformé , la Genève de la France. Cette ville assez avantageusement située sur le bord de la mer , pour devenir une république florissante , l'était déjà à plusieurs égards ; car ayant appartenu aux rois d'Angleterre , depuis le mariage d'*Éléonor de Guienne* , avec *Henri II* , elle s'était donnée au roi de France , *Charles V* , à condition qu'elle aurait droit de battre , en son propre nom , de la monnoie d'argent , & que ses maires & ses échevins seraient réputés nobles : beaucoup d'autres privilèges , & un commerce assez étendu , la rendaient assez puissante , & elle le fut jusqu'au tems du cardinal de *Richelieu*. La reine *Élizabeth* la favorisait. Elle dominait alors sur l'Aunis , la Saintonge , & l'An-

CH. CLXXI.

1568.

CH. CLXXI.

Bataille de
Jarnac.13 Mars
1569.

goumois , où se donna la célèbre bataille de Jarnac.

LE duc d'Anjou , depuis *Henri III* , à la tête de l'armée royale , avait le nom de général ; le maréchal de *Tavannes* l'était en effet ; il fut vainqueur. Le prince *Louis de Condé* fut tué , ou plutôt assassiné , après sa défaite , par *Montesquiou* , capitaine des gardes du duc d'Anjou. *Coligni* , qu'on nomme toujours *l'amiral* , quoiqu'il ne le fût plus , rassembla les débris de l'armée vaincue , & rendit la victoire des royalistes inutile. La reine de Navarre , *Jeanne d'Albret* , veuve du faible *Antoine* , présenta son fils à l'armée , le fit reconnaître chef du parti ; de sorte que *Henri IV* , le meilleur des rois de France , fut , ainsi que le bon roi *Louis XII* , rebelle , avant que de régner. L'amiral *Coligni* fut le chef véritable & du parti & de l'armée , & servit de père à *Henri IV* , & aux princes de la maison de *Condé*. Il soutient seul le poids de cette cause malheureuse , manquant d'argent , & cependant ayant des troupes ; trouvant l'art d'obtenir des secours Allemands , sans pouvoir les acheter ; vaincu encore à la journée de Moncontour dans le Poitou , par l'armée du duc d'Anjou ,

1569.

& réparant toujours les ruines de son parti.

CH. CLXXI.

IL n'y avait point alors de manière uniforme de combattre. L'infanterie Allemande & Suisse ne se servait que de longues piques ; la Française employait plus ordinairement des arquebuses avec de courtes hallebardes : la cavalerie Allemande se servait de pistolets ; la Française ne combattait guères qu'avec la lance. On entremêlait souvent les bataillons & les escadrons. Les plus fortes armées n'allaient pas alors à vingt mille hommes : on n'avait pas de quoi en payer davantage. Mille petits combats suivirent la bataille de Moncontour dans toutes les provinces.

ENFIN au milieu de tant de désolations , une nouvelle paix semble faire respirer la France ; mais cette paix ne fait que la préparation de la *S.-Barthelemi*. Cette affreuse journée fut méditée , & préparée pendant deux années. On a peine à concevoir comment une femme telle que *Catherine de Médicis* , élevée dans les plaisirs , & à qui le parti huguenot était celui qui lui faisait le moins d'ombrage , put prendre une résolution si barbare. Cette horreur étonne encore davantage dans un

1570.

roi de vingt ans. La faction des *Guises* eut beaucoup de part à l'entreprise. Deux Italiens, depuis cardinaux, *Birague & Rets*, disposèrent les esprits. On se faisait un grand honneur alors des maximes de *Machiavel*, & sur-tout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi. La maxime, qu'il ne faut jamais commettre de crimes, eût été même plus politique ; mais les mœurs étaient devenues féroces par les guerres civiles, malgré les fêtes & les plaisirs que *Catherine de Médicis* entretenait toujours à la cour. Ce mélange de galanterie & de fureurs, de voluptés & de carnage, forme le plus bizarre tableau, où les contradictions de l'espèce humaine se soient jamais peintes. *Charles IX* ; qui n'était point du tout guerrier, était d'un tempérament sanguinaire ; &, quoiqu'il eût des maîtresses, son cœur était atroce. C'est le premier roi qui ait conspiré contre ses sujets. La trame fut ourdie avec une dissimulation aussi profonde que l'action était horrible. Une seule chose aurait pu donner quelque soupçon ; c'est qu'un jour que le roi s'amusant à chasser des lapins dans un clapier : *Faites-les moi tous sortir*, dit-il, *afin que j'aye le plai-*

sir de les tuer tous. Aussi un gentil-homme du parti de Coligni quitta Paris , & lui dit , en prenant congé de lui : Je m'enfuis , parce qu'on nous fait trop de caresses.

L'EUROPE ne fait que trop comment *Charles IX* maria sa sœur à *Henri de Navarre* , pour le faire donner dans le piège ; par quels sermens il le rassura , & avec quelle rage s'exécutèrent enfin ces massacres projetés pendant deux années. Le père *Daniel* dit , que *Charles IX* joua bien la comédie , qu'il fit parfaitement son personnage. Je ne répéterai point ce que tout le monde fait de cette tragédie abominable : une moitié de la nation égorgeant l'autre , le poignard & le crucifix en main ; le roi lui-même tirant d'une arquebuse , sur les malheureux qui fuyaient. Je remarquerai seulement quelques particularités ; la première, c'est que, si on en croit le duc de *Sulli*, & l'historien *Matthieu*, & tant d'autres , *Henri IV* leur avait souvent raconté que , jouant aux dés avec le duc d'*Alençon* & le duc de *Guise* , quelques jours avant la *S.-Barthelemi* , ils virent deux fois des taches de sang sur les dés , & qu'ils abandonnèrent le jeu , saisis d'épouvante.

N vj

CH. CLXXI.

La S.-Barthelemi.

1572.

CH. CLXXI. Le jésuite *Daniel*, qui a recueilli ce fait, devait savoir assez de physique, pour ne pas ignorer que les points noirs, quand ils font un angle donné avec les rayons du soleil, paraissent rouges; c'est ce que tout homme peut éprouver en lisant; & voilà à quoi se réduisent tous les prodiges. Il n'y eut certes dans toute cette action d'autre prodige que cette fureur religieuse, qui changeait en bêtes féroces, une nation qu'on a vu souvent si douce, & si légère.

Le jésuite *Daniel* répète encore que, lorsqu'on eut pendu le cadavre de *Coligni* au gibet de Montfaucon, *Charles IX* alla repâître ses yeux de ce spectacle, & dit, que le corps d'un ennemi mort sentait toujours bon: il devait ajouter, que c'est un ancien mot de *Vitellius*, qu'on s'est avisé d'attribuer à *Charles IX*. Mais ce qu'on doit le plus remarquer, c'est que le père *Daniel* veut faire croire que les massacres ne furent jamais prémédités. Il se peut que le tems, le lieu, la manière, le nombre des pros crits n'eussent pas été concertés pendant deux années; mais il est vrai que le dessein d'exterminer le parti était pris dès long-tems. Tout

Contradiction du jésuite *Daniel*.

ce que rapporte *Mézerai*, meilleur Français que le jésuite *Daniel*, & historien très-supérieur dans les cent dernières années de la monarchie, ne permet pas d'en douter ; & *Daniel* se contredit lui-même, en louant *Charles IX* d'avoir bien joué *la comédie*, d'avoir bien fait *son rôle*.

LES mœurs des hommes, l'esprit de parti, se connaissent à la manière d'écrire l'histoire. *Daniel* se contente de dire, qu'on loua à Rome le zèle du roi, & la terrible punition qu'il avait fait des hérétiques. *Baronius* dit que cette action était nécessaire. La cour ordonna dans toutes les provinces les mêmes massacres qu'à Paris ; mais plusieurs commandans refusèrent d'obéir. Un *S.-Hérem* en Auvergne, un *la Guiche* à Mâcon, un vicomte d'*Orte* à Baïonne, & plusieurs autres écrivirent à *Charles IX* la substance de ces paroles : qu'ils périraient pour son service, mais qu'ils n'assassineraient personne pour son service.

CES tems étaient si funestes, le fanatisme ou la terreur dominait tellement les esprits, que le parlement de Paris ordonna que tous les ans on ferait une proces-

CH. CLXXI.

Procession
annuelle pour
rendre grâces
à DIEU des
massacres.

====
 CH. CLXXI. sion le jour de la *S.-Barthelemi*, pour rendre grâces à DIEU. Le chancelier de l'*Hôpital* pensa bien autrement, en écrivant, *excidat illa dies*. La procession ne se fit point, & on eut enfin horreur de consacrer la mémoire de ce qui devait être oublié pour jamais. Mais dans la chaleur de l'évènement, la cour voulut que le parlement fît le procès à l'amiral après sa mort, & que l'on condamnât juridiquement deux gentils-hommes de ses amis, *Briquemaut* & *Cavagnes*. Ils furent traînés à la Grève sur la claie, avec l'effigie de *Cognigni*, & exécutés. Ce fut le comble des horreurs, d'ajouter à cette multitude d'assassinats les formes de la justice.

S'IL pouvait y avoir quelque chose de plus déplorable que la *S.-Barthelemi*, c'est qu'elle fit naître la guerre civile, au lieu de couper la racine des troubles. Les calvinistes ne pensèrent plus dans tout le royaume qu'à vendre chèrement leurs vies. On avait égorgé environ soixante mille de leurs frères en pleine paix : il en restait environ deux millions pour faire la guerre. De nouveaux massacres suivent donc

de part & d'autre ceux de la *S.-Barthelemi*. Le siège de Sancerre fut mémorable. Les historiens disent que les réformés s'y défendirent comme les Juifs à Jérusalem contre *Titus* : ils succombèrent comme eux ; ils y éprouvèrent les mêmes extrémités : & on rapporte qu'un père & une mère y mangèrent leur propre fille. On en dit autant depuis du siège de Paris par *Henri IV.*

CH. CLXXI.

CHAPITRE CLXXII.

*Sommaire des particularités principales
du concile de Trente.*

CH.
CLXXII.

Idée des
conciles.

C'EST au milieu de tant de guerres de religion , & de tant de désastres , que le concile de Trente fut assemblé. Ce concile fut le plus long qu'on ait jamais tenu , & cependant le moins orageux. Il ne forma point de schisme , comme le concile de Bâle ; il n'alluma point de bûchers comme celui de Constance ; il ne prétendit point déposer des empereurs comme celui de Lyon ; il se garda d'imiter celui de Latran , qui dépouilla le comte de Toulouse de l'héritage de ses pères ; encore moins celui de Rome , dans lequel *Grégoire VII* alluma l'incendie de l'Europe , en osant déposséder l'empereur *Henri IV*. Le troisième & le quatrième concile de Constantinople , le premier & le second de Nicée avaient été des champs de discorde. Le concile de Trente fut paisible , ou du moins ses querelles n'eurent ni éclat , ni suite.

S'il est quelque certitude historique,

on la trouve dans ce qui fut écrit sur ce concile par les contemporains. Le célèbre *Sarpi*, ce défenseur de la liberté Vénitienne, plus connu sous le nom de *Fra-Paolo*, & le jésuite *Palavicini* son antagoniste, sont d'accord dans l'essentiel des faits. Il est vrai que *Palavicini* compte trois-cent soixante erreurs dans *Fra-Paolo*; mais quelles erreurs? Il lui reproche des méprises dans les dates & dans les noms. *Palavicini* lui-même a été convaincu d'autant de fautes que son adversaire; & quand il a raison contre lui, ce n'est pas la peine d'avoir raison. Qu'importe qu'une lettre inutile de *Léon X* ait été écrite en 1516 ou 17? que le nonce *Arnimboldo*, qui vendit tant d'indulgences dans le Nord, fût le fils d'un marchand Milanais, ou d'un Génois? Ce qui importe, c'est qu'il ait fait trafic d'indulgences. On se soucie peu que le cardinal *Martinusius* ait été moine de *S.-Basile*, ou hermite de *S.-Paul*; mais on s'intéresse à savoir si ce défenseur de la Transilvanie contre les Turcs, fut assassiné par les ordres de *Ferdinand I*, frère de *Charles V*. Enfin, *Sarpi* & *Palavicini* ont tous deux dit la vérité d'une manière différente; l'un

CH.
CLXXII.

Palavicini
& *Fra-Paolo*
comparés.

CH.
CLXXII.

en homme libre , défenseur d'un sénat libre ; l'autre en jésuite qui voulait être cardinal.

DÈS l'an 1533 , *Charles V* proposa la convocation de ce concile au pape *Clément VII* , qui , encore effrayé du saccagement de Rome & de sa prison , craignant que le prétexte de sa bâtardise n'enhardît un concile à le déposer , éluda cette proposition , sans oser refuser l'empereur. Le roi de France , *François I* , proposa Genève pour le lieu de l'assemblée , précisément dans le tems qu'on commençait à prêcher la réforme dans cette ville. Il est bien probable que , si le concile se fût tenu à Genève , le parti des réformés y eût beaucoup perdu.

Où se tien-
dra le con-
cile.

PENDANT qu'on diffère , les protestans d'Allemagne demandent un concile national , & se fondent dans leur réponse au légat *Contarini* , sur ces paroles expresses : *Quand deux ou trois seront assemblés en mon nom , je serai au milieu d'eux*. On leur accorde que cet article est certain ; mais que , si dans cent mille endroits de la terre , deux ou trois personnes sont assemblées en ce nom , cela pourrait produire cent mille conciles , & cent mille confes-

sions de foi différentes. En ce cas, il n'y aurait eu jamais de réunion, mais aussi il n'y eût jamais eu de guerre civile.

CH.
CLXXII.

Le pape *Paul III, Farnèse*, propose Vicence; mais les Vénitiens répondent que le divan de Constantinople prendrait trop d'ombrage d'une assemblée de Chrétiens dans le territoire de Venise. Il propose Mantoue; mais le seigneur de cette ville craint d'y voir une garnison étrangère; enfin il se décide pour la ville de Trente, voulant complaire à l'empereur, dont il avait très-grand besoin; car il espérait alors obtenir l'investiture du Milanais, pour son bâtard *Pierre Farnèse*, auquel il donna depuis Parme & Plaïfance.

1542.

Le concile est enfin convoqué par une bulle de l'autorité du Père, du Fils, du S.-Esprit, des apôtres *Pierre & Paul*, laquelle autorité le pape exerce en terre: priant l'empereur, le roi de France, & les autres princes de venir au concile. *Charles V* témoigne son indignation, de ce qu'on ose mettre un roi à côté de lui, & sur-tout un roi allié des Musulmans, après tous les services rendus par l'empereur à l'Église. Il oubliait le pillage de Rome.

1545.

CH.
GLXXII.

Bonne bulle
de *Paul III.*

LE pape *Paul III*, voulant donner l'investiture de Parme & Plaisance à son bâtard, croyait alors avoir besoin du secours de *François I.* Pour intimider l'empereur, pressé, à la fois, par les Turcs & par les protestans, il menace *Charles V* du sort de *Dathan*, *Coré* & *Abiron*, s'il s'oppose à l'investiture de Parme; ajoutant que *les Juifs sont dispersés pour avoir supplicié le maître*, & que *les Grecs sont asservis pour avoir bravé le vicaire.*

APRÈS bien des intrigues, l'empereur & le pape se réconcilient. *Charles* permet que le bâtard du pape règne à Parme; & *Paul* envoie trois légats pour ouvrir à Trente le concile qu'il doit diriger à Rome. Ces légats ont un chiffre avec le pape; c'était une invention alors très-peu commune, & dont les Italiens se servirent les premiers.

Quatre ans
d'indulgence
ou environ.

LES légats & l'archevêque de Trente commencent par accorder trois ans & cent soixante jours de délivrance du purgatoire à quiconque se trouvera dans la ville, à l'ouverture du concile.

1545.

LE pape défend par une bulle, qu'aucun prélat comparaisse par procureur, & aussi-tôt les procureurs de l'archevê-

que de Mayence arrivent & sont bien reçus. Cette loi ne regardait pas les évêques princes d'Allemagne, qu'on avait tant d'intérêt de ménager.

PAUL III investit enfin son fils *Pierre-Louis Farnèse*, du duché de Parme & de Plaifance, avec la connivence de *Charles-Quint*, & publie un jubilé.

Le concile s'ouvre par le sermon de l'évêque de Bitonto. Ce prélat prouve qu'un concile était nécessaire, premièrement " parce que plusieurs conciles
 „ ont déposé des rois & des empereurs ;
 „ secondement, parce que dans l'*Énéide*
 „ *Jupiter* assembla le conseil des Dieux.
 „ Il dit qu'à la création de l'homme, &
 „ à la tour de Babel, DIEU s'y prit en
 „ forme de concile, & que tous les pré-
 „ lats doivent se rendre à Trente com-
 „ me dans le cheval de Troye : enfin
 „ que la porte du concile & du para-
 „ dis est la même ; l'eau vive en dé-
 „ coule, les pères doivent en arroser
 „ leurs cœurs, comme des terres fè-
 „ ches ; faute de quoi, le S.-Esprit leur
 „ ouvrira la bouche comme à *Balaam*
 „ & à *Caïphe* „.

UN tel discours semble réfuter ce que nous avons dit de la renaissance des lettres en Italie. Mais cet évêque

CH.
CLXXII.

Août.

Plaisant ser-
mon à l'ou-
verture du
concile.

CH.
CLXXII^e

de Bitonto était un moine du Milanaïs ; un Florentin , un Romain , un élève des *Bembo* & des *Caça* , n'eût point parlé ainsi. Il faut songer que le bon goût établi dans plusieurs villes ne s'est jamais étendu dans toutes les provinces.

1546.

LA première chose qui fut ordonnée par le concile , c'est que les prélats fussent toujours revêtus de l'habit de leur profession. La coutume était alors de s'habiller en séculiers , excepté quand ils officiaient.

IL y avait alors peu de prélats au concile , & la plupart des évêques des grands sièges , menaient avec eux des théologiens qui parlaient pour eux. Il y avait aussi des théologiens employés par le pape.

Premières
disputes au
concile.

PRESTQUE tous ces théologiens étaient ou de l'Ordre de *S. François* , ou de celui de *S. Dominique*. Ces moines disputèrent sur le péché originel , malgré les ambassadeurs de l'empereur , qui réclamaient en vain contre ces disputes , regardées par eux comme inutiles. Ces moines entamèrent la grande question , si la Vierge , mère de JÉSUS-CHRIST , naquit soumise au péché d'*Adam* ? Les dominicains , ennemis des

franciscains soutinrent toujours avec *S. Thomas*, qu'elle fut conçue dans le péché. La dispute fut vive & longue, & le concile ne la termina qu'en statuant qu'on ne comprenait pas la Vierge dans le péché originel commun à tous les hommes, mais aussi qu'on ne l'en exceptait pas.

DUPRAT, évêque de Clermont, demande ensuite qu'on prie DIEU pour le roi de France, comme pour l'empereur, puisque ce roi a été invité au concile; mais il est refusé, sous prétexte qu'il aurait fallu prier aussi pour les autres rois, & qu'on aurait indisposé ceux qu'on eût nommés les derniers. Leurs rangs n'étaient plus réglés comme autrefois.

PIERRE D'ANÈS arrive en qualité d'ambassadeur de France. C'est alors que, dans une des congrégations, il fit cette fameuse réponse à un évêque Italien, qui dit, après l'avoir entendu haranguer, *Vraiment ce coq chante bien*. Les mots de *coq* & de *Français*, signifient la même chose dans la langue latine dont se servait cet évêque. *D'Anès* répondit à ce froid jeu de mots: „ Plût „ à DIEU que *Pierre* se repentît au chant „ du coq !

CH,
CLXXII.
Bonne dé-
cision,

1546.

Gallus
cantat.

CH.
CLXXII.

C'EST ici le lieu de placer le mot de *Don Barthelemi des Martyrs*, primat de Portugal, qui, en parlant de la nécessité d'une réformation, dit : » Les » très-illustres cardinaux doivent être » très-illustrement réformés.

LES évêques cédaient avec peine aux cardinaux qu'ils ne comptaient pas dans la hiérarchie de l'Église ; & les cardinaux alors ne prenaient point le titre d'*Eminence*, qu'ils ne se sont donné que sous *Urbain VIII*. On peut encore observer que tous les pères & les théologiens du concile parlaient en latin dans les sessions ; mais ils avaient quelque peine à s'entendre les uns les autres ; un Polonais, un Anglais, un Alleman, un Français, un Italien, prononçant tous d'une manière très-différente.

1546.

Question sur
la résidence.

UNE des plus importantes questions qui furent agitées, fut celle de la résidence & de l'établissement des évêques de droit divin. Presque tous les prélats, excepté ceux d'Italie, attachés particulièrement au pape, s'obstinèrent toujours à vouloir qu'on décidât que leur institution était divine ; prétendant que, si elle ne l'était pas, ils ne se voyaient pas en droit de condamner les

les protestans. Mais aussi en recevant leurs bulles du pape, comment pouvaient-ils être établis purement de droit divin ? Si le concile constatait ce droit, le pape n'était qu'un évêque comme eux. Sa chaire était la première dans l'Eglise Latine, mais non le principe des autres chaires ; elle perdait son autorité ; & cette question, qui d'abord semblait purement théologique, tenait, en effet, à la politique la plus délicate. Elle fut long-tems débattue avec éloquence, & aucun des papes sous qui se tint ce long concile, ne souffrit qu'elle fût décidée.

LES matières de la prédestination & de la grace furent long-tems agitées. *De la grace ; profond.* Les décrets furent formés. *Dominique de Soto*, théologien dans ce concile, expliqua ces décrets en faveur de l'opinion des dominicains, en trois volumes *in-folio* ; mais frère *André Végas* les expliqua en quinze tomes, à l'avantage des cordeliers.

LA doctrine des sept sacremens fut ensuite examinée long-tems avec attention, & n'excita aucune dispute.

APRÈS avoir établi cette doctrine telle qu'elle est reçue par toute l'Eglise Latine, on passa à la pluralité des bé-

15473

CH.
CLXXII.

Pluralité des
bénéfices; dé-
licat.

néfices, article plus épineux. Plusieurs voix réclament contre l'abus introduit dès long-tems de tant de prélatures accumulées dans les mêmes mains. On renouvelle les plaintes faites du tems de *Clément VII*, qui donna en 1534 au cardinal *Hippolite* son neveu, la jouissance de tous les bénéfices de la terre vacans pendant six mois.

Le pape *Paul III* veut se réserver la décision de cette question; mais les pères décrètent qu'on ne peut posséder deux évêchés à la fois. Ils statuent pourtant qu'on le peut avec une dispense de Rome, & c'est ce qu'on n'a jamais refusé aux prélats Allemands; ainsi il est arrivé qu'un curé ne jouit jamais de deux paroisses de cent écus chacune, & qu'un prélat possède des évêchés de plusieurs millions. Il était de l'intérêt de tous les princes & de tous les peuples, de déraciner cet abus; il est cependant autorisé.

Concile
transféré à
Bologne.

CET article ayant mis quelque aigreur dans les esprits, *Paul III* transfère le concile de Trente à Bologne, sous prétexte des maladies qui régnaient à Trente.

Fils du pape
assassiné, &
quelle suite.

PENDANT les deux premières sessions du concile à Bologne, le bâtard du pape

Pierre-Louis Farnèse, duc de Parme, devenu insupportable par l'insolence de ses débauches & de ses rapines, est assassiné dans Plaisance, ainsi que *Cosme de Médicis* l'avait été auparavant dans Florence, & *Julien* avant ce *Cosme*, & le duc *Galéas* à Milan, & tant d'autres princes nouveaux. Il n'est pas prouvé que *Charles-Quint* eût part à ce meurtre, mais il en recueillit le fruit dès le lendemain; & le gouverneur de Milan se saisit de Plaisance au nom de l'empereur.

CH.
CLXXII.

ON peut juger si cet assassinat & cette promptitude à priver le pape de la ville de Plaisance, mirent des dissensions entre l'empereur & *Paul III.* Ces querelles influaient sur le concile; le peu d'évêques impériaux restés à Trente, ne voulaient point reconnaître les pères de Bologne.

1543.

C'EST dans le tems de ces divisions, que *Charles-Quint* ayant vaincu les princes protestans dans la célèbre bataille de Mulberg en 1547, & marchant de succès en succès, mécontent du pape, n'espérant plus rien d'un concile divisé, ambitionne la gloire de faire ce que n'avait pu ce concile, de réunir, du moins pour un tems, les

CH.
CLXXII.

catholiques & les protestans d'Allemagne. Il fait travailler des théologiens de tous les partis ; il fait publier son *inhalt*, son *interim*, profession de foi passagère en attendant mieux. Ce n'était point se déclarer chef de l'Eglise, comme le roi d'Angleterre *Henri VIII*, mais c'eût été l'être en effet, si les Allemands avaient eu autant de docilité que les Anglais.

Interim.

LE fondement de cette formule de l'*interim*, est la doctrine romaine, mais mitigée, & expliquée en termes qui peuvent ne point choquer les réformateurs. On permet aux peuples le vin dans la communion ; on permet aux prêtres le mariage. Il y avait de quoi contenter tout le monde, si l'esprit de division pouvait jamais être content : mais ni les catholiques, ni les protestans ne furent satisfaits. *Paul III*, qui pouvait éclater contre cette entreprise, garda le silence. Il prévoyait qu'elle tomberait d'elle-même : & s'il osait se servir des armes des *Grégoire VII* & des *Innocent IV* contre l'empereur, l'exemple de l'Angleterre & le pouvoir de *Charles* le faisaient trembler.

1548.

D'AUTRES intérêts, plus pressans parce qu'ils sont particuliers, troublent

la vie du pape. L'affaire de Parme & de Plaisance était des plus épineuses & des plus bizarres. *Charles-Quint*, comme maître de la Lombardie, vient de réunir Plaisance à ce domaine, & peut y réunir Parme.

CH.
CLXXII.

Le pape, de son côté, veut réunir Parme à l'État ecclésiastique, & donner un équivalent à son petit-fils *Octave Farnèse*. Ce prince a épousé une bâtarde de *Charles-Quint* qui lui ravit Plaisance; il est petit-fils du pape, qui veut le priver de Parme; persécuté à la fois par ses deux grands-pères, il prend le parti d'implorer le secours de la France, & de résister au pape son aïeul. Ainsi dans le concile de Trente c'est l'incontinence du pape & de l'empereur qui forme la querelle la plus importante. Ce sont leurs bâtards qui produisent les plus violentes intrigues, tandis que des moines théologiens argumentent. Ce pontife meurt saisi de douleur, comme presque tous les souverains, au milieu des troubles qu'ils ont excités, & qu'ils ne voient point finir. De grands reproches, & peut-être beaucoup de calomnies flétrissent sa mémoire.

Affaires sérieuses.

JEAN DEL MONTÉ, *Jules III*, est

CH.
CLXXII.

1551.

La querelle
de Parme tra-
averse tou-
jours le con-
cile.

élu, & consent à rétablir le concile à Trente; mais la querelle de Parme traverse toujours le concile. *Octave Farnese* persiste à ne point rendre Parme à l'Eglise; *Charles-Quint* s'obstine à garder Plaisance, malgré les pleurs de sa fille *Marguerite*, épouse d'*Octave*; une autre bâtarde se jette à la traverse & attire la guerre en Italie; c'est la femme d'un frère d'*Octave*, fille du roi de France *Henri II*, & de la Duchesse de Valentinois; elle obtient aisément que *Henri* son père se mêle de la querelle. Ce roi protège donc les *Farneses* contre l'empereur & le pape, & celui qui fait brûler les protestans en France, s'oppose à la tenue d'un concile contre les protestans.

Le roi très-
chrétien con-
tre le concile.

TANDIS que le roi très-chrétien se déclare contre le concile, quelques princes protestans y envoient leurs ambassadeurs, comme *Maurice*, nouveau duc de Saxe, un duc de Virtemberg, & ensuite l'électeur de Brandebourg; mais ces ministres, peu satisfaits, s'en retournent bientôt. Le roi de France y envoie aussi un ambassadeur, *Jacques Amiot*, plus connu par sa naïve traduction de *Plutarque*, que par cette ambassade; mais il n'arrive

que pour protester contre l'assemblée.

CEPENDANT deux électeurs, Mayence & Trèves, prennent séance au-dessous des légats : deux cardinaux légats, deux nonces, deux ambassadeurs de *Charles-Quint*, un du roi des Romains, quelques prélats Italiens, Espagnols, Allemands, rendent au concile son activité.

LES cordeliers & les jacobins partagent encore les opinions des pères sur l'eucharistie, comme sur la prédestination. Les cordeliers soutiennent que le corps de DIEU, dans le sacrement, passe d'un lieu à un autre ; & les jacobins affirment que ce corps ne passe point d'un lieu à un autre, mais qu'il est fait, en un instant, du pain transubstantié.

LES pères décident que le corps divin est sous l'apparence du pain, & son sang sous l'apparence du vin ; que le corps & le sang sont ensemble dans chaque espèce par concomitance, tout entiers, reproduits en un instant dans chaque parcelle & dans chaque goutte auxquelles on doit un culte de latrerie.

CEPENDANT, le prince *Philippe*, fils de *Charles-Quint*, depuis roi d'Espagne, & le prince héréditaire de Savoie passent par Trente. Il est dit dans quelques livres concernant les beaux-

CH.
CLXXII.

1551.

Cordeliers
& jacobins
en querelle
sur l'eucha-
ristie.

Prétendu bal
donné par le
concile.

CH.
CLXXII.

arts, que les pères donnèrent un bal à ces princes, que le cardinal de Mantoue ouvrit le bal, & que les pères dansèrent avec beaucoup de gravité & de décence. On cite sur ce fait le cardinal *Palavicini*, & pour faire voir que la danse n'est point une chose profane, on se prévaut du silence de *Fra-Paolo*, qui ne condamne point ce bal du concile.

1552.

IL est vrai que chez les Hébreux & chez les Gentils, la danse fut souvent une cérémonie religieuse. Mais il n'est pas vrai, comme on le dit, que *Palavicin* parle de cette danse des pères. On réclame en vain l'indulgence de *Fra-Paolo*; s'il ne condamne point ce bal, c'est qu'en effet les pères ne dansèrent point. *Palavicin*, dans son livre onzième, chap. 15, dit seulement, qu'après un repas magnifique donné par le cardinal de *Mantoue*, président du concile, dans une salle bâtie exprès à trois-cents pas de la ville, il y eut des divertissemens, des joûtes, des danses; mais il ne dit point du tout que ce président & le concile aient dansé.

Cardinal
assassiné.

Au milieu de ces divertissemens & des occupations plus sérieuses du concile, *Ferdinand I*, roi de Hongrie, frère

de *Charles-Quint*, fait assassiner le cardinal *Martinusius* en Hongrie. Le concile, à cette nouvelle, est plein d'indignation & de trouble. Les pères remettent la connaissance de cet attentat au pape, qui n'en peut connaître; ce n'est plus le tems des *Thomas Becquet* & des *Henri II* d'Angleterre. *Jules III* excommunie les assassins qui étaient Italiens, & au bout de quelque tems déclare le roi *Ferdinand*, frère du puissant *Charles-Quint*, absous des censures. Le meurtre du célèbre *Martinusius* demeure dans le grand nombre des assassinats impunis qui déshonorent la nature humaine.

De plus grandes entreprises dérangent le concile. Le parti protestant, défait à Mulberg, reprend vigueur; il est en armes. Le nouvel électeur de Saxe *Maurice*, assiège Augsbourg. L'Empereur est surpris dans les défilés du Tirol: obligé de fuir avec son frère *Ferdinand*, il perd tout le fruit de ses victoires. Les Turcs menacent la Hongrie. *Henri II*, toujours ligué avec les Turcs & les protestans, tandis qu'il fait bruler les hérétiques de son royaume, envoie des troupes en Allemagne & en Italie; les pères du concile s'en-

CH.
CLXXII.

1552.
Le concile
s'enfuit.

CH.
CLXXII.

fuient en hâte de la ville de Trente ; & le concile est oublié pendant dix années.

1560.

ENFIN en 1560, *Mcdequino*, *Pie IV*, qui se disoit de la maison de ces grands négocians, & de ces grands princes les *Médicis*, ressuscite le concile de Trente. Il invite tous les princes chrétiens, il envoie même des nonces aux princes protestans assemblés à Naumbourg en Saxe. Il leur écrit, à *mon cher fils*, mais ces princes ne le reconnaissent point pour père, & refusent ses lettres.

1562.
Il recommence.

LE concile recommence par une procession de cent douze évêques entre deux files de mousquetaires. Un évêque de Reggio prêche avec plus d'éloquence que n'avait fait l'évêque de Bionto. On ne peut relever davantage le pouvoir de l'Eglise ; il égale son autorité à celle de DIEU : *Car*, dit-il, *l'Eglise a détruit la circoncision & le sabbat que DIEU même avaient ordonnés*. Dans les deux années 1562 & 63, que dura la reprise du concile, il s'élève presque toujours des disputes entre les ambassadeurs sur la préséance. Ceux de Bavière veulent l'emporter sur ceux de Venise ; mais ils cèdent

enfin après de longues contestations.

LES ambassadeurs des cantons Suisses catholiques, demandent la préséance sur ceux du duc de Florence, & l'obtiennent. L'un de ces députés Suisses, nommé *Melchior Luci*, dit qu'il est prêt à soutenir le concile avec son épée, & de traiter les ennemis de l'Eglise, comme ses compatriotes ont traité le curé *Zuingle* & ses adhérens, qu'ils tuèrent & qu'ils brûlèrent pour la bonne cause.

MAIS la plus grande dispute fut entre les ambassadeurs de France & d'Espagne. Le comte de *Luna*, ambassadeur de *Philippe II*, roi d'Espagne, veut être encensé à la messe & baiser la patène, avant *Ferrier*, ambassadeur de France. Ne pouvant obtenir cette distinction, il se réduit à souffrir qu'on employe en même tems deux patènes & deux encensoirs. *Ferrier* fut inflexible. On se menace de part & d'autre; le service est interrompu, l'église est remplie de tumulte. On apaise enfin ce différend, en supprimant la cérémonie de l'encensoir, & le baiser de la patène.

D'AUTRES difficultés retardaient l'examen des questions théologiques. Les ambassadeurs de l'empereur *Ferdinand*,

CH.
CLXXII.

1562.
Suisses of-
frent de tuer
les ennemis
du concile.

Querelles sur
le *punctilio*.

CH.
CLXXII.

successeur de *Charles-Quint*, veulent que cette assemblée soit un nouveau concile, & non pas une continuation du premier. Les légats prennent un parti mitoyen; ils disent : *Nous continuons le concile en l'indiquant, & nous l'indiquons en le continuant.*

1562. Mars.
Disputes sur
la résidence.

LA grande question de l'institution & de la résidence des prélats de droit divin, se renouvelle avec chaleur; les évêques Espagnols, aidés de quelques prélats arrivés de France, soutiennent leurs prétentions; c'est à cette occasion qu'ils se plaignent que le S.-Esprit arrive toujours de Rome dans la malle du courrier, bon mot célèbre dont les protestans ont triomphé.

PIE IV, outré de l'obstination des évêques, dit que les ultramontains sont ennemis du S.-Siège, qu'il aura recours à un million d'écus d'or. Les prélats Espagnols se plaignent hautement que les prélats Italiens abandonnent les droits de l'épiscopat, & qu'ils reçoivent du pape soixante écus d'or par mois: la plupart des prélats Italiens étaient pauvres, & le S.-Siège de Rome, plus riche que tous les évêques du concile ensemble, pouvait les aider avec bienfaisance; mais ceux qui reçoivent

sont toujours de l'avis de celui qui donne.

PIE IV offre à *Catherine de Médicis*, régente de France, cent mille écus d'or, & cent mille autres en prêt, avec un corps de Suisses & d'Allemands catholiques, si elle veut exterminer les huguenots de France, faire enfermer dans la Bastille *Montluc*, évêque de Valence, soupçonné de les favoriser, & le chancelier de l'Hôpital non moins suspect, mais qui était le plus grand-homme de France, si ce titre est dû au génie, à la science & à la probité réunies. Le pape demande encore qu'on abolisse toutes les loix des parlemens de France, sur tout ce qui concerne l'Eglise; &, dans ces espérances, il donne vingt cinq mille écus d'avance. L'humiliation de recevoir cette aumône de vingt-cinq mille écus, montre dans quel abîme de misère le gouvernement de France était alors plongé.

CE fut un plus grand opprobre, quand le cardinal de *Lorraine*, arrivant enfin au concile avec quelques évêques Français, commença par se plaindre que le pape n'eût donné que vingt-cinq mille écus au roi son maître. C'est alors que l'ambassadeur *Ferrier*, dans son dis-

CH.
CLXXII.

Pie IV donne de l'argent à *Catherine de Médicis*.

1562

Novembre.

CH.
CLXXII.

cours au concile , compare *Charles IX* enfant , à l'empereur *Constantin*. Chaque ambassadeur ne manquait pas de faire la même comparaison en faveur de son souverain ; ce parallèle ne convenait à personne ; d'ailleurs *Constantin* ne reçut jamais d'un pape vingt-cinq mille écus de subside , & il y avait un peu de différence entre un enfant dont la mère était régente dans une partie des Gaules , & un empereur d'Orient & d'Occident.

Plaintes de
l'empereur
Ferdinand , à
qui on ne
donne point
d'argent.

LES ambassadeurs de *Ferdinand* au concile se plaignaient cependant avec aigreur que le pape eût promis de l'argent à la France. Ils demandaient que le concile réformât le pape & sa cour , qu'il n'y eût tout au plus que vingt-quatre cardinaux , ainsi que le concile de Basse l'avait statué , ne songeant pas que ce petit nombre les rendrait plus considérables. *Ferdinand I* demandait encore que chaque nation priât Dieu dans sa langue , que le calice fût accordé aux laïques , & qu'on laissât les princes Allemans maîtres des biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés.

1562.

On faisait de telles propositions quand on était mécontent du siège de

Rome , & on les oubliait quand on s'é-
tait rapproché.

LA dispute sur le calice dura long-
tems. Plusieurs théologiens affirmèrent
que la coupe n'est pas nécessaire à la
communion ; que la manne du désert ;
figure de l'eucharistie , avait été man-
gée sans boire ; que *Jonathas* ne but
point en mangeant son miel ; que JÉ-
sus-CHRIST , en donnant le pain aux
apôtres , les traita en laïques , & qu'il
les fit prêtres en leur donnant le vin.
Cette question fut décidée avant l'ar-
rivée du cardinal de *Lorraine* ; mais
ensuite on laissa au pape la liberté d'ac-
corder ou de refuser le vin aux laïques,
selon qu'il le trouverait plus conve-
nable.

LA question du droit divin se renou-
velait toujours & divisait le concile.
C'est à cette occasion que le jésuite *Lai-
nès* , successeur d'*Ignace* dans le géné-
ralat , & théologien du pape au con-
cile , dit , que les autres Églises ne peu-
vent réformer la cour Romaine , parce
que l'esclave n'est pas au-dessus de son
seigneur.

LES évêques Italiens étaient de son
avis ; ils ne reconnaissaient de droit di-
vin que dans le pape. Les évêques Fran-

CH.
CLXXII.

Disputes sur
le calice.

16 Juillet

Plaisant dis-
cours du jé-
suite *Lainès*.

CH.
CLXXII.

çais arrivés avec le cardinal de *Lorraine*, se joignent aux Espagnols contre la cour de Rome ; & les prélats Italiens disaient que le concile était tombé *della rognna Spagnuola nel mal. Francese.*

1563.
Pères gagnés
par argent.

Il fallut négocier , intriguer , répandre de l'argent. Les légats gagnaient autant qu'ils pouvaient les théologiens étrangers. Il y eut sur-tout un certain *Hugonis*, docteur de Sorbonne , qui leur servit d'espion. Il fut avéré qu'il avait reçu cinquante écus d'or d'un évêque de Vintimiglia , pour rendre compte des secrets du cardinal de *Lorraine*.

Octobre.
Théologiens
Français mal
payés.

LA cour de France, épuisée alors par les querelles de religion & de politique , n'avait pas même de quoi payer ses théologiens au concile ; ils retournent tous en France , excepté cet *Hugonis*, pensionnaire des légats ; neuf évêques Français avaient déjà quitté le concile , & il n'en restait plus que huit.

LES querelles de religion faisaient alors couler le sang en France , comme elles en avaient inondé l'Allemagne du tems de *Charles-Quint* : une paix passagère avait été signée avec le parti pro-

restant au mois de Mars de cette année 1563. Le pape, courroucé de cette paix, fait condamner à Rome par l'inquisition le cardinal de *Châtillon*, évêque de Beauvais, huguenot déclaré; mais il enveloppa dans cette condamnation dix autres évêques de France, & on ne voit point que ces évêques en appellent au concile : quelques-uns se contentent de se pourvoir aux parlemens du royaume. En un mot, aucune congrégation du concile ne réclama contre cet acte d'autorité.

CH.
CLXXII.

LES pères prennent ce tems pour former un décret contre tous les princes qui voudront juger les ecclésiastiques, & leur demander des subsides. Tous les ambassadeurs s'opposent à ce décret qui ne passe point; la querelle s'échauffe. L'ambassadeur de France, *Ferrier*, dit dans le tumulte : *Quand JÉSUS-CHRIST approche, il ne faut pas crier ici comme les diables : envoyez-nous dans des troupeaux de cochons.* On ne voit pas bien quel rapport ce troupeau de cochons pouvait avoir avec cette dispute.

1563.
Décret contre les rois.

APRÈS tant d'altercations toujours vives & toujours apaisées par la prudence des légats, on presse la conclu-

CH.
CLXXII.

11 Nov.
Décret sur
le mariage.

sion du concile. On y décrète dans la vingt-quatrième session, que le lien du mariage est perpétuel depuis *Adam*, qu'il est devenu un sacrement depuis JÉSUS-CHRIST, que l'adultère ne peut le dissoudre, & qu'il ne peut être annullé que par la parenté au quatrième degré, à moins d'une dispense du pape. Les protestans, au contraire, pensaient qu'on peut épouser sa cousine, & qu'on peut quitter une femme adultère pour en prendre une autre.

Le concile déclare dans cette session, que les évêques dans les causes criminelles ne peuvent être jugés que par le pape, & que, s'il est besoin, c'est à lui seul de commettre des évêques pour juges. Cette jurisprudence n'est pas admise dans la plupart des tribunaux, & sur-tout en France.

1563.
23 Décemb.

Dans la dernière session on prononce anathême contre ceux qui rejettent l'invocation des saints, qui prétendent qu'il ne faut invoquer que DIEU seul, & qui pensent que DIEU n'est pas semblable aux princes faibles & bornés qu'on ne peut aborder que par leurs courtisans.

Reliques.

Anathême contre ceux qui ne vénèrent pas les reliques, qui pensent que

les os des morts n'ont rien de commun avec l'esprit qui les anima, & que ces os n'ont aucune vertu. Anathême contre ceux qui nient le purgatoire, ancien dogme des Égyptiens, des Grecs & des Romains, sanctifié par l'Église, & regardé par quelques-uns comme plus convenable à un Dieu juste & clément qui châtie & qui pardonne, que l'enfer éternel, qui semble annoncer l'Être infini comme infiniment implacable.

DANS tous ces anathêmes on ne spécifie ni les peuples de la confession d'Augsbourg, ni ceux de la communion de *Zuingle* & de *Calvin*, ni les Anglicans.

CETTE même session permet que les moines fassent des vœux à l'âge de seize ans, & les filles à douze; permission regardée comme très-préjudiciable à la police des États, mais sans laquelle les Ordres monastiques seraient bientôt anéantis. Moines.

ON soutient la validité des indulgences, première source des querelles pour lesquelles ce concile fut convoqué, & on défend de les vendre : cependant on les vend encore à Rome, mais à très-bon marché; on les revend quatre sols Indulgences à quatre sols.

CH.
CLXXII.

1563.

la pièce dans quelques petits cantons catholiques Suisses. Le grand profit se fait dans l'Amérique Espagnole, où l'on est plus riche & plus ignorant que dans les petits cantons.

ON finit enfin par recommander aux évêques de ne céder jamais la préférence aux ministres des rois, & aux seigneurs.

LE concile est souscrit par quatre légats du pape, onze cardinaux, vingt-cinq archevêques, cent soixante-huit évêques, sept abbés, trente-neuf procureurs d'évêques absens, & sept généraux d'Ordres.

ON n'y employa pas la formule : *Il a semblé bon au S.-Esprit & à nous ; mais, En présence du S.-Esprit, il nous a semblé bon.*

LE cardinal de *Lorraine* renouvela les anciennes acclamations des premiers conciles Grecs ; il s'écria : *Longues années au pape, à l'empereur & aux rois.* Les pères répétèrent les mêmes paroles. On se plaignit en France qu'il n'eût point nommé le roi son maître, & on vit dès-lors combien ce cardinal craignait d'offenser *Philippe II*, qui fut le soutien de la ligue.

Fin du concile.

AINSI finit ce concile, qui dura, dans

ses interruptions depuis sa convocation, l'espace de vingt-un ans. Les théologiens qui n'avaient point de voix délibérative, y expliquèrent les dogmes; les prélats prononcèrent, les légats du pape les dirigèrent; ils appaisèrent les murmures, adoucirent les aigreurs, éludèrent tout ce qui pouvait blesser la cour de Rome, & furent toujours les maîtres.

Le concile de Trente commença le 13 décembre 1545, et se termina le 4 décembre 1563. Le Pape en confirma les décrets par la bulle du 26 janv. 1564. V. la chronologia des conciles p. 236, dans l'art de vérifier les dates.



CHAPITRE CLXXIII.

De la France sous HENRI III. Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassins. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.

CH.
CLXXIII.

1573.

AU milieu de ces désastres & de ces disputes, le Duc d'*Anjou*, qui avait acquis quelque gloire en Europe dans les journées de Jarnac & de Montcontour, est élu roi de Pologne. Il ne regardait cet honneur que comme un exil. On l'appelait chez un peuple dont il n'entendait pas la langue, regardé alors comme barbare, & qui, moins malheureux à la vérité que les Français, moins fanatique, moins agité, était cependant beaucoup plus agreste. L'appanage du duc d'*Anjou* lui valait plus que la couronne de Pologne; il se montait à douze cent mille livres; & ce royaume éloigné était si pauvre, que dans le diplôme de l'élection on stipula, comme une clause essentielle, que le roi dépenserait ces douze cent mille

livres en Pologne. Il va donc chercher avec douleur cette terre étrangère. Il n'avait pourtant rien à regretter en France : la cour qu'il abandonnait était en proie à autant de dissensions que le reste de l'État. C'étaient chaque jour des conspirations, ou réelles ou supposées, des duels, des assassinats, des emprisonnemens sans forme & sans raison, pires que les troubles qui en étaient cause. On ne voyait pas tomber sur les échaffauds autant de têtes considérables qu'en Angleterre ; mais il y avait plus de meurtres secrets, & on commençait à connaître le poison.

CEPENDANT, quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris rendre hommage à *Henri III*, on leur donna la fête la plus brillante & la plus ingénieuse. Le naturel & les graces de la nation perçaient encore à travers tant de calamités & de fureurs. Seize dames de la cour représentant les seize principales provinces de France, ayant dansé un ballet accompagné de machines, présentèrent au roi de Pologne & aux ambassadeurs des médailles d'or, sur lesquelles on avait gravé les productions qui caractérisaient chaque province.

 CH.
CLXXIII.

1574.

A peine *Henri III* est-il transplanté sur le trône de Pologne, que *Charles IX* meurt à l'âge de vingt-quatre ans & un mois. Il avait rendu son nom odieux à toute la terre, dans un âge où les citoyens de sa capitale ne sont pas encore majeurs. La maladie qui l'emporta est très-rare ; son sang coulait par tous les pores : cet accident, dont il y a quelques exemples, est la suite ou d'une crainte excessive, ou d'une passion furieuse, ou d'un tempérament violent & atrabilaire. Il passa dans l'esprit des peuples, & sur-tout des protestans, pour l'effet de la vengeance divine : opinion utile, si elle pouvait arrêter les attentats de ceux qui sont assez puissans & assez malheureux pour n'être pas soumis au frein des loix.

Dès que *Henri III* apprend la mort de son frère, il s'évade de Pologne comme on s'enfuit de prison. Il aurait pu engager le sénat de Pologne à souffrir qu'il se partageât entre ce royaume & les pays héréditaires, comme il y en a eu tant d'exemples ; mais il s'empres-
sa de fuir de ce pays alors sauvage, pour aller chercher dans sa patrie des mal-
heurs, & une mort non moins funeste
que

que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors en France.

CH.
CLXXIII.

IL quittait un pays où les mœurs étaient dures, mais simples, & où l'ignorance & la pauvreté rendaient la vie triste, mais exempte des grands crimes. La cour de France était, au contraire, un mélange de luxe, d'intrigues, de galanteries, de débauches, de complots, de superstition & d'athéisme. *Catherine de Médicis*, nièce du pape *Clément VII*, avait introduit la vénalité de presque toutes les charges de la cour, telle qu'elle était à celle du pape. La ressource utile pour un tems, & dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'État à des partisans qui avançaient l'argent, était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantemens & des sortilèges, était aussi un des fruits de sa patrie transplanté en France. Car, quoique le génie des Florentins eût fait revivre des long-tems les beaux arts, il s'en fallait beaucoup que la vraie philosophie fût connue. Cette reine avait amené avec elle un astrologue nommé *Luc Gau-ric*, homme qui n'eût été de nos jours qu'un misérable charlatan méprisé de la

populace, mais qui alors était un homme très-important. Les curieux conservent encore des anneaux constellés, des *Talisman*s de ces tems-là. On a cette fameuse médaille où *Catherine* est représentée toute nue entre les constellations d'*Aries* & *Taurus*, le nom d'*Ébullé Asmodée* sur sa tête, ayant un dard dans une main, un cœur dans l'autre, & dans l'exergue le nom d'*Oxiel*.

JAMAIS la démenche des sortilèges ne fut plus en crédit. Il était commun de faire des figures de cire, qu'on piquait au cœur en prononçant des paroles intelligibles. On croyait par-là faire périr ses ennemis; & le mauvais succès ne détrompait pas. On fit subir la question à *Cosme Ruggieri* Florentin, accusé d'avoir attenté par de tels sortilèges à la vie de *Charles IX*. Un de ces sorciers condamné à être brûlé, dit dans son interrogatoire, qu'il y en avait plus de trente mille en France.

Ces manières étaient jointes à mille pratiques de dévotion, & ces pratiques se mêlaient à la débauche effrénée. Les protestans, au contraire, qui se piquaient de réforme, opposaient des mœurs austères à celles de la cour; ils punissaient de mort l'adultère. Les spec-

tacles , les jeux leur étaient autant en horreur que les cérémonies de l'Église romaine ; ils mettaient presque au même rang la messe & les sortilèges. De sorte qu'il y avait deux nations dans la France absolument différentes l'une de l'autre ; & on espérait d'autant moins la réunion , que les huguenots avaient , sur-tout depuis la *S.-Barthelemi* , formé le dessein de s'ériger en république.

CH.
CLXXIII.

Le roi de Navarre , qui fut depuis *Henri IV* , & le prince *Henri de Condé* , fils de *Louis* , assassiné à Jarnac , étaient les chefs du parti ; mais ils avaient été retenus prisonniers à la cour depuis le tems des massacres. *Charles IX* leur avait proposé l'alternative d'un changement de religion ou de la mort. Les princes , en qui la religion n'est presque jamais que leur intérêt , se résolvent rarement au martyre. *Henri de Navarre* , & *Henri de Condé* , s'étaient faits catholiques ; mais vers le tems de la mort de *Charles IX* , *Condé* , évadé de prison , avait abjuré l'Église Romaine à Strasbourg ; & , réfugié dans le Palatinat , il ménageait chez les Allemands les secours pour son parti , à l'exemple de son père.

*Les protestants
voulèrent une
république.*

*Henri IV
chef du parti
calviniste.*

*Religion des
princes.*

*Henri III
revient en
France.*

HENRI III , en revenant en France,

CH.
CLXXIII.

pouvait la rétablir : elle était sanglante, déchirée, mais non démembrée. Pignerol, le marquisat de Saluces, & par conséquent les portes de l'Italie, étaient encore à elle. Une administration tolérable peut guérir en peu d'années les plaies d'un royaume dont le terrain est fertile & les habitans industrieux. *Henri de Navarre* était toujours entre les mains de la reine-mère, déclarée régente par *Charles IX*, jusqu'au retour du nouveau roi. Les protestans ne demandaient que la sûreté de leurs biens & de leur religion ; & leur projet de former une république, ne pouvait prévaloir contre l'autorité souveraine, déployée sans faiblesse & sans excès. Il eût été aisé de les contenir. Tel avait toujours été l'avis des plus sages têtes, d'un chancelier de *l'Hôpital*, d'un *Paul de Foix*, d'un *Christophe de Thou*, père du véridique & éloquent historien, d'un *Pibrac*, d'un *Harlai* : mais les favoris, croyant gagner à la guerre, la firent résoudre.

Mal reçu.

A peine donc le roi fut à Lyon, qu'avec le peu de troupes qu'on lui avait amenées, il voulut forcer des villes, qu'il eût pu ranger à leur devoir avec un peu de politique. Il dut s'aperce-

voir, quand il voulut entrer à main armée dans une petite ville nommée Livron, qu'il n'avait pas pris le bon parti; on lui cria du haut des murs : *Approchez, assassins; venez, massacreurs; vous ne nous trouverez pas endormis comme l'amiral.*

IL n'avait pas alors de quoi payer ses soldats; ils se débandèrent; & trop heureux de n'être point attaqué dans son chemin, il alla se faire sacrer à Reims, & faire son entrée dans Paris sous ces tristes auspices, & au milieu de la guerre civile qu'il avait fait renaître à son arrivée, & qu'il eût pu étouffer. Il ne fut ni contenir les huguenots, ni contenter les catholiques, ni réprimer son frère le duc d'Alençon alors duc d'Anjou, ni gouverner ses finances, ni discipliner une armée; il voulait être absolu, & ne prit aucun moyen de l'être. Ses débauches honteuses avec ses mignons le rendirent odieux : ses superstitions, ses processions, dont il croyait couvrir ses scandales & qui les augmentaient, l'avilirent : ses profusions dans un tems où il fallait n'employer l'or que pour avoir du fer, énervèrent son autorité. Nulle police, nulle justice : on tuait, on as-

Anarchie.

CH.
CLXXIII.

passaient les favoris sous les yeux, ou ils s'égorgeaient mutuellement dans leurs querelles. Son propre frère, le duc d'Anjou, catholique, s'unit contre lui avec le prince *Henri de Condé*, calviniste; & fait venir des Suisses, tandis que *Condé* rentre en France avec des Allemands.

Guise le
balafré.

DANS cette anarchie, *Henri*, duc de *Guise*, fils de *François*, riche, puissant, devenu le chef de la maison de *Lorraine* en France, ayant tout le crédit de son père, idolâtré du peuple, redouté à la cour, force le roi à lui donner le commandement des armées. Son intérêt était que tout fût brouillé, afin que la cour eût toujours besoin de lui.

Le roi demande de l'argent à la ville de Paris; elle lui répond qu'elle a fourni trente-six millions d'extraordinaire en quinze ans, & le clergé soixante millions; que les campagnes sont désolées par la soldatesque, la ville par la rapacité des financiers, l'Église par la simonie & le scandale. Il n'obtient que des plaintes au lieu de secours.

CEPENDANT le jeune *Henri de Navarre* se sauve enfin de la cour, où il était toujours prisonnier. On pouvait le retenir comme prince du sang; mais

on n'avait nul droit sur la liberté d'un roi; il l'était en effet de la basse Navarre, & la haute lui appartenait par droit d'héritage. Il va en Guienne. Les Allemans appelés par *Condé*, entrent dans la Champagne. Le duc d'Anjou, frère du roi, est en armes.

LES dévastations qu'on avait vues sous *Charles IX*, recommencent. Le roi fit alors, par un traité honteux dont on ne lui fait point de gré, ce qu'il aurait dû faire en souverain habile à son avènement : il donna la paix ; mais il accorda beaucoup plus qu'on ne lui eût demandé d'abord : libre exercice de la religion réformée, temples, synodes ; chambres mi-parties de catholiques & de réformés dans les parlemens de Paris, de Toulouse, de Grenoble, d'Aix, de Rouen, de Dijon, de Rennes. Il désavoue publiquement la *S.-Barthelemi*, à laquelle il n'avait eu que trop de part. Il exempté d'impositions pour six ans les enfans de ceux qui ont été tués dans les massacres, réhabilite la mémoire de l'amiral *Coligni* ; & , pour comble d'humiliation, il se soumet à payer les troupes Allemandes du prince Palatin *Casimir*, qui le forçaient à cette paix. Mais n'ayant pas de quoi les satis-

CH.
CLXXIII.

La *S.-Barthelemi* désavouée par *Henri III*.

CH.
CLXXIII.

faire, il les laisse vivre à discrétion pendant trois mois dans la Bourgogne & dans la Champagne. Enfin il envoie au prince *Casimir* six cent mille écus par *Bélièvre*. *Casimir* retient l'envoyé du roi en ôtage pour le reste du paiement, & l'emmène prisonnier à Heidelberg, où il fait porter en triomphe au son des fanfares les dépouilles de la France, dans des chariots traînés par des bœufs dont on avait doré les cornes.

La ligue.

CE fut cet excès d'opprobre qui enhardit le duc *Henri de Guise* à former la ligue projetée par son oncle le cardinal de *Lorraine*, & à s'élever sur les ruines d'un royaume si malheureux & si mal gouverné. Tout respirait alors les factions, & *Henri de Guise* était fait pour elles. Il avait, dit-on, toutes les grandes qualités de son père, avec une ambition plus effrénée & plus artificieuse. Il enchantait comme lui tous les cœurs. On disait du père & du fils, qu'auprès d'eux tous les autres princes paraissaient peuple. On vantait la générosité de son grand cœur; mais il n'en avait pas donné un grand exemple, quand il foula aux pieds dans la rue *Béatifi* le corps de l'amiral *Coligni*, jeté à ses yeux par les fenêtres.

LA première proposition de la ligue fut faite dans Paris. On fit courir, chez les bourgeois les plus zélés, des papiers qui contenaient un projet d'association pour défendre la religion, le roi, & la liberté de l'État; c'est-à-dire, pour opprimer à la fois le roi & l'État par les armes de la religion. La ligue fut ensuite signée solennellement à Péronne, & dans presque toute la Picardie. Bientôt après les autres provinces y entrent. Le roi d'Espagne la protège, & ensuite les papes l'autorisent. Le roi, pressé entre les calvinistes qui demandaient trop de liberté, & les ligueurs qui voulaient lui ravir la sienne, croit faire un coup d'état en signant lui-même la ligue, de peur qu'elle ne l'écrase. Il s'en déclare le chef, & par cela même il l'enhardit. Il se voit obligé de rompre malgré lui la paix qu'il avait donnée aux réformés, sans avoir d'argent pour renouveler la guerre. Les États-Généraux sont assemblés à Blois : mais on lui refuse les subsides qu'il demande pour cette guerre, à laquelle les États mêmes le forçaient. Il n'obtient pas seulement la permission de se ruiner en aliénant son domaine. Il assemble pourtant une armée, en se ruinant d'une au-

1576.

CH.
CLXXIII.

tre manière, en engageant les revenus de la couronne, en créant de nouvelles charges. Les hostilités se renouvellent de tous côtés, & la paix se fait encore. Le roi n'avait voulu avoir de l'argent & une armée, que pour être en état de ne plus craindre les *Guises* : mais dès que la paix est faite, il consomme ce peu de ressource en vains plaisirs, en fêtes, en profusions pour ses favoris.

Il était difficile de gouverner un tel royaume autrement qu'avec du fer & de l'or. *Henri III* pouvait à peine avoir l'un & l'autre. Il faut voir quelles peines il eut à obtenir dans ses pressans besoins treize cent mille francs du clergé pour six années, à faire vérifier au parlement quelques nouveaux édits burfaux, & avec quelle rapacité le marquis d'O, sur-intendant des finances, dévorait cette subsistance passagère.

Guerre civile. IL ne régnait pas. La ligue catholique, & les confédérés protestans se faisaient la guerre malgré lui dans les provinces. Les maladies contagieuses, la famine, se joignaient à tant de fléaux : & c'est dans ces tems de calamités, que, pour opposer des favoris au duc de *Guise*, ayant créé ducs & pairs *Joyeuse* & d'*Épernon*, & leur ayant donné la

préséance sur leurs anciens pairs, il dépense quatre millions aux nocés du duc de *Joyeuse*, en le mariant à la sœur de la reine la femme, & en le faisant son beau-frère. De nouveaux impôts pour payer ses prodigalités, excitent l'indignation publique. Si le duc de *Guise* n'avait pas fait une ligue contre lui, la conduite du roi suffisait pour en produire une.

C'EST dans ce tems que le duc d'Anjou son frère va dans les Pays-bas chercher, au milieu d'une désolation non moins funeste, une principauté qu'il perdit par une tyrannique imprudence. Comme *Henri III* permettait à son frère d'aller ravir les provinces des Pays-bas à *Philippe II*, à la tête des mécontents de Flandres, on peut juger si le roi d'Espagne encourageait la ligue en France, où elle prenait chaque jour de nouvelles forces. Quelle ressource le roi crut-il avoir contre elle? Celle d'instituer des confréries de pénitens, de bâtir des cellules de moines à Vincennes pour lui & pour les compagnons de ses plaisirs, de prier Dieu en public tandis qu'il outrageait la nature en secret, de se vêtir d'un sac blanc, de porter une discipline & un rosaire à la

CH.
CLXXIII.

ceinture , & de s'appeller *Frère Henri*. Cela même indigna & enhardit les ligueurs. On prêchait publiquement dans Paris contre sa dévotion scandaleuse. La faction des seize se formait sous le duc de *Guise* , & Paris n'était plus au roi que de nom.

1589.

HENRI DE GUISE , devenu maître du parti catholique , avait déjà des troupes avec de l'argent de son parti , & il attaquait les amis du roi de Navarre. Ce prince , qui était , comme le roi *François I* , le plus généreux chevalier de son tems , offrit de vuider ce grand différend , en se battant contre le duc de *Guise* , ou seul à seul , ou dix contre dix , ou en tel nombre qu'on voudrait. Il écrit à *Henri III* son beau-frère : il lui remontre que c'est à lui & à sa couronne que la ligue en veut , bien plus qu'aux huguenots ; il lui fait voir le précipice ouvert ; il lui offre ses biens & sa vie pour le sauver.

Sixte-Quint
excommunié
& damne
Henri IV ,
&c.

MAIS dans ce tems-là même le pape *Sixte-Quint* fulmine , contre le roi de Navarre & le prince de *Condé* , cette fameuse bulle , dans laquelle il les appelle *génération bâtarde & détestable de la maison de Bourbon* : il les déclare déchus de tout droit , de toute

succession. La ligue fait valoir la bulle , & force le roi à poursuivre son beau-frère qui voulait le secourir , & à secourir le duc de *Guise* , qui le détrônait avec respect. C'est la neuvième guerre civile depuis la mort de *François II.*

HENRI IV , (car il faut déjà l'appeler ainsi , puisque ce nom est si célèbre & si cher , & qu'il est devenu un nom propre ;) *Henri IV* eut à combattre à la fois , le roi de France , *Marguerite* sa propre femme , & la ligue. *Marguerite* , en se déclarant contre son époux , rappelait ces anciens tems de barbarie , où les excommunications rompaient tous les liens de la société , & rendaient un prince exécration à ses proches. Ce prince se fit connaître dès lors pour un grand-homme , en bravant le pape jusques dans Rome , en y faisant afficher dans les carrefours un démenti formel à *Sixte-Quint* , & en appelant à la cour des pairs de cette bulle.

Il n'eut pas grand'peine à empêcher son imprudente femme de se saisir de l'Agénois , dont elle voulut s'emparer ; & quant à l'armée royale qu'on envoya contre lui sous les ordres du duc de *Joyeuse* , tout le monde fait comment

CH.
CLXXIII.

Contras.

1587.
Octobre.

CH.
CLXXIII.

il la vainquit à Coutras, combattant en soldat à la tête de ses troupes, faisant des prisonniers de sa main, & montrant, après la victoire, autant d'humanité & de modestie que de valeur pendant la bataille.

CETTE journée lui fit plus de réputation qu'elle ne lui donna de véritables avantages. Son armée n'était pas celle d'un souverain qui la soudoie & qui la retient toujours sous le drapeau; c'était celle d'un chef de parti; elle n'avait point de paye réglée. Les capitaines ne pouvaient empêcher leurs soldats d'aller faire leurs moissons; ils étaient obligés eux-mêmes de retourner dans leurs terres. On accusa *Henri IV* d'avoir perdu le fruit de sa victoire, en allant dans le Béarn voir la comtesse de Grammont dont il était amoureux. On ne fait pas réflexion qu'il eût été très-aisé de faire agir son armée en son absence, s'il avait pu la conserver. *Henri de Condé* son cousin, prince aussi austère dans ses mœurs, que le Navarrois avait de galanterie dans les siennes, quitta l'armée comme lui; alla comme lui dans ses terres, après avoir resté quelque temps dans le Poitou, ainsi que tous les officiers; qui jurèrent de se retrouver

le 20 de Novembre au rendez-vous des troupes. C'était ainsi qu'on faisait la guerre alors.

MAIS le séjour du prince de *Condé* dans S.-Jean d'Angéli, fut une des plus fatales aventures de ces tems horribles. A peine a-t-il soupé, à son retour, avec *Charlotte de la Trémoille* sa femme, qu'il est saisi de convulsions mortelles, qui l'emportent en deux jours. Le simple juge de S.-Jean d'Angéli met la princesse en prison, l'interroge, commence un procès criminel contre elle; il condamne par contumace un jeune page nommé *Permillac de Belle-Castel*, & fait exécuter *Brillaud*, maître d'hôtel du prince, qui est tiré à quatre chevaux dans S.-Jean d'Angéli, après que la sentence a été confirmée par des commissaires que le roi de Navarre a nommés lui-même. La princesse appelle à la cour des pairs; elle était enceinte; elle fut depuis déclarée innocente, & les procédures brûlées. Il n'est pas inutile de réfuter encore ici ce conte répété dans tant de livres, que la princesse accoucha du père du grand *Condé*, quatorze mois après la mort de son mari; & que la Sorbonne fut consultée pour savoir si cet enfant était

CH.
CLXXIII.

Prince de
Condé empoi-
sonné.

1588.
Janvier.

CH.
CLXXIII.

légitime. Rien n'est plus faux, & il est assez prouvé que ce nouveau prince de *Condé* naquit six mois après la mort de son père.

Si *Henri de Navarre* défit l'armée de *Henri III* à la journée de *Coutras*, le duc de *Guise*, de son côté, dissipa dans le même tems, une armée d'Allemands qui venaient se joindre au Navarrois, & il fit voir dans cette expédition autant de conduite que *Henri IV* avait montré de courage. Le malheur de *Coutras*, & la gloire du duc de *Guise*, furent deux nouvelles disgrâces pour le roi de France. *Guise* concerta avec tous les princes de sa maison une requête au roi, par laquelle on lui demande la publication du concile de *Trente*, l'établissement de l'inquisition, avec la confiscation des biens des huguenots au profit des chefs de la ligue, de nouvelles places de sûreté pour elle, & le bannissement de ses favoris qu'on lui nominera. Chaque mot de cette requête était une offense. Le peuple de Paris, & sur-tout les *Seize*, insultaient publiquement les favoris du roi, & marquaient peu de respect pour sa personne.

Les barri-
cades.

RIEN ne fait mieux voir la malheureuse administration du gouvernement,

qu'une petite chose qui fut la source des désastres de cette année. Le roi, pour éviter les troubles qu'il prévoyait dans Paris, fait défense au duc de *Guise* d'y venir. Il lui écrit deux lettres; il ordonne qu'on dépêche deux couriers. Il ne se trouve point d'argent dans l'épargne pour cette dépense nécessaire : on met les lettres à la poste; & le duc de *Guise* vient à Paris, ayant pour excuse apparente, qu'il n'a point reçu l'ordre. De-là suit la journée des *Barricades*. Il serait superflu de répéter ici ce que tant d'historiens ont détaillé sur cette journée. Qui ne fait que le roi quitta sa capitale, fuyant devant son sujet, & qu'il assembla ensuite les seconds États de Blois, où il fit assassiner le duc & le cardinal de *Guise* son frère, après avoir communiqué avec eux, & avoir fait serment sur l'hostie qu'il les aimerait toujours.

LES loix sont une chose si respectable & si sainte, que, si *Henri III* en avait seulement conservé l'apparence; si, quand il eut dans son pouvoir le prince & le cardinal dans le château de Blois, il eût mis dans sa vengeance, comme il le pouvait, quelque formalité de justice, sa gloire, & peut-être

CH.
CLXXIII.

1588.
Décembre.

CH.
CLXXIII.

sa vie , eussent été sauvées. Mais l'assassinat d'un héros & d'un prêtre le rendirent exécration aux yeux de tous les catholiques , sans le rendre plus redoutable.

Qui sont les
assassins du
duc de *Guise*.

JE crois devoir réfuter ici une erreur qui se trouve dans beaucoup de livres , & principalement dans l'*Etat de la France* qu'on réimprime souvent. On y dit que le duc de *Guise* fut assassiné par les gentilshommes ordinaires de la chambre du roi ; & le déclamateur *Maimbourg* prétend dans son *histoire de la ligue* , que *Lognac* le chef des assassins , était premier gentilhomme de la chambre. Tout cela est faux. Les registres de la chambre des comptes , qui ont échappé à l'incendie , & que j'ai consultés , font foi que le maréchal de *Rets* , & le comte de *Villequier* , tirés du nombre des gentilshommes ordinaires , avaient le titre de premier gentilhomme , charge de nouvelle création instituée , sous *Henri II* , pour le maréchal de *S.-André*. Ces mêmes registres font voir les noms des gentilshommes ordinaires de la chambre , qui étaient alors des premières maisons du royaume. Ils avaient succédé sous *François I* aux chambellans , & ceux-ci aux

chevaliers de l'hôtel. Les gentilshommes nommés les *quarante-cinq*, qui assassinèrent le duc de *Guise*, étaient une compagnie nouvelle, formée par le duc d'*Épernon*, payée au trésor royal sur les billets de ce duc; & aucun de leurs noms ne se trouve parmi les gentilshommes de la chambre.

LOGNAC, *Saint-Capautet*, *Alfrenas*, *Herbelade*, & leurs compagnons, étaient de pauvres gentilshommes Gasccons, que d'*Épernon* avait fournis au roi, des gens de main, des gens de service, comme on les appelait alors. Chaque prince, chaque grand seigneur, en avait auprès de lui dans ces tems de troubles. C'était par des hommes de cette espèce que la maison de *Guise* avait fait assassiner *St.-Mégrin*, l'un des favoris de *Henri III.* Ces mœurs étaient bien différentes de la noble démenche de l'ancienne chevalerie, & de ces tems d'une barbarie plus généreuse, dans lesquels on terminait les différends en champ clos à armes égales.

TEL est le pouvoir de l'opinion chez les hommes, que les mêmes assassins, qui n'avaient fait nul scrupule de tuer en lâches le duc de *Guise*, refusèrent de tremper leurs mains dans le sang du

CH.
CLXXII.

Les assassins du duc de *Guise* n'osent tuer son frère le cardinal, de peur des censures.

CH.
CLXXIII.

cardinal son frère. Il fallut chercher quatre soldats du régiment des gardes , qui le massacrèrent dans le même château à coups de hallebarde. Il se passa deux jours entre la mort des deux frères ; c'est une preuve invincible que le roi aurait eu le tems de se couvrir de quelques apparences d'une forme de justice précipitée.

NON-SEULEMENT il n'eut pas l'art de prendre ce masque nécessaire , mais il se manqua encore à lui-même , en ne courant pas dans l'instant à Paris avec ses troupes. Il eut beau dire à la reine *Catherine* sa mère , qu'il avait pris toutes ses mesures ; il n'en avait pris que pour se venger , & non pour régner. Il restait dans Blois inutilement occupé à examiner les cahiers des États , tandis que Paris , Orléans , Rouen , Dijon , Lyon , Toulouse , se soulèvent presque en même tems comme de concert. On ne le regarde plus que comme un assassin & un parjure. Le pape l'excommunie. Cette excommunication , qui eût été méprisée en d'autres tems , devient terrible alors , parce qu'elle se joint aux cris de la vengeance publique , & paraît réunir DIEU & les hommes. Soixante & dix docteurs assemblés en Sor-

bonne le déclarent déchu du trône , & les sujets déliés du serment de fidélité. Les prêtres refusent l'absolution aux pénitens qui le reconnaissent pour roi. La faction des seize emprisonne à la Bastille les membres du Parlement affectionnés à la monarchie. La veuve du duc de *Guise* vient demander justice du meurtre de son époux & de son beau-frère. Le parlement, à la requête du procureur-général, nomme deux conseillers, *Courtin* & *Michon*, qui instruisent le procès criminel contre *Henri de Valois*, ci-devant roi de France & de Pologne.

CE roi s'était conduit avec tant d'aveuglement, qu'il n'avait point encore d'armée : il envoyait *Sanci* négocier des soldats chez les Suisses, & il avait la bassesse d'écrire au duc de *Mayenne*, déjà chef de la ligue, pour le prier d'oublier l'assassinat de son frère. Il lui faisait parler par le nonce du pape ; & *Mayenne* répondait au nonce : *Je ne pardonnerai jamais à ce misérable.* Les lettres qui rendent compte de cette négociation sont encore aujourd'hui à Rome.

ENFIN le roi est obligé d'avoir recours à ce *Henri de Navarre* son vainqueur &

CH.
CLXXIII.

1589.
Soixante & dix Sorbonistes se mêlent de déclarer le roi déchu du trône.

CH.
CLXXIII.

Henri III
assassiné par
un moine.

1589.

Mardi pre-
mier Août.

son successeur légitime, qu'il eût dû dès le commencement de la ligue prendre pour son appui, non-seulement comme le seul intéressé au maintien de la monarchie, mais comme un prince dont il connaissait la franchise, dont l'ame était au-dessus de son siècle, & qui n'aurait jamais abusé de son droit d'héritier présomptif.

Avec le secours du Navarrois, avec les efforts de son parti, il a une armée. Les deux rois arrivent devant Paris. Je ne répéterai pas ici comment Paris fut délivré par le meurtre de *Henri III*. Je remarquerai seulement avec le président de *Thou*, que, quand le dominicain *Jacques Clément*, prêtre fanatique, encouragé par son prieur *Bourgoïn*, par son couvent, par l'esprit de la ligue, & muni des sacremens, vint demander audience pour l'assassiner, le roi sentit de la joie en le voyant, & qu'il disait que son cœur s'épanouissait toutes les fois qu'il voyait un moine. Je ne vous fatiguerai point de détails si connus, ni de tout ce qu'on fit à Paris & à Rome; je ne dirai point avec quel zèle on mit sur les autels de Paris le portrait du parricide; qu'on tira le canon à Rome; qu'on y prononça

l'éloge du moine. Mais il faut observer que , dans l'opinion du peuple , ce misérable était un saint & un martyr ; il avait délivré le peuple de Dieu du tyran persécuteur , à qui on ne donnait d'autre nom que celui d'*Hérode*. Ce n'est pas que *Henri III*, roi de France , eût la moindre ressemblance avec ce petit roi de la Palestine ; mais le bas peuple , toujours sot & barbare , ayant ouï dire qu'*Hérode* avait fait égorger tous les petits enfans d'un pays , donnait ce nom à *Henri III*. *Clément* était à ses yeux un homme inspiré ; il s'était offert à une mort inévitable : ses supérieurs , & tous ceux qu'il avait consultés , lui avaient ordonné de la part de DIEU de commettre cette sainte action. Son esprit égaré était dans le cas de l'ignorance invincible. Il était intimement persuadé qu'il s'immolait à DIEU , à l'Eglise , à la patrie ; enfin , selon le sentiment de ces Théologiens , il courait à la gloire éternelle , & le roi assassiné était damné. C'est ce que quelques Théologiens calvinistes avaient pensé de *Poltrou* ; c'est ce que les catholiques avaient dit de l'assassinat du prince d'Orange.

Il n'y eut aucun pays catholique (à l'exception de Venise) où le crime de

CH.
CLXXIII.

Le peuple
regarde *Jacques Clément*
comme un
Martyr.

CH.
CLXXIII.

Jacques Clément ne fût consacré. Le jésuite *Mariana*, qui passait pour un historien sage, s'exprime ainsi dans son livre de l'*Institution des Loix*. " Jacques Clément se fit un grand nom ; le meurtre fut expié par le meurtre , & le sang royal coula en sacrifice aux mânes du duc de Guise , perfidement assassiné. Ainsi périt Jacques Clément , âgé de vingt-quatre ans , la gloire éternelle de la France. " Le fanatisme fut porté en France jusqu'à mettre le portrait de cet assassin sur les autels , avec ces mots gravés au bas : *S. Jacques Clément , priez pour nous.*

Procès fait
au cadavre
du moine par
Henri IV.

UN fait très-long-tems ignoré , c'est la forme du jugement contre le cadavre du moine parricide ; son procès fut fait par le marquis de *Richelieu* , grand prévôt de France , père du cardinal ; & loin que le procureur-général *La Guéle* , témoin de l'assassinat , & qui avait amené frère *Clément* à *Henri III* , fût les fonctions de sa charge dans ce jugement , il ne fit que celle de témoin ; il déposa comme les autres. Ce fut *Henri IV* qui porta lui-même l'arrêt , & qui condamna le corps du moine à être écartelé & brûlé , de l'avis de son conseil , signé *Rusé*.

A *St-Cloud*.
Aout 1585.

CE qu'on ne savait pas encore, c'est qu'un autre jacobin nommé *Jean le Roy*, ayant assassiné le commandant de Coutance en Normandie, *Henri IV* jugea aussi ce malheureux, le jour même qu'il jugea *Clément*. Il condamna le moine *Jean le Roy* à être mis dans un sac, & à être jeté dans la rivière : ce qui fut exécuté à S.-Cloud deux jours après. C'était une chose très-rare qu'un tel jugement & un tel supplice ; mais les crimes qu'on punissait étaient encore plus étonnans.

CH.
CLXXIII.
Autre moine
assassin.



CHAPITRE CLXXIV.

De HENRI IV.

CH.
CLXXIV.

Histoire de
Henri IV
mal faite par
Daniel.

EN lisant l'histoire de *Henri IV* dans *Daniel*, on est tout étonné de ne le pas trouver un grand-homme. On y voit à peine son caractère, très-peu de ces belles réponses qui sont l'image de son ame, rien de ce discours digne de l'immortalité, qu'il tint à l'assemblée des notables de Rouen, aucun détail de tout le bien qu'il fit à la patrie. Des manœuvres de guerres séchement racontées, de longs discours au parlement en faveur des jésuites, & enfin la vie du père *Coton*, forment dans *Daniel* le règne de *Henri IV*.

Bayle voudrait qu'on eût châté *Henri IV*.

BAYLE, souvent aussi répréhensible & aussi petit, quand il traite des points d'histoire & des affaires du monde, qu'il est judicieux & profond quand il manie la dialectique, commence son article de *Henri IV* par dire, que si on l'eût fait eunuque, il eût pu effacer la gloire des *Alexandres* & des *Césars*. Voilà de ces choses qu'il eût dû effacer de son dictionnaire. Sa dialectique même

lui manque dans cette ridicule supposition ; car *César* fut beaucoup plus débauché , que *Henri IV* ne fut amoureux , & on ne voit pas pourquoi *Henri IV* eût été plus loin qu'*Alexandre*. *Bayle* a-t-il prétendu qu'il faille être un demi-homme pour être un grand-homme ? Ne savait-il pas , d'ailleurs , quelle foule de grands capitaines a mêlé l'amour aux armes ? De tous les guerriers qui se sont fait un nom , il n'y a peut-être que le seul *Charles XII* qui ait renoncé absolument aux femmes ; encore a-t-il eu plus de revers que de succès. Ce n'est pas que je veuille , dans cet ouvrage sérieux , flatter cette vaine galanterie qu'on reproche à la nation Française ; je ne veux que reconnaître une très-grande vérité , c'est que la nature qui donne tout , ôte presque toujours la force & le courage à ceux qui sont dépouillés des marques de la virilité , ou en qui ces marques sont imparfaites. Tout est physique dans toutes les espèces ; ce n'est pas le bœuf qui combat , c'est le taureau. La force de l'ame & du corps sont puisées dans cette source de la vie. Il n'y a parmi les eunuques que *Narsès* de capitaine , & qu'*Origène* & *Photius* de savans. Hen-

CH.
CLXXIV.

ou ont

Réflexion
sur les eunuques.

CH.
CLXXIV.

ri IV fut souvent amoureux , & quelquefois ridiculement ; mais jamais il ne fut amolli ; la belle *Gabrielle* l'appelle dans ses lettres , *Mon soldat*. Ce seul mot réfute *Bayle*. Il est à souhaiter , pour l'exemple des rois & pour la consolation des peuples , qu'on lise ailleurs , comme dans la grande histoire de *Mézerai* , dans *Péréfix* , dans les mémoires de *Sulli* , ce qui concerne les tems de ce bon prince.

Sommaire
de la vie de
Henri.

FAISONS pour notre usage particulier un précis de cette vie , qui fut trop courte. Il est dès son enfance nourri dans les troubles & dans les malheurs. Il se trouve à quatorze ans à la bataille de Moncontour. Il est rappelé à Paris. Il n'épouse la sœur de *Charles IX* que pour voir ses amis assassinés autour de lui , pour courir lui-même risque de sa vie , & pour rester près de trois ans prisonnier d'État. Il ne sort de sa prison que pour essuyer toutes les fatigues & toutes les fortunes de la guerre , manquant souvent du nécessaire , n'ayant jamais de repos , s'exposant comme le plus hardi soldat , faisant des actions qui ne paraissent pas croyables , & qui ne le deviennent que parce qu'il les a répétées ; comme lorsqu'à la prise de

Cahors en 1599, il fut sous les armes pendant cinq jours, combattant de rue en rue sans presque prendre de repos. La victoire de Coutras fut dûe principalement à son courage. Son humanité après la victoire devait lui gagner tous les cœurs.

Le meurtre de *Henri III* le fait roi de France : mais la religion sert de prétexte à la moitié des chefs de l'armée pour l'abandonner, & à la ligue pour ne pas le reconnaître. Elle choisit pour roi un fantôme, un cardinal de *Bourbon-Vendôme* ; & le roi d'Espagne, *Philippe II*, maître de la ligue par son argent, compte déjà la France pour une de ses provinces. Le duc de Savoie, gendre de *Philippe*, envahit la Provence & le Dauphiné. Le parlement de Languedoc défend sous peine de la vie de le reconnaître, & le déclare *incapable de posséder jamais la couronne de France, conformément à la bulle de notre S.-Père le pape*. Le parlement de Rouen déclare *criminels de lèse-majesté divine & humaine* tous ses adhérens.

1589.
Septembre.

HENRI IV n'avait pour lui que la justice de sa cause, son courage & quelques amis. Jamais il ne fut en état de

CH.
CLXXIV.

tenir long-tems une armée sur pied ; & encore quelle armée ! Elle ne se monta presque jamais à douze mille hommes complets ; c'était moins que les détachemens de nos jours. Ses serveurs venaient tour-à-tour se ranger sous sa bannière , & s'en retournaient les uns après les autres au bout de quelques mois de service. Les Suisses, qu'à peine il pouvait payer , & quelques compagnies de lances, faisaient le fond permanent de ses forces. Il fallait courir de ville en ville combattre & négocier sans relâche. Il n'y a presque point de province en France où il n'ait fait de grands exploits à la tête d'une poignée de monde.

1589.
Octobre.

D'ABORD avec environ cinq mille combattans, il bat à la journée d'Arques , auprès de Dieppe , l'armée du duc de *Mayenne* , forte de vingt mille hommes ; c'est alors qu'il écrivit cette lettre au marquis de *Crillon* : “ Pends-
 „ toi , brave *Crillon* : nous avons com-
 „ battu à Arques , & tu n'y étais pas ;
 „ adieu , mon ami : je vous aime à tort
 „ & à travers ”. Ensuite il emporte les fauxbourgs de Paris , & il ne lui manque qu'assez de soldats pour prendre la ville. Il faut qu'il se retire, qu'il

force jusqu'aux villages retranchés pour s'ouvrir des passages , pour communiquer avec les villes qui défendent sa cause.

CH.
CLXXIV.

PENDANT qu'il est ainsi continuellement dans la fatigue & dans le danger , un cardinal *Caëtan* , légat de Rome , vient tranquillement à Paris donner des loix au nom du pape. La Sorbonne ne cesse de déclarer qu'il n'est pas roi ; & la ligue règne sous le nom de ce cardinal de *Vendôme* qu'elle appelait *Charles X* , au nom duquel on frappait la monnoie , tandis que le roi le retenait prisonnier à Tours.

LES religieux animent les peuples contre lui. Les jésuites courent de Paris à Rome & en Espagne. Le père *Mathieu* , qu'on nommait le *courier de la ligue* , ne cesse de procurer des bulles & des soldats. Le roi d'Espagne envoie quinze-cents lances fournies , qui faisaient environ quatre mille cavaliers , & trois mille hommes de la vieille infanterie Vallonne , sous le comte d'*Egmont* , fils de cet *Egmont* à qui ce roi avait fait trancher la tête. Alors *Henri IV* rassemble le peu de forces qu'il peut avoir , & n'est pourtant pas à la tête de dix mille combattans. Il livre cette

CH.
CLXXIV.

1590.
14 Mars.

fameuse bataille d'Ivri aux ligueurs commandés par le duc de Mayenne, & aux Espagnols très-supérieurs en nombre, en artillerie, en tout ce qui peut entretenir une armée considérable. Il gagne cette bataille comme il avait gagné celle de Coutras, en se jetant dans les rangs ennemis au milieu d'une forêt de lances. On se souviendra dans tous les siècles de ces paroles : *Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon pennache blanc : vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire. Sauvez les Français*, s'écria-t-il, quand les vainqueurs s'acharnaient sur les vaincus.

CE n'est plus comme à Coutras, où à peine il était le maître. Il ne perd pas un moment pour profiter de la victoire. Son armée le suit avec allégresse, elle est même renforcée. Mais enfin il n'avait pas quinze mille hommes, & avec ce peu de troupes il assiège Paris, où il restait alors deux cent vingt mille habitans. Il est constant qu'il l'eût pris par famine, s'il n'avait pas permis lui-même, par trop de pitié, que les assiégeans nourrissent les assiégés. En vain ses Généraux publiaient sous ses ordres des défenses sous peine de mort, de

fournir des vivres aux Parisiens; les soldats eux-mêmes leur en vendaient. Un jour que, pour faire un exemple, on allait pendre deux payfans qui avaient amené des charrettes de pain à une poterne, *Henri* les rencontra en allant visiter ses quartiers : ils se jetèrent à ses genoux, & lui remontrèrent qu'ils n'avaient que cette manière de gagner leur vie : *Allez en paix*, leur dit le roi, en leur donnant aussitôt l'argent qu'il avait sur lui. *Le Béarnois est pauvre*, ajouta-t-il; *s'il en avait davantage, il vous le donnerait*. Un cœur bien né ne peut lire de pareils traits, sans quelques larmes d'admiration & de tendresse.

PENDANT qu'il pressait Paris, les moines armés faisaient des processions, le mousquet & le crucifix à la main, & la cuirasse sur le dos. Le parlement, les cours supérieures, les citoyens faisaient serment sur l'évangile, en présence du légat, & de l'ambassadeur d'Espagne, de ne le point recevoir. Mais enfin les vivres manquent, la famine fait sentir ses plus cruelles extrémités.

LE duc de Parme est envoyé par *Philippe II* au secours de Paris avec une puissante armée. *Henri IV* court lui présenter la bataille. Qui ne connaît

CH.
CLXXIV.

1590.
Juin.

CH.
CLXXIV.

1590.
Octobre.

cette lettre qu'il écrivit du champ où il croyait combattre , à cette *Gabrielle d'Estrées* rendue célèbre par lui : *Si je meurs , ma dernière pensée sera à DIEU , & l'avant-dernière à vous.* Le duc de Parme n'accepta point la bataille ; il n'était venu que pour secourir Paris , & pour rendre la ligue plus dépendante du roi d'Espagne. Assiéger cette grande ville avec si peu de monde , devant une armée supérieure , était une chose impossible. Voilà donc encore sa fortune retardée , & ses victoires inutiles. Du moins il empêche le duc de Parme de faire des conquêtes , & le côtoyant jusqu'aux dernières frontières de la Picardie , il le fit rentrer en Flandres.

A peine est-il délivré de cet ennemi , que le pape *Grégoire XIV* , *Sfondrat* , emploie une partie des trésors amassés par *Sixte-Quint* à envoyer des troupes à la ligue. Le jésuite *Jouvency* avoue dans son histoire que le jésuite *Nigri* , supérieur des novices de Paris , rassembla tous les novices de cet Ordre en France , & qu'il les conduisit jusqu'à Verdun au-devant de l'armée du pape , qu'il les enrégimenta , & qu'il les incorpora à cette armée , laquelle ne laissa en France que les traces des plus hor-

Novices jésuites enrôlés contre *Henri IV*.

ribles dissolutions. Ce trait peint l'esprit du tems.

C'ÉTAIT bien alors que les moines pouvaient écrire que l'évêque de Rome avait le droit de déposer les rois. Ce droit était près d'être constaté à main armée.

HENRI IV avait toujours à combattre l'Espagne, Rome & la France; car le duc de Parme, en se retirant, avait laissé huit mille soldats au duc de *Mayenne*. Un neveu du pape entre en France avec des troupes Italiennes, & des monitoires; il se joint au duc de Savoie dans le Dauphiné. *Lesdiguières*, celui qui fut depuis le dernier connétable de France, & le dernier seigneur puissant, battit les troupes Savoisiennes & celles du pape. Il faisait la guerre, comme *Henri IV*, avec des capitaines qui ne servaient qu'un tems. Cependant il défit ces armées réglées. Tout était alors soldat en France, payfan, artisan, bourgeois; c'est ce qui la dévasta: mais c'est ce qui l'empêcha enfin d'être la proie de ses voisins. Les soldats du pape se dissipèrent, après n'avoir donné que des exemples d'une débauche inconnue au-delà de leurs Alpes. Les habitans des campagnes brû-

CH.
CLXXIV.

États généraux
prétendus.

1591.
Novemb.

laient les chèvres qui suivaient leurs régimens.

PHILIPPE II, du fond de son palais, continuait à entretenir & à ménager cet incendie, toujours donnant au duc de *Mayenne* de petits secours, afin qu'il ne fût ni trop faible, ni trop puissant, & prodiguant l'or dans Paris pour y faire reconnaître sa fille *Claire-Eugénie*, reine de France, avec le prince qu'il lui donnera pour époux. C'est dans ces vues qu'il envoie encore le duc de Parme en France lorsque *Henri IV* assiége Rouen, comme il l'avait envoyé pendant le siège de Paris. Il promettait à la ligue, qu'il ferait marcher une armée de cinquante mille hommes dès que sa fille serait reine. *Henri*, après avoir levé le siège de Rouen, fait encore sortir de France le duc de Parme.

CEPENDANT il s'en fallut peu que la faction des seize, pensionnaire de *Philippe II*, ne remplît enfin les projets de ce monarque, & n'achevât la ruine entière du royaume. Ils avaient fait pendre le premier président du parlement de Paris, & deux magistrats qui s'opposaient à leurs complots. Le duc de *Mayenne*, près d'être accablé lui-même par cette faction, avait fait pendre qua-

Brillon

tre de ces séditieux à son tour. C'était au milieu de ces divisions & de ces horreurs, après la mort du prétendu *Charles X*, que se tenaient à Paris les États généraux, sous la direction d'un légat du pape & d'un ambassadeur d'Espagne : le légat même y présida, & s'assit dans le fauteuil qu'on avait laissé vuide, & qui marquait la place du roi qu'on devait élire. L'ambassadeur d'Espagne y eut séance : il y harangua contre la *loi salique*, & proposa l'infante pour reine. Le parlement de Paris fit des remontrances au duc de *Mayenne* en faveur de la loi salique; mais ces remontrances n'étaient-elles pas visiblement concertées avec ce chef de parti ? La nomination de l'infante ne lui ôtait-elle pas sa place ? Le mariage de cette princesse projeté avec le duc de *Guise* son neveu, ne le rendait-il pas sujet de celui dont il voulait demeurer le maître.

Vous remarquerez qu'à ces États, le parlement voulut avoir séance par députés, & ne put l'obtenir. Vous remarquerez encore que ce même parlement venait de faire brûler par le bourreau, un arrêt du parlement du roi séant à *Châlons*, donné contre le légat, & con-

CH.
CLXXIV.

1593.

Le parlement
n'assiste point
aux États.

CH.
CLXXIV.

Décret de
la Sorbonne
contre *Henri*
IV.

tre son prétendu pouvoir de présider à l'élection d'un roi de France.

A-PEU-PRÈS dans le même tems, plusieurs citoyens ayant présenté requête à la ville & au parlement pour demander qu'on pressât au moins le roi de se faire catholique avant de procéder à une élection, la Sorbonne déclare cette requête *inepte, séditieuse, impie, inutile, attendu qu'on connaît l'obstination de Henri le relaps*. Elle excommunique les auteurs de la requête, & conclut à les chasser de la ville. Ce décret rendu en aussi mauvais latin, que conçu par un esprit de démence, est du premier Novembre 1592. Il a été révoqué depuis, lorsqu'il importait fort peu qu'il le fût. Si *Henri IV* n'eût pas régné, le décret eût subsisté, & on eût continué de prodiguer à *Philippe II* le titre de protecteur de la France & de l'Église.

LES prêtres de la ligue étaient persuadés & persuadaient aux peuples que *Henri IV* n'avait nul droit au trône; que la loi salique, respectée depuis si long-tems, n'est qu'une chimère; que c'est à l'Église seule à donner les couronnes.

ON a conservé les écrits d'un nommé d'*Orléans*, avocat au parlement de

Paris, & député aux États de la ligue. Cet avocat développe tout ce système dans un gros livre intitulé, *Réponse des vrais catholiques*.

C'EST une chose digne d'attention que la fourberie & le fanatisme avec lesquels tous les auteurs de ce tems-là cherchent à soutenir leurs sentimens par les livres juifs, comme si les usages d'un petit peuple confiné dans les roches de la Palestine, devaient être au bout de trois mille ans la règle du royaume de France. Qui croirait que, pour exclure *Henri IV* de son héritage, on citait l'exemple d'un roitelet Juif nommé *Ozias*, que les prêtres avaient chassé de son palais, parce qu'il avait la lèpre, & qui n'avait la lèpre que pour avoir voulu offrir de l'encens au Seigneur? *L'hérésie*, disait-on, *est la lèpre de l'ame*; par conséquent *Henri IV* est un lépreux qui ne doit point régner. C'est ainsi que raisonne l'avocat *Louis d'Orléans*; mais il faut transcrire ses propres paroles au sujet de la loi salique.

LE devoir d'un roi de France est d'être chrétien aussi bien que mâle. Qui ne tient la foi catholique, apostolique & romaine, n'est point chrétien, & ne croit point en DIEU, & ne peut être juste.

CH.
CLXXIV.

Pag. 230.

Pag. 224.

CH.
CLXXIV.

ment roi de France , non plus que le plus grand faquin du monde.

VOICI un morceau encore plus étrange.

Pag. 272.

POUR être roi de France , il est plus nécessaire d'être catholique que d'être homme. Qui dispute cela mérite qu'un bourreau lui réponde plutôt qu'un philosophe.

RIEN ne sert plus à faire connaître l'esprit du tems. Ces maximes étaient en vigueur dans Rome depuis huit - cents ans ; & elles n'étaient en horreur dans la moitié de l'Europe que depuis un siècle. Les Espagnols , avec de l'argent & des prêtres , faisaient valoir ces opinions en France ; & Philippe II eût soutenu les sentimens contraires , s'il y avait eu le moindre intérêt.

Henri IV
obligé de
changer de
religion.

PENDANT qu'on employait contre Henri les armes & la plume , la politique & la superstition ; pendant que ces États aussi tumultueux , aussi divisés qu'irréguliers , se tenaient dans Paris , Henri était aux portes , & menaçait la ville. Il y avait quelques partisans. Beaucoup de vrais citoyens lassés de leurs malheurs & du joug d'une puissance étrangère , soupiraient après la paix ; mais le peuple était retenu par la reli-

gion. La plus vile populace fait en ce point la loi aux grands & aux sages; elle compose le plus grand nombre, elle est conduite aveuglément, elle est fanatique; & *Henri IV* n'était pas en état d'imiter *Henri VIII* & la reine *Elizabeth*. Il fallut changer de religion; il en coûte toujours à un brave homme. Les loix de l'honneur, qui ne changent jamais chez les peuples policés, tandis que tout le reste change, attachent quelque honte à ces changemens, quand l'intérêt les dicte. Mais cet intérêt était si grand, si général, si lié au bien du royaume, que les meilleurs serviteurs qu'il eût parmi les calvinistes, lui conseillèrent d'embrasser la religion même qu'ils haïssaient. *Il est nécessaire*, lui disait Rôni, *que vous soyez papiste, & que je demeure réformé*. C'était tout ce que craignaient les factions de la ligue & de l'Espagne. Les noms d'*hérétique* & de *relaps*, étaient leurs principales armes, que sa conversion rendait impuissantes. Il fallut qu'il se fît instruire, mais pour la forme; car il était plus instruit en effet, que les évêques avec lesquels il conféra. Nourri par sa mère dans la lecture de l'ancien & du nouveau Testament, il les possédait tous

CH.
CLXXIV.

deux. La controverse était dans son parti le sujet de toutes les conversations, aussi-bien que la guerre & l'amour. Les citations de l'écriture, les allusions à ces livres entraient dans ce qu'on appelait le *bel-esprit* en ces tems-là ; & la bible était si familière à *Henri IV*, qu'à la bataille de Coutras, il avait dit, en faisant prisonnier de sa main un officier nommé Châteaurenard: *Rends-toi, Philistin.*

24 Juillet
1593.

ON voit assez ce qu'il pensait de sa conversion par sa lettre à Gabrielle d'Estrées : *C'est demain que je fais le saut périlleux. Je crois que ces gens-ci me feront haïr S.-Denis autant que vous haïssez Monceaux....* C'est immoler la vérité à de très-fausles bien-séances, de prétendre, comme le père *Daniel*, que, quand *Henri IV* se convertit, il était dès long-tems catholique dans le cœur ; sa conversion assurait sans doute son salut : mais il paraît bien que l'amant de *Gabrielle* ne se convertit que pour régner, & il est encore plus évident que ce changement n'augmentait en rien son droit à la couronne.

Il avait alors auprès de lui un envoyé secret de la reine *Élizabeth*, nommé

Thomas Vilquéfi, qui écrivit ces propres mots, quelque tems après, à la reine sa maitresse.

CH.
CLXXIV.

Preuve des
raisons de ce
changement.

“ Voici comme ce prince s’excuse
 „ sur son changement de religion, &
 „ les paroles qu’il m’a dites. (a) Quand
 „ je fus appelé à la couronne, huit-
 „ cents gentilshommes & neuf régi-
 „ mens se retirèrent de mon service,
 „ sous prétexte que j’étais hérétique.
 „ Les ligueurs se sont hâtés d’élire un
 „ roi; les plus notables se sont offerts
 „ au duc de *Guise*: c’est pourquoi je
 „ me suis résolu, après mûre délibé-
 „ ration, d’embrasser la religion ro-
 „ maine; par ce moyen, je me suis en-
 „ tièrement adjoint le tiers parti; j’ai
 „ anticipé l’élection du duc de *Guise*,
 „ je me suis acquis la bonne volonté du
 „ peuple Français. J’ai eu parole du duc
 „ de Florence en choses importantes.
 „ J’ai finalement empêché que la reli-
 „ gion réformée n’ait été flétrie.

(b) *HENRI* envoya le sieur *Morland* à la reine d’Angleterre pour certifier les mêmes choses, & faire comme il

(a) Tiré du troisième tome des manusc. de *Beze*,
n°. 8.

(b) *Idem*.

CH.
CLXXIV.

pourrait ses excuses. *Morland* dit qu'*Elizabeth* lui répondit : *Se peut-il faire qu'une chose mondaine lui ait fait mettre bas la crainte de DIEU ?* Quand la meurtrière de *Marie Stuart* parlait de la crainte de DIEU, il est très-vraisemblable que cette reine faisait la comédienne, comme on le lui a tant reproché ; mais quand le brave & généreux *Henri IV* avouait qu'il n'avait changé de religion que par l'intérêt de l'État, qui est la souveraine raison des rois, on ne peut douter qu'il ne parlât de bonne-foi. Comment donc le jésuite *Daniel* peut-il insulter à la vérité, & à ses lecteurs, au point d'assurer contre tant de vraisemblance, contre tant de preuves, & contre la connaissance du cœur humain, que *Henri IV* était depuis long-tems catholique dans le cœur ? Le comte de *Boulainvilliers* a bien raison d'assurer qu'un jésuite ne peut écrire fidèlement l'histoire.

Mensonge
absurde de
Daniel.

LES conférences qu'on eut avec lui, rendirent sa personne chère à tous ceux qui sortirent de Paris pour le voir. Un des députés, étonné de la familiarité avec laquelle ses officiers se pressaient autour de lui, & lui faisaient à peine

+ ils n'osaient craindre les assassins.

place : *Vous ne voyez rien*, dit-il ; *ils me pressent bien autrement dans les batailles*. Enfin , ayant repris d'assaut la ville de Dreux avant d'apprendre son nouveau catéchisme , ayant ensuite fait son abjuration dans *S.-Denis* , s'étant fait sacrer à Chartres , & ayant sur-tout ménagé des intelligences dans Paris , qui avait une garnison de trois mille Espagnols , avec des Napolitains & des Lanfquenets , il y entre en souverain , n'ayant pas plus de soldats autour de sa personne qu'il n'y avait d'étrangers dans les murs.

PARIS n'avait vu , ni reconnu de roi depuis quinze ans. Deux hommes ménagerent seuls cette révolution , le maréchal de *Brissac* , & un brave citoyen dont le nom était moins illustre , & dont l'ame n'était pas moins noble ; c'était un échevin de Paris nommé *l'Anglais*. Ces deux restaurateurs de la tranquillité publique s'associèrent bientôt les magistrats , & les principaux bourgeois. Les mesures furent si bien prises , le légat , le cardinal de *Pellvé* , les commandans Espagnols , les seize si artificieusement trompés , & ensuite si bien contenus , que *Henri IV* fit son entrée dans sa capitale , sans

CH.
CLXXIV.

Il entre enfin
dans Paris.

1594.

Mardi 12
Mars.

qu'il y eût presque du sang répandu. Il renvoya tous les étrangers qu'il pouvait retenir prisonniers ; il pardonna à tous les ligueurs. Les ambassadeurs de *Philippe II* partirent le jour même sans qu'on leur fît la moindre violence, & le roi les voyant passer d'une fenêtre, leur dit : *Messieurs, mes compliments à votre maître ; mais n'y revenez plus.*

PLUSIEURS villes suivirent l'exemple de Paris : mais *Henri* était encore bien éloigné d'être maître du royaume. *Philippe II*, qui, dans la vue d'être toujours nécessaire à la ligue, n'avait jamais fait de mal au roi qu'à-demi, lui en faisait encore assez dans plus d'une province. Détrompé de l'espérance de régner en France sous le nom de sa fille, il ne songeait plus qu'à affaiblir pour jamais le royaume en le démembrant ; & il était très-vraisemblable que la France serait dans un état pire que quand les Anglais en possédaient la moitié, & quand les seigneurs particuliers tyrannisaient l'autre.

Le duc de *Mayenne* avait la Bourgogne ; le duc de *Guise*, fils du *balafre*, possédait Reims & une partie de la Champagne ; le duc de *Mercœur* do-

minait dans la Bretagne ; & les Espagnols y avaient Blavet , qui est aujourd'hui le Port-Louis. Les principaux capitaines même de *Henri IV* songeaient à se rendre indépendans ; & les calvinistes qu'il avait quittés se cantonnant contre les ligueurs , se ménageaient déjà des ressources pour résister un jour à l'autorité royale.

IL fallait autant d'intrigues que de combats pour que *Henri IV* regagnât peu-à-peu son royaume. Tout maître de Paris qu'il était , sa puissance fut quelque-tems si peu affermie , que le pape *Clément VIII* lui refusait constamment l'absolution , dont il n'eût pas eu besoin dans des tems plus heureux. Aucun Ordre religieux ne priait DIEU pour lui dans les cloîtres. Son nom même fut omis dans les prières par la plupart des curés de Paris jusqu'en 1606 ; & il fallut que le parlement ordonnât par un arrêt que tous les curés rétablissent dans leur missel la prière pour le roi. Enfin la fureur épidémique du fanatisme possédait tellement la populace catholique , qu'il n'y eut presque point d'année où l'on n'attentât contre sa vie. Il les passa toutes à combattre tantôt un chef , tantôt un autre , à vaincre , à pardonner , à

CH.
CLXXIV.

Il faut un arrêt du parlement pour forcer les prêtres à prier DIEU pour le roi de France.

7 Juin 1606.

CH
CLXXIV.

negocier, à payer la soumission des ennemis. Qui croirait qu'il lui en coûta trente-deux millions numéraires de son tems pour payer les prétentions de tant de seigneurs ? Les mémoires du duc de *Sulli* en font foi ; & ces promesses furent fidèlement acquittées, lorsqu'enfin étant roi absolu & paisible, il eût pu refuser de payer ce prix de la rébellion. Le duc de *Mayenne* ne fit son accommodement qu'en 1596. *Henri* se réconcilia sincèrement avec lui, & lui donna le gouvernement de l'isle de France. Non-seulement il lui dit, après l'avoir lassé un jour dans une promenade : *Mon cousin, voilà le seul mal que je vous ferai de ma vie* ; mais il lui tint parole, & il n'en manqua jamais à personne.

Henri IV
devait-il res-
ter protes-
tant ?

PLUSIEURS politiques ont prétendu que, quand ce prince fut maître, il devait alors imiter la reine *Élizabeth*, & séparer son royaume de la communion romaine. Ils disent que la balance penchait trop en Europe du côté de *Philippe II* & des catholiques ; que, pour tenir l'équilibre, il fallait rendre la France protestante ; que c'était l'unique moyen de la rendre peuplée, riche & puissante.

MAIS *Henri IV* n'était pas dans les mêmes

mêmes conjonctures qu'*Élizabeth* ; il n'avait point à ses ordres un parlement de la nation affectionné à ses intérêts. Il manquait encore d'argent. Il n'avait pas une armée assez considérable. *Philippe II* lui faisait toujours la guerre. La ligue était encore puissante & encore animée.

CH.
CLXXIV.

IL recouvra son royaume , mais pauvre , déchiré , & dans la même subversion où il avait été du tems des *Philippe de Valois* , *Jean* & *Charles VI*. Plusieurs grands chemins avaient disparu sous les ronces , & on se frayait des routes dans les campagnes incultes. Paris , qui contient aujourd'hui environ sept cent mille habitans , n'en avait pas cent quatre-vingt mille quand il y entra. (a) Les finances de l'État, dissipées sous *Henri III* , n'étaient plus alors qu'un trafic public des restes du sang du peuple , que le conseil des finances partageait avec les traitans.

Triste état
du royaume.

LA reine d'Angleterre , le grand duc de Florence , des princes d'Allemagne , les Hollandais , lui avaient prêté l'argent avec lequel il s'était soutenu con-

(a) Il y avait deux cent vingt mille âmes à Paris , au tems du siège que fit *Henri IV* en 1590. Il ne s'en trouva que cent quatre-vingt mille en 1593.

CH.
CLXXIV.

tre la ligue, contre Rome & contre l'Espagne ; & pour payer ces dettes si légitimes on abandonnait les recettes générales, les domaines, à des fermiers de ces puissances étrangères, qui géraient au cœur du royaume les revenus de l'État. Plus d'un chef de la ligue, qui avait vendu à son roi la fidélité qu'il lui devait, tenait aussi des receveurs des deniers publics, & partageait cette portion de la souveraineté. Les fermiers de ces droits pillaient sur le peuple le triple, le quadruple de ces droits aliénés : ce qui restait au roi était administré de même ; & enfin quand la déprédation générale força *Henri IV* à donner l'administration entière des finances au duc de *Sulli*, ce ministre, aussi éclairé qu'intègre, trouva qu'en 1596 on levait cent cinquante millions sur le peuple, pour en faire entrer environ trente dans le trésor royal.

Il surmonte
toutes les dif-
ficultés.

Si *Henri IV* n'avait été que le plus brave prince de son tems, le plus clément, le plus droit, le plus honnête-homme, son royaume était ruiné : il fallait un prince qui fût faire la guerre & la paix ; connaître toutes les blessures de son État & connaître les remèdes ; veiller sur les grandes & les pe-

tites choses; tout réformer & tout faire : c'est ce qu'on trouva dans *Henri*. Il joignit l'administration de *Charles le sage* à la valeur & à la franchise de *François I*, & à la bonté de *Louis XII*.

Pour subvenir à tant de besoins , pour faire à la fois tant de traités & tant de guerres , *Henri* convoqua dans Rouen une assemblée des *notables* du royaume ; c'était une espèce d'États généraux ; les paroles qu'il y prononça sont encore dans la mémoire des bons citoyens qui savent l'histoire de leur pays : *Déjà par la faveur du ciel , par les conseils de mes bons serviteurs , & par l'épée de ma brave noblesse , dont je ne distingue point mes princes , la qualité de gentilhomme étant notre plus beau titre , j'ai tiré cet État de la servitude & de la ruine. Je veux lui rendre sa force & sa splendeur ; participez à cette seconde gloire comme vous avez eu part à la première. Je ne vous ai point appelés , comme faisaient mes prédécesseurs , pour vous obliger d'approuver aveuglément mes volontés , mais pour recevoir vos conseils , pour les croire , pour les suivre , pour me mettre en tutelle entre vos mains. C'est une envie qui ne prend guère aux rois ,*

CH.
CLXXIV.

Discours digne de lui.

CH.
CLXXIV.

aux victorieux , & aux barbes grises ; mais l'amour que je porte à mes sujets me rend tout possible , & tout honorable. Cette éloquence du cœur dans un héros , est bien au-dessus de toutes les harangues de l'antiquité.

1597.
Mars.
Amiens
surpris.

Au milieu de ces travaux , & de ces dangers continuels , les Espagnols surprennent Amiens , dont les bourgeois avaient voulu se garder eux-mêmes. Ce funeste privilège qu'ils avaient , & dont ils se prévalurent si mal , ne servit qu'à faire piller leur ville , à exposer la Picardie entière , & à ranimer encore les efforts de ceux qui voulaient démembrer la France. *Henri* , dans ce nouveau malheur , manquait d'argent & était malade. Cependant il assemble quelques troupes , il marche sur la frontière de la Picardie ; il revole à Paris , écrit de sa main aux parlemens , aux communautés , *pour obtenir de quoi nourrir ceux qui défendaient l'État : ce sont ses propres paroles. Il va lui-même au Parlement de Paris : Si on me donne une armée , dit-il , je donnerai gaiement ma vie pour vous sauver , & pour relever la patrie. Il proposait des créations de nouveaux offices , pour avoir les promptes ressources qui*

étaient nécessaires ; mais le parlement , ne voyant dans ces ressources mêmes qu'un nouveau malheur , refusait de vérifier les édits , & le roi eut besoin d'employer plusieurs jussions pour avoir de quoi aller prodiguer son sang à la tête de sa noblesse.

ENFIN par des emprunts , par les soins infatigables , & par l'œconomie de ce *Rôni* , duc de *Sulli* , si digne de le servir , il vient à bout d'assembler une florissante armée. Ce fut la seule depuis trente ans qui fût pourvue du nécessaire , & la première qui eût un hôpital réglé , dans lequel les blessés & les malades eurent le secours qu'on ne connaissait point encore. Chaque troupe auparavant avait soin de ses blessés comme elle pouvait , & le manque de soins avait fait périr autant de monde que les armes.

Il reprend Amiens à la vue de l'archiduc *Albert* , & le contraint de se retirer. De-là il court pacifier le reste du royaume : enfin toute la France est à lui. Le pape , qui lui avait refusé l'absolution quand il n'était pas affermi , la lui avait donnée quand il fut victorieux. Il ne restait qu'à faire la paix avec l'Espagne ; elle fut conclue à Ver-

CII.
CLXXIV.

Amiens
repris.

1597.
Septembre.

Paix de
Vervins.
1598.
2. Mai.

vins, & ce fut le premier traité avantageux que la France eût fait avec ses ennemis depuis *Philippe-Auguste*.

ALORS il met tous ses soins à polir, à faire fleurir ce royaume qu'il avait conquis : les troupes inutiles sont licenciées ; l'ordre dans les finances succède au plus odieux brigandage ; il paie peu-à-peu toutes les dettes de la couronne sans fouler les peuples. Les payans répètent encore aujourd'hui qu'il voulait *qu'ils eussent une poule au pot tous les dimanches* ; expression triviale, mais sentiment paternel. Ce fut une chose bien admirable, que, malgré l'épuisement & le brigandage, il eût en moins de quinze ans diminué le fardeau des tailles de quatre millions de son tems, qui en feraient environ dix du nôtre ; que tous les autres droits fussent réduits à la moitié ; qu'il eût payé cent millions de dettes, qui aujourd'hui feraient plus de deux cent millions. Il racheta pour plus de cent cinquante de nos millions de domaines aujourd'hui aliénés : toutes les places furent réparées, les magasins, les arsenaux remplis, les grands chemins entretenus ; c'est la gloire éternelle du duc de *Sulli*, & celle du roi, qui osa choisir un homme de

guerre pour rétablir les finances de l'État, & qui travailla avec son ministre.

CH.
CLXXIV.

LA justice est réformée; & , ce qui était beaucoup plus difficile, les deux religions vivent en paix, au moins en apparence. Le commerce, les arts sont en honneur. Les étoffes d'argent & d'or prosrites d'abord par un édit somptuaire dans le commencement d'un règne difficile, & dans la pauvreté, reparaissent avec plus d'éclat, & enrichissent Lyon & la France. Il établit des manufactures de tapisseries de haute-lisse en laine & en soie rehaussée d'or. On commence à faire de petites glaces dans le goût de Venise. C'est à lui seul qu'on doit les vers à soie, les plantations de mûriers, malgré les oppositions de *Sulli*, plus estimable dans sa fidélité & dans l'art de gouverner & de conserver les finances, qu'aimoureux des nouveautés.

HENRI fait creuser le canal de Briare, par lequel on a joint la Seine & la Loire. Paris est agrandi & embelli: il forme la place royale: il restaure tous les ponts. Le fauxbourg *S.-Germain* ne tenait point à la ville; il n'était point pavé: le roi se charge de tout. Il fait construire ce beau pont où *le pont neuf*

CH.
CLXXIV.

les peuples regardent aujourd'hui sa statue avec tendresse. Saint-Germain, Monceaux, Fontainebleau, & surtout le Louvre, sont augmentés, & presque entièrement bâtis. Il donne des logemens dans le Louvre, sous cette longue galerie qui est son ouvrage, à des artistes en tout genre, qu'il encourageait souvent de ses regards comme par des récompenses. Il est enfin le vrai fondateur de la bibliothèque royale.

Ordre, abondance, magnificence.

QUAND *Don Pèdre de Tolède* fut envoyé par *Philippe III* en ambassade auprès de *Henri*, il ne reconnut plus cette ville, qu'il avait vu autrefois si malheureuse & si languissante : *C'est qu'alors le père de la famille n'y était pas*, lui dit *Henri* ; & aujourd'hui qu'il a soin de ses enfans, ils prospèrent. Les jeux, les fêtes, les bals, les ballets introduits à la cour par *Catherine de Médicis*, dans les tems même de troubles, ornèrent sous *Henri IV*, les tems de la paix & de la félicité.

Henri arbitre de l'Europe.

EN faisant ainsi fleurir son État, il était l'arbitre des autres. Les papes n'auraient pas imaginé du tems de la ligue que le *Béarnois* serait le pacificateur de l'Italie, & le médiateur entre eux & Venise. Cependant *Paul V* fut trop

heureux d'avoir recours à lui pour le tirer du mauvais pas où il s'était engagé en excommuniant le doge & le sénat, & en jetant ce qu'on appelle un interdit sur tout l'État Vénitien, au sujet des droits incontestables que ce sénat maintenait avec sa vigueur accoutumée. Le roi fut l'arbitre du différend. Celui que les papes avaient excommunié, fit lever (a) l'excommunication de Venise.

(a) *Daniel* raconte une particularité qui paraît bien extraordinaire, & il est le seul qui la raconte. Il prétend que *Henri IV*, après avoir réconcilié le pape avec la république de Venise, gâta lui-même cet accommodement, en communiquant au nonce à Paris une lettre interceptée d'un prédicant de Genève, dans laquelle ce prêtre se vantait que le doge de Venise & plusieurs sénateurs étaient protestans dans le cœur; qu'ils n'attendaient que l'occasion favorable de se déclarer; que le père *Fulgentio* de l'Ordre des servites, le compagnon & l'ami du célèbre *Sarpi*, si connu sous le nom de *Fra-Paolo*, travaillait effacement dans cette vigne. Il ajoute que *Henri IV* fit montrer cette lettre au sénat par son ambassadeur, & qu'on en retrancha seulement le nom du doge accusé. Mais après que *Daniel* a rapporté la substance de cette lettre, dans laquelle le nom de *Fra-Paolo* ne se trouve pas, il dit cependant que ce même *Fra-Paolo* fut cité & accusé dans la copie de la lettre montrée au sénat. Il ne nomme point le pasteur calviniste qui avait écrit cette prétendue lettre interceptée. Il faut remarquer encore que, dans cette lettre, il était question des jésuites, lesquels étaient bannis de la république de Venise. Enfin *Daniel* emploie cette manœuvre, qu'il impute à *Henri IV*, comme une

CH.
CLXXIV.

IL protégea la république naissante de la Hollande , l'aida de son épargne , & ne contribua pas peu à la faire reconnaître libre & indépendante par l'Espagne.

Il est le plus grand-homme de son siècle.

SA gloire était donc affermie au-dedans & au-dehors de son royaume : il passait pour le plus grand homme de son tems. L'empereur *Rodolphe* n'eut de réputation que chez les physiciens & les chymistes. *Philippe II* n'avait jamais combattu ; il n'était , après tout,

preuve du zèle de ce prince pour la religion catholique. C'eût été un zèle bien étrange dans *Henri IV* de mettre ainsi le trouble dans le sénat de Venise , le meilleur de ses alliés , & de mêler le rôle méprisable d'un brouillon & d'un délateur au personnage glorieux de pacificateur. Il se peut faire qu'il y ait eu une lettre vraie ou supposée d'un ministre de Genève, que cette lettre même ait produit quelques petites intrigues fort indifférentes aux grands objets de l'histoire ; mais il n'est point du tout vraisemblable que *Henri IV* soit descendu à la bassesse dont *Daniel* lui fait honneur : il ajoute que *quiconque a des liaisons avec les hérétiques est de leur religion , ou n'en a point du tout*. Cette réflexion odieuse est même contre *Henri IV*, qui , de tous les hommes de son tems , avait le plus de liaisons avec les réformés. Il eût été à désirer que le P. *Daniel* fût entré plutôt dans les détails de l'administration de *Henri IV* & du duc de *Sulli* , que dans ces petitesse qui montrent plus de partialité que d'équité, & qui décèlent malheureusement un auteur plus jésuite que citoyen. Encore une fois, le comte de *Boulainvilliers* a bien raison de dire qu'il est presque impossible qu'un jésuite écrive bien l'histoire de France.

qu'un tyran laborieux, sombre, & dissimulé : & sa prudence ne pouvait entrer en comparaison avec la valeur & la franchise de *Henri IV*, qui, avec ses vivacités, était encore aussi politique que lui. *Élizabeth* acquit une grande réputation ; mais n'ayant pas eu à surmonter les mêmes obstacles, elle ne pouvait avoir la même gloire. Celle qu'elle mérite, fut obscurcie par les artifices de comédienne qu'on lui reprochait, & souillée par le sang de *Marie Stuart*, dont rien ne la peut laver. *Sixte-Quint* se fit un nom par les obéissances qu'il releva, & par les monuments dont il embellit Rome. Mais sans ce mérite, qui est bien loin d'être le premier, on ne l'aurait connu que pour avoir obtenu la papauté par quinze ans de fausseté, & pour avoir été sévère jusqu'à la cruauté.

CEUX qui reprochent encore à *Henri IV* ses amours si amèrement, ne font pas réflexion que toutes ses faiblesses furent celles du meilleur des hommes, & qu'aucune ne l'empêcha de bien gouverner. Il y parut assez, lorsqu'il se présentait à être l'arbitre de l'Europe à l'occasion de la succession de Juliers. C'est une calomnie absurde de

R vj

Voltaire fait ici du sentiment pour plaire au lecteur. Car, il vient de dire, p. 267 que Marie a épousé l'assassin de son mari. Il faut être bien juste et faire la part des circonstances. Ses amours. Marie fut enlucée en 1587. C'était 15 ans après la St Barthelemi. Il ne faut pas juger ces temps par nos mœurs actuelles.

v. p. 299.

CH.
CLXXIV.

de quelques autres compilateurs , que *Henri* voulut entreprendre cette guerre pour la jeune princesse de *Condé*. Il faut en croire le duc de *Sulli* , qui avoue la faiblesse de ce monarque , & qui en même - tems prouve que les grands desseins du roi n'avaient rien de commun avec la passion de l'amour. Ce n'était pas certainement pour la princesse de *Condé* que *Henri* avait fait le traité de *Quérasque* , qu'il s'était assuré de tous les potentats d'Italie , de tous les princes protestans d'Allemagne , & qu'il allait mettre le comble à sa gloire en tenant la balance de l'Europe entière.

Chimère des
partages de
l'Europe.

Il était prêt à marcher en Allemagne à la tête de quarante-six mille hommes. Quarante millions en réserve, des préparatifs immenses, des alliances sûres, d'habiles généraux formés sous lui, les princes protestans d'Allemagne, la nouvelle république des Pays-bas, prêts à le seconder ; tout l'assurait d'un succès solide. La prétendue division de l'Europe en quinze dominations, est reconnue pour une chimère qui n'entra point dans sa tête. S'il y avait jamais eu de négociation entamée sur un dessein si extraordinaire, on en aurait

trouvé quelque trace en Angleterre , à Venise , en Hollande avec lesquelles on suppose que *Henri* avait préparé cette révolution ; il n'y en a pas le moindre vestige ; le projet n'est ni vrai , ni vraisemblable : mais par ses alliances , par ses armes , par son économie , il allait changer le système de l'Europe , & s'en rendre l'arbitre.

Si on faisait ce portrait fidèle de *Henri IV* à un étranger de bon sens , qui n'eût jamais entendu parler de lui auparavant , & qu'on finît par lui dire : c'est-là ce même homme qui a été assassiné au milieu de son peuple , & qui l'a été plusieurs fois , & par des hommes auxquels il n'avait pas fait le moindre mal ; il ne le pourrait croire.

C'EST une chose bien déplorable, *fanatisme* que la même religion qui ordonne le pardon des injures[†], ait fait commettre depuis long-tems tant de meurtres, *† et qui défend le meurtre* & cela en vertu de cette seule maxime , que quiconque ne pense pas comme nous est reprouvé , & qu'il faut avoir les reprouvés en horreur.

CE qui est encore plus étrange , c'est que des catholiques conspirèrent contre les jours de ce bon roi depuis qu'il fut catholique. Le premier qui voulut

Plusieurs attentats contre sa vie.

attenter à sa vie, dans le tems même qu'il faisoit son abjuration dans *S.-Denis*, fut un malheureux de la lie du peuple, nommé *Pierre Barrière*. Il eut quelque scrupule quand le roi eut abjuré; mais il fut confirmé dans son dessein par le plus furieux des ligueurs, *Aubri*, curé de *S.-André-des-Arcs*, par un capucin, par un prêtre habitué, & par *Varade*, recteur du collège des jésuites. Le célèbre *Etienne Pâquier*, avocat-général de la chambre des comptes, proteste qu'il a su de la bouche même de ce *Barrière*, que *Varade* l'avait encouragé à ce crime. Cette accusation reçoit un nouveau degré de probabilité par la fuite de *Varade* & du curé *Aubri*, qui se réfugièrent chez le cardinal légat, & l'accompagnèrent dans son retour à Rome, quand *Henri IV* entra dans Paris. Et enfin ce qui rend la probabilité encore plus forte, c'est que *Varade* & *Aubri* furent depuis écartelés en effigie par un arrêt du parlement de Paris, comme il est rapporté dans le journal de *Henri IV*. *Daniel* fait des efforts pardonnables pour disculper le jésuite *Varade*: les curés n'en font aucun pour justifier les fureurs des curés de ce tems-là; la Sorbonne avoue les décrets pu-

nissables qu'elle donna : les dominicains conviennent aujourd'hui que leur confrère *Clément* assassina *Henri III*, & qu'il fut exhorté à ce parricide par le prieur *Bourgoïn*. La vérité l'emporte sur tous les égards ; & cette même vérité prononce qu'aucun des ecclésiastiques d'aujourd'hui ne doit ni répondre, ni rougir des maximes sanguinaires & de la superstition barbare de leurs prédécesseurs, puisqu'il n'en est aucun qui ne les abhorre ; elle conserve seulement les monumens de ces crimes, afin qu'ils ne soient jamais imités.

L'ESPRIT de fanatisme était si généralement répandu, qu'on séduisit un chartreux imbécile nommé *Ouin*, & qu'on lui mit en tête d'aller plus vite au ciel en tuant *Henri IV*. Le malheureux fut enfermé comme un fou par ses supérieurs. Au commencement de 1599, deux jacobins de Flandres, l'un nommé *Arger* ; l'autre *Ridicovi*, originaire d'Italie, résolurent de renouveler l'action de *Jacques Clément* leur confrère : le complot fut découvert : ils expièrent à la potence le crime qu'ils n'avaient pu exécuter. Leur supplice n'effraya pas un frère capucin de Milan, qui vint à Paris dans le même dessein, & qui fut

CH.
CLXXIV.

1595.

1596.

1594.

27 Décemb.

Jean Châtel.

pendu comme eux. Un vicaire de S.-Nicolas-des-Champs, un tapissier méditèrent le même crime & périrent du même supplice.

L'ASSASSINAT commis par *Jean Châtel* est celui de tous qui démontre le plus quel esprit de vertige régnait alors; né d'une honnête famille, de parens riches, bien élevé par eux, jeune, sans expérience, n'ayant pas encore dix-neuf ans, il n'était pas possible qu'il eût formé de lui-même cette résolution désespérée. On fait que, dans le Louvre même, il donna un coup de couteau au roi, & qu'il ne le frappa qu'à la bouche, parce que ce bon prince, qui embrassait tous ses serviteurs lorsqu'ils venaient lui faire leur cour après quelque absence, se baissait alors pour embrasser *Montigni*.

IL soutint à son premier interrogatoire, *qu'il avait fait une bonne action, & que le roi n'étant pas encore absous par le pape, il pouvait le tuer en conscience* : par cela seul la séduction était prouvée.

IL avait étudié long-tems au collège des jésuites. Parmi les superstitions dangereuses de ces tems, il y en avait une capable d'égarer les esprits ; c'était

une *chambre de méditation*, dans laquelle on enfermait un jeune homme : les murs étaient peints de représentations de démons, de tourmens & de flammes, éclairés d'une lueur sombre : une imagination sensible & faible en était souvent frappée jusqu'à la démence : cette démence fut au point, dans la tête de ce malheureux, qu'il crut qu'il se rachèterait de l'enfer, en assassinant son souverain.

IL est indubitable que les juges auraient manqué à leur devoir, s'ils n'avaient pas fait examiner les papiers des jésuites, sur-tout après que *Jean Châtel* eut avoué qu'il avait souvent entendu dire chez quelques-uns de ces religieux, qu'il était permis de tuer le roi.

ON trouva dans les écrits du professeur *Guignard*, ces propres paroles de sa main : que *ni Henri III, ni Henri IV, ni la reine Élisabeth, ni le roi de Suède, ni l'électeur de Saxe n'étaient de véritables rois ; que Henri III était un Sardanapale, le Béarnois un renard, Élisabeth une louve, le roi de Suède un griffon, & l'électeur de Saxe un porc ;* cela s'appellait de l'éloquence. *Jacques Clément*, disait-il, *a fait un acte héroïque inspiré par le S.-Esprit.*

CH.
CLXXIV.

*Jean Châtel
& le jésuite
Guignard.*

CH.
CLXXIV.

Si on peut guerroyer le Béarnois, qu'on le guerroye ; si on ne peut le guerroyer, qu'on l'assassine.

GUIGNARD était bien imprudent de n'avoir pas brûlé cet écrit dans le moment qu'il apprit l'attentat de *Châtel*. On se saisit de sa personne & de celle de *Guéret*, professeur d'une science absurde qu'on nommait *philosophie*, & dont *Châtel* avait été long tems l'écolier. *Guignard* fut pendu & brûlé ; & *Guéret*, n'ayant rien avoué à la question, fut seulement condamné à être banni du royaume avec tous les frères nommés jésuites.

IL faut que le préjugé mette sur les yeux un bandeau bien épais, puisque le jésuite *Jouvency* dans son histoire de la compagnie de JÉSUS, compare *Guignard* & *Guéret* aux premiers chrétiens persécutés par *Néron*. Il loue sur-tout *Guignard* de n'avoir jamais voulu demander pardon au roi & à la justice, lorsqu'il fit amende honorable la torche au point, ayant au dos ses écrits. Il fait envisager *Guignard* comme un martyr qui demande pardon à DIEU, parce qu'après tout il pouvait être pécheur ; mais qui ne peut, malgré sa conscience, avouer qu'il a offensé le roi.

Le jésuite
Jouvency jus-
tifie le jésuite
Guignard.

Comment aurait-il donc pu l'offenser davantage qu'en écrivant qu'il fallait le tuer, à moins qu'il ne l'eût tué lui-même. *Jouvency* regarde l'arrêt du parlement comme un jugement très-inique : *Meminimus*, dit-il, & *ignoscimus* : Nous nous en souvenons, & nous le pardonnons. Il est vrai que l'arrêt était sévère ; mais assurément il ne peut paraître injuste, si on considère les écrits du jésuite *Guignard*, les emportemens du nommé *Hay*, autre jésuite, la confession de *Jean Châtel*, les écrits de *Tolet*, de *Bellarmin*, de *Mariana*, d'*Emmanuel Sa*, de *Suarès*, de *Salmeron*, de *Molina* ; les lettres des jésuites de Naples, & tant d'autres écrits, dans lesquels on trouve cette doctrine du parricide. Il est très-vrai qu'aucun jésuite n'avait conseillé *Châtel* ; mais aussi il est très-vrai que, tandis qu'il étudiait chez eux, il avait entendu cette doctrine qui alors était très-commune.

COMMENT peut-on trouver trop injuste dans de pareils tems le bannissement des jésuites, quand on ne se plaint pas de celui du père & de la mère de *Jean Châtel*, qui n'avaient d'autre crime que d'avoir mis au monde un malheureux dont on aliéna l'esprit ? Ces

Jésuites
chassés.

ICH.
CLXXIV.

parens infortunés furent condamnés au bannissement & à une amende ; on démolit leur maison , & on éleva à la place une pyramide où l'on grava le crime & l'arrêt : il y était dit ; *La cour a banni en outre cette société d'un genre nouveau & d'une superstition diabolique , qui a porté Jean Châtel à cet horrible parricide.* Ce qui est encore bien digne de remarque , c'est que l'arrêt du parlement fut mis à l'*Index* de Rome. Tout cela démontre que ces tems étaient ceux du fanatisme ; que , si les jésuites avaient comme les autres enseigné des maximes affreuses , ils paraîtraient plus dangereux que les autres , parce qu'ils élevaient la Jeunesse ; qu'ils furent punis pour des fautes passées , qui trois ans auparavant n'étaient pas regardées dans Paris comme des fautes ; & qu'enfin le malheur des tems rendit cet arrêt du parlement nécessaire.

Apologie de
Châtel.

IL l'était tellement , qu'on vit paraître alors une apologie pour *Jean Châtel* , dans laquelle il est dit que *son parricide est un acte vertueux , généreux , héroïque , comparable aux plus grands de l'histoire sacrée & profane , & qu'il faut être athée pour en douter.* Il n'y a , dit cette apologie , qu'un

point à redire, c'est que Châtel n'a pas mis à chef son entreprise, pour envoyer le méchant en son lieu comme Judas.

CH.
CLXXIV.

CETTE apologie fait voir clairement que, si *Guignard* ne voulut jamais demander pardon au roi, c'est qu'il ne le reconnaissait pas pour roi. *La constance de ce saint homme*, dit l'auteur, ne voulut jamais reconnaître celui que l'église ne reconnaissait pas ; & quoique les juges aient brûlé son corps & jetté ses cendres au vent, son sang ne laissera de bouillonner contre ces meurtriers devant le DIEU Sabaoth, qui saura le leur rendre.

TEL était l'esprit de la ligue, tel l'esprit monacal, tel l'abus exécration de la religion si mal entendue ; & tel a subsisté cet abus jusqu'à nos jours.

ON a vu encore de nos jours un jésuite nommé *La Croix*, théologien de Cologne, réimprimer & commenter je ne fais quel ouvrage d'un ancien jésuite nommé *Bussembaum* : ouvrage qui eût été aussi ignoré que son auteur & son commentateur, si on n'y avait pas déterminé par hasard la doctrine la plus monstrueuse de l'homicide & du parricide.

Livre du
jésuite *La*
Croix.

. IL est dit dans ce livre qu'un homme proscriit par un prince ne peut être

CH.
CLXXIV.

assassiné légitimement que dans le territoire du prince ; mais qu'un souverain pros crit par le pape , doit être assassiné par-tout , parce que le pape est souverain de l'univers ; & qu'un homme chargé de tuer un excommunié , quel qu'il soit , peut donner cette commission à un autre , & que c'est un acte de charité d'accepter cette commission.

Il est vrai que les parlemens ont condamné ce livre abominable ; il est vrai que les jésuites de France ont détesté publiquement ces propositions : mais enfin , ce livre nouvellement réimprimé avec des additions , prouve assez que ces maximes infernales ont été long-tems gravées dans plus d'une tête , que ces maximes même ont été regardées comme sacrées , comme des points de religion ; & que par conséquent les loix ne pouvaient s'élever avec trop de rigueur contre les docteurs du parricide.

Ravaillac
tue *Henri IV*,
14 Mai 1610,
à quatre heures
du soir.

HENRI IV fut enfin la victime de cette étrange théologie chrétienne. *Ravaillac* avait été quelque tems feuillant , & son esprit était encore échauffé de tout ce qu'il avait entendu dans sa jeunesse. Jamais dans aucun siècle la superstition n'a produit de pareils effets. Ce malheureux crut précisément , com-

me *Jean Châtel*, qu'il appaierait la justice divine en tuant *Henri IV*. Le peuple disait que ce roi allait faire la guerre au pape, parce qu'il allait secourir les protestans d'Allemagne. L'Allemagne était divisée par ces deux ligues, dont l'une était l'évangélique, composée de presque tous les princes protestans; l'autre était la catholique, à la tête de laquelle on avait mis le nom du pape. *Henri IV* protégeait la ligue protestante; voila l'unique cause de l'assassinat. Il faut en croire les dépositions constantes de *Ravaillac*. Il assura, sans jamais varier, qu'il n'avait aucun complice, qu'il avait été poussé à ce parricide par un instinct dont il ne put être le maître. Il signa son interrogatoire, dont quelques feuilles furent retrouvées en 1720, par un greffier du parlement : je les ai vues : cet abominable nom est peint parfaitement, & il y a au-dessous de la même main : *Que toujours dans mon cœur JÉSUS soit le vainqueur*; nouvelle preuve que ce monstre n'était qu'un furieux imbécile.

On sait qu'il avait été novice chez des moines nommés *feuillans*, dans un tems où ces feuillans étaient encore des ligueurs fanatiques. C'était un hom-

CH.
CLXXIV.

me perdu de crimes & de superstitions. Le conseiller *Matthieu*, historiographe de France, qui lui parla long-tems au petit hôtel de Retz près du Louvre, dit dans sa relation que ce misérable avait été tenté depuis trois ans de tuer *Henri IV*. Lorsqu'un conseiller du parlement lui demanda dans cet hôtel de Retz en présence de *Matthieu*, comment il avait pu mettre la main sur le roi très-chrétien : *C'est à sçavoir*, dit-il, *s'il est très-chrétien.*

LA fatalité de la destinée se fait sentir ici plus qu'en aucun autre événement. C'est un maître d'école d'Angoulême, qui, sans conspiration, sans complice, sans intérêt, tue *Henri IV* au milieu de son peuple, & change la face de l'Europe.

Procès de
Ravaillac.

ON voit par les actes de son procès imprimés en 1611, que cet homme n'avait en effet d'autres complices que les sermons des prédicateurs, & les discours des moines. Il était très-dévo, faisait l'oraison mentale & jaculatoire ; il avait même des visions célestes. Il avoue qu'après être sorti des feuilans, il avait eu souvent l'envie de se faire jésuite. Son aveu porte que son premier dessein était d'engager le roi à proscrire

proscrire la religion réformée, & que même, pendant les fêtes de Noël, voyant passer le roi en carrosse dans la même rue où il l'assassina depuis, il s'écria : *Sire, au nom de notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, & de la sacrée Vierge Marie, que je parle à vous : qu'il fut repoullé par les gardes; qu'alors il retourna dans Angoulême sa patrie où il avait quatre-vingts écoliers; qu'il s'y confessa & communia souvent. Il est prouvé que son crime ne fut conçu dans son esprit qu'au milieu des actes réitérés d'une dévotion fanatique. Sa réponse dans son second interrogatoire porte ces propres mots : Personne quelconque ne l'a conduit à ce faire, que le commun bruit des soldats qui disaient que, si le roi voulait faire la guerre contre le S.-Père, ils l'y assisteraient & mourraient pour cela; à laquelle raison s'est laissé aller à la tentation qui l'a porté de tuer le roi, parce que faisant la guerre contre le pape, c'est la faire contre DIEU, d'autant que le pape est DIEU, & DIEU est le pape. Ainsi tout concourt à faire voir que Henri IV n'a été en effet assassiné que par les préjugés qui depuis si long-tems ont aveuglé les hommes & désolé la terre. On osa imputer ce crime à la*

maison d'*Autriche*, à *Marie de Médicis* épouse du roi, à *Balzac d'Entragues* sa maitresse, au duc d'*Épernon*; conjectures odieuses, que *Mézerai* & d'autres ont recueuillies sans examen, qui se détruisent l'une par l'autre, & qui ne servent qu'à faire voir combien la malignité humaine est crédule.

IL est très-avéré qu'on parlait de sa mort prochaine dans les Pays-bas avant le coup de l'assassin. Il n'est pas étonnant que les partisans de la ligue catholique, en voyant l'armée formidable qu'il allait commander, eussent dit qu'il n'y avait que la mort de *Henri* qui pût les sauver. Eux, & les restes de la ligue souhaitaient quelque *Clément*, quelque *Gérard*, quelque *Châtel*. On passa aisément du desir à l'espérance; ces bruits se répandirent, ils allèrent aux oreilles de *Ravaillac* & le déterminèrent.

IL est encore certain qu'on avait prédit à *Henri* qu'il mourrait en carrosse. Cette idée venait de ce que ce prince, si intrépide ailleurs, était toujours inquiet de la crainte de verser, quand il était en voiture. Cette faiblesse fut regardée par les astrologues comme un pressentiment; & l'aventure la moins

vraisemblable justifia ce qu'ils avaient dit au hazard.

RAVAILLAC ne fut que l'instrument aveugle de l'esprit du tems, qui n'était pas moins aveugle. Ce *Barrière*, ce *Châtel*, ce chartreux nommé *Ouin*, ce vicaire de *S.-Nicolas-des-Champs* pendu en 1595, enfin jusqu'à un malheureux qui était où qui contrefaisait l'insensé, d'autres dont le nom m'échappe, méditèrent le même assassinat; presque tous jeunes gens, & tous de la lie du peuple; tant la religion devient fureur dans la populace, & dans la Jeunesse. De tous les assassins de cette espèce que ce siècle affreux produisit, il n'y eut que *Poltrou de Méré* qui fût gentilhomme. J'en excepte ceux qui avaient tué le duc de *Guise* par ordre de *Henri III.* Ceux-là n'étaient pas fanatiques.

IL n'est que trop vrai que *Henri IV* ne fut ni connu, ni aimé pendant sa vie. Le même esprit qui prépara tant d'assassinats souleva toujours contre lui la faction catholique; & son changement nécessaire de religion lui aliéna les réformés. Sa femme, qui ne l'aimait pas, l'accabla de chagrins domestiques. Sa maîtresse même, la marquise d'*Entragues*, conspira, dit-on, contre lui: la plus

CH.
CLXXIV.

Le tombeau de *Henri IV* embrassé & arrosé de larmes, au service de la reine de France en 1768.

 CH.
CLXXIV.

cruelle satire qui attaqua ses mœurs & sa probité, fut l'ouvrage d'une princesse de *Conti* sa proche parente. Enfin il ne commença à devenir cher à la nation que quand il eut été assassiné. La régence inconsidérée, tumultueuse & infortunée de sa veuve, augmenta les regrets de la perte de son mari. Les mémoires du duc de *Sulli* développèrent toutes ses vertus, & firent pardonner ses faiblesses. Plus l'histoire fut approfondie, plus il fut aimé. Le siècle de *Louis XIV* a été beaucoup plus grand sans doute que le sien ; mais *Henri IV* est jugé beaucoup plus grand que *Louis XIV*. Enfin chaque jour ajoutant à sa gloire, l'amour des Français pour lui est devenu une passion. On en a vu depuis peu un témoignage singulier à *S.-Denis*. Un évêque du Puy, en Vélai, prononçait l'oraison funèbre de la reine, épouse de *Louis XV*. L'orateur n'attachant pas assez les esprits, quoiqu'il fît l'éloge d'une reine chérie, une cinquantaine d'auditeurs se détacha de l'assemblée pour aller voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux autour du cercueil, ils répandirent des larmes ; on entendit des exclamations : jamais il n'y eut de plus véritable apo théose.

A D D I T I O N

Au chapitre de HENRI IV.

Voici plusieurs lettres écrites de la main de *Henri IV* à *Corisande d'Andouin*, veuve de *Philibert*, comte de Grammont. Elles sont toutes sans date ; mais on verra aisément par les notes dans quel tems elles furent écrites. Il y en a de très-intéressantes, & le nom de *Henri IV* les rend précieuses.

PREMIERE LETTRE.

IL ne se sauve point de laquais, ou pour le moins fort peu qui ne soient dévalisés, ou les lettres ouvertes. Il est arrivé sept ou huit gentilshommes de ceux qui étoient à l'armée étrangère, qui assurent, comme est vrai, (car l'un est Mr. de Monlouet, frère de Rambouillet, qui étoit un des députés pour traiter,) qu'il n'y a pas dix gentilshommes qui aient promis de ne porter les armes. M. de Bouillon n'a point promis : bref, il ne s'est rien perdu qui ne se dé-

CH.
CLXXIV.

couvre pour de l'argent. Mr. de Mayenne a fait un acte de quoi il ne sera guères loué ; il a tué Sacremore (lui demandant récompense de ses services) à coups de poignard : l'on me mande que ne le voulant contenter, il craignit qu'étant mal content, il ne découvrit ses secrets, qu'il savoit tout, même l'entreprise contre la personne du roi, de quoi il étoit chef de l'exécution (a). Dieu les veut vaincre par eux-mêmes, car c'étoit le plus utile serviteur qu'ils eussent : il fut enterré qu'il n'étoit pas encore mort. Sur ce mot vient d'arriver Morlas, & un laquais de mon cousin, qui ont été dévalisés des lettres, & des habillemens. Mr. de Turenne sera ici demain : il a pris autour de Fizeac dix-huit forts en trois jours ; je ferai peut-être quelque chose de meilleur bientôt, s'il plaît à DIEU. Le bruit de ma mort allant à Hay, à Maux, a couru à Paris, & quelques prêcheurs en leurs sermons la mettoient pour un des bonheurs que DIEU leur

(a) Rien n'est si curieux que cette anecdote. Ce Sacremore étoit Birague de son nom. Cette aventure prouve que le duc de Mayenne étoit bien plus méchant & plus cruel que tous les historiens ne le dépeignent ; ce qui n'est pas extraordinaire dans un chef de parti. La lettre est de 1587.

avoit envoyé. Adieu, mon ame ; je vous baise un million de fois les mains. Ce 14 Janvier.

CH.
CLXXIV.

LETTRE II. (a)

POUR achever de me peindre, il m'est arrivé un des plus extrêmes malheurs que je pouvois craindre, qui est la mort subite de Mr. le prince ; je le plains comme ce qu'il me devoit être, non comme ce qu'il m'étoit : je suis à cette heure la seule butte où visent tous les perfides de la messe. Ils l'ont empoisonné les traitres ; si est-ce que Dieu demeurera le maître, & moi par sa grace l'exécuteur ; ce pauvre prince, non de cœur, jeudi ayant couru la bague, soupa se portant bien ; à minuit lui prit un vomissement qui lui dura jusqu'au matin ; tout le vendredi il demeura au lit, le soir il soupa, & ayant bien dormi, il se leva le samedi matin, dîna debout, & puis joua aux échecs ; il se leva de sa chaise, se mit à se promener par sa chambre, devisant avec l'un & l'autre : tout d'un coup il dit, baillez-moi ma chaise, je sens une

Voyez la lettre suivante.

(a) Mars 1588.

CH.
CLXXIV.

grande foiblesse ; il ne fut pas assis qu'il perdit la parole , & soudain après il rendit l'ame assis. Les marques du poison sortirent soudain ; il n'est pas croyable l'étonnement que cela a porté en ce pays là. Je pars dès l'aube du jour pour y aller pourvoir en diligence. Je me vois bien en chemin d'avoir bien de la peine ; priez Dieu hardiment pour moi ; si j'en échappe , il faudra bien que ce soit lui qui me gardoit , dont je suis peut-être plus près que je ne pense ; je vous demeurerai fidèle esclave. Bon soir, mon ame ; je vous baise un million de fois les mains.

LETTRE III. (a)

IL m'arriva hier, l'un à midi, l'autre à soir, deux couriers de S.-Jean ; le premier nous dit , comme Belcastel , page de madame la princesse, & son valet de chambre, s'en étoient fuis soudain , après avoir cru mort leur maître, avoient trouvé deux chevaux valant deux cent écus, à une hôtellerie du fauxbourg que

(a) Celle-ci est du mois de Mars 1588.

*l'on y tenoit il y avoit quinze jours ; & avoient chacun une mallette pleine d'argent : enquis l'hôte , dit que c'étoit un nommé Brillant (a) qui lui avoit baillé les chevaux , & lui alloit dire tous les jours qu'ils fussent bien traités , que s'il baille aux autres chevaux quatre mesures d'avoine , qu'il leur en baille huit , qu'il paieroit aussi le double. Ce (b) Brillant est un homme que Madame la princesse a mis dans la maison , & lui faisoit tout gouverner. Il fut soudain pris , confesse avoir baillé mille écus au page , & lui avoir achepter ses chevaux par le commandement de sa maitresse pour aller en Italie. Le second confirme , & dit de plus , qu'on avoit fait écrire par ce Brillant au valet de chambre , qu'on savoit être à Poitiers , par où il lui man-
doit être à deux cent pas de la porte ,*

(a) *Brillant* , contrôleur de la maison du prince de Condé , est mal à propos nommé *Brillaud* par les historiens.

(b) Il fut écartelé à St-Jean d'Angéli sans appel par sentence du prévôt ; & , par cette même sentence , la princesse de Condé fut condamnée à garder la prison jusqu'après son accouchement. Elle accoucha au mois d'Août , de *Henri de Condé* , premier prince du sang. Elle appela à la cour des pairs ; mais elle resta prisonnière sous la garde de *Sainte-Même* dans Angéli , jusqu'en l'année 1596. *Henri IV* fit supprimer alors les procédures.

CH.
CLXXIV.

qu'il vouloit parler à lui. L'autre sortit soudain, l'embuscade qui étoit là le prit, & fut mené à S.-Jean. Il n'avoit été encore ouï, mais disoit-il à ceux qui le menotent, ah ! que madame est méchante ! que l'on prenne son tailleur, je dirai tout sans gêner, ce qui fut fait.

VOILA ce qu'on a fait jusqu'à cette heure ; je ne me trompe guères en mes jugemens ; c'est une dangereuse bête qu'une mauvaise femme. Tous ces empoisonneurs sont tous papistes ; voilà les instructions de la dame. J'ai découvert un tueur pour moi (a), DIEU m'en gardera, & je vous en manderai bientôt davantage. Les gouverneurs & les capitaines de Taillebourg ont envoyé deux soldats, & écrit qu'ils n'ouvreroient leur place qu'à moi, de quoi je suis fort aise. Les ennemis les pressent, & ils sont si empressés à la vérification de ce fait, qu'ils ne leur donnent nul empêchement ; ils ne laissent sortir homme vivant de S.-Jean que ceux qu'ils m'envoyent. Mr. de la Trimouille y est lui vingtième seu-

(a) C'est à Nérac qu'on découvrit un assassin, Lorrain de nation, envoyé par les prêtres de la ligue. On attenta plus de cinquante fois sur la vie de ce grand & bon prince. *Tantum religio potuit suadere malorum !*

lement. L'on m'écrit que si je tardois beaucoup, il y pourroit avoir beaucoup de mal, & grand; cela me fait hâter, de façon que je prendrai vingt maîtres & moi, & irai jour & nuit pour être de retour à Ste.-Foi à l'assemblée. Mon ame, je me porte assez bien de corps, mais fort affligé de l'esprit; aimez-moi, & me le faites paroître, ce me sera une grande consolation; pour moi je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée: sur cette vérité, je vous baise un million de fois les mains.

Daymet, ce 13 Mars.

LETTRE IV.

J'ARRIVAI hier au soir au lieu de Pons, où il m'arriva des nouvelles de S.-Jean, par où les soupçons croisent du côté que les avis peu juger. Je verrai tout demain; j'appréhende fort la vue des fidèles serviteurs de la maison, car c'est à la vérité le plus extrême deuil qui se soit jamais vu. Les prédicateurs romains prêchent tout haut dans les villes d'ici à l'entour, qu'il n'y en a plus qu'une à voir, canonisent ce bel acte & celui qui l'a fait, admonestent tout bon catholi-

Svj

CH.
CLXXIV.

que de prendre exemple à une si chrétienne entreprise, & vous êtes de cette religion ! Certes, mon cœur, c'est un beau sujet, & notre misère pour faire paroître votre piété & votre vertu ; n'attendez pas à une autre fois à jeter ce froc aux orties ; mais je vous dis vrai. Les querelles de Mr. d'Épernon avec le maréchal d'Aumont & Crillon, troublent fort la cour, d'où je saurai tous les jours des nouvelles, & vous les manderai. L'homme de qui vous a parlé Briquelière m'a fait de méchans tours que j'ai su & avéré depuis deux jours. Je finis là, allant monter à cheval ; je te baise, ma chère maitresse, un million de fois les mains. Ce 17 Mars.

LETTRE V.

DIEU sait quel regret ce m'est de partir d'ici sans vous aller baiser les mains ; certes, mon cœur, j'en suis au grabat. Vous trouverez étrange (& direz que je me suis point trompé) ce que Liceran vous dira. Le diable est déchaîné, je suis à plaindre, & est merveille si je ne succombe sous le faix. Si je n'é-

tois huguenot , je me ferois Turc. Ah ! les violentes épreuves par où l'on sonde ma cervelle , je ne puis faillir d'être bientôt fol ou habile-homme ; cette année sera ma pierre de touche ; c'est un mal bien douloureux que le domestique. Toutes les gehennes que peuvent recevoir un esprit sont sans cesse exercées sur le mien , je dis tout ensemble. Plaignez moi , mon ame , & ne portez point votre espèce de tourmens , c'est celui que j'appréhende le plus. Je pars vendredi , & vais à Clérac : je retiendrai votre précepte de me taire. Croyez que rien qu'un manquement d'amitié ne me peut faire changer de résolution que j'ai d'être éternellement à vous , non toujours esclave , mais bien forçaire. Mon tout , aimez-moi ; votre bonne grace est l'appui de mon esprit au choc de mon affliction , ne me refusez ce soutien. Bon soir , mon ame ; je te baise les pieds un million de fois.

De Nérac , ce 8 Mars , à minuit.

LETTRE VI.

NE vous manderé jamais que prises de villes & forts ? En huit jours se sont

CH.
CLXXIV.

rendus à moi , saint Méxant & Maillesaye , & esperez devant la fin de ce mois que vous oyerez parler de moi (a). Le roi triomphe , il a fait garoter en prison le cardinal de Guise , puis montre sur la place vingt-quatre heures le président de Neuilli , & le prevôt des marchands pendus , & le secrétaire de Mr. de Guise & trois autres. La reine sa mère lui dit, Mon fils , octroyez-moi une requête que je vous veux faire ; selon ce que sera , madame ; c'est que me donniez Mr. de Némours , & le prince de Guise ; ils sont jeunes , ils vous feront un jour service. Je le veux bien , dit-il , madame , je vous donne les corps & en retiendrai les lettres. Il a envoyé à Lyon pour attraper

(a) Cette lettre doit être écrite trois ou quatre jours après l'assassinat du duc de *Guise* ; mais on le trompa sur l'exécution prétendue du président *Neuilli* & de la *Chapelle-Marteau*. *Henri III* les tint en prison ; ils méritaient d'être pendus , mais ils ne le furent pas. Il ne faut pas toujours croire ce que les rois écrivent ; ils ont souvent de mauvaises nouvelles. Cette erreur fut probablement corrigée dans les lettres qui suivirent , & que nous n'avons point. Ce *Neuilli* & ce *Marteau* étaient des ligueurs outrés , qui avaient massacré beaucoup de réformés & de catholiques attachés au roi dans la journée de *S.-Barthelemi*. *Rose* , évêque de Senlis , ce ligueur furieux , séduisit la fille du président *Neuilli* , & lui fit un enfant. Jamais on ne vit plus de cruautés & de débauches.

le duc de Mayenne, l'on ne fait ce qu'il en est réusfi ; l'on se bat à Orléans , & encore plus près d'ici à Poitiers , d'où je ne serai demain qu'à sept lieues. Si le roi le vouloit , je les mettrois d'accord ; je vous plains s'il fait tel tems où vous êtes qu'ici , car il y a dix jours qu'il ne dégèle point. Je n'attends que l'heure d'oûir dire que l'on aura envoyé étrangler la roine de Navarre (a) : cela avec la mort de sa mère me feroit bien chanter les cantiques de Siméon. C'est une lettre trop longue pour homme de guerre. Bon soir , mon ame , je te baise un million de fois ; aimez-moi comme vous en avez sujet : c'est le premier de l'an : le pauvre Caramburu est borgne , & Fleurimort s'en va mourir.

L E T T R E V I I .

MON ame , je vous écris de Blois, (b) où il y a cinq mois que l'on me condam-

(a) C'est de sa femme dont il parle ; elle était liée avec les *Guises* , & la reine *Catherine* sa mère était alors malade à la mort.

(b) C'est sûrement sur la fin d'Avril 1589. Il était alors à Blois avec *Henri III.*

noit hérétique, & indigne de succéder à la couronne, & j'en suis à cette heure le principal pilier. Voyez les œuvres de DIEU envers ceux qui se sont fiés en lui; car il y avoit rien qui eût tant d'apparence de force qu'un arrêt des États: cependant j'en appellois devant celui qui peut tout; (ainsi font bien d'autres:) qui a revu le procès, & cassé les arrêts des hommes, m'a remis en mon droit, & crois que ce sera aux dépends de mes ennemis; tant mieux pour vous; ceux qui se fient en DIEU, il les conserve; & ne sont jamais confus; voilà à quoi vous devriez songer. Je me porte très-bien, DIEU merci, vous jurant avec vérité que je n'aime, ni honore rien au monde comme vous; il n'y a rien qui n'y paroisse, & vous garderai fidélité jusqu'au tombeau. Je m'en vais à Boisjeancy, où je crois que vous oyerez bientôt parler de moi, je n'en doute point: d'une autre façon, je fais état de faire venir ma sœur bientôt, résolvez-vous de venir avec elle. Le roi m'a parlé de la dame d'Auvergne; je crois que je lui ferai faire un mauvais saut. Bon jour, mon cœur; je te baise un million de fois: ce 18 Mai; celui qui est lié avec vous d'un lien indissoluble.

L E T T R E V I I I.

CH.
CLXXIV.

VOUS entendrez de ce porteur l'heureux succès que Dieu nous a donné au plus furieux combat (a) qui se soit donné de cette guerre : il vous dira aussi comme Mrs. de Longueville , de la Noue & autres ont triomphé près de Paris. Si le roi use de diligence comme j'espère , nous verrons bientôt le clocher notre dame de Paris. Je vous écrivis il n'y a que deux jours par Petit-Jean. DIEU veuille que cette semaine nous fassions encore quelque chose d'aussi signalé que l'autre. Mon cœur , aimez-moi toujours comme vôtre , car je vous aime comme mienne : sur cette vérité je vous baise les mains. Adieu , mon ame.

C'est le 20 Mai ; de Boisjeancy.

L E T T R E I X.

RENVOYEZ-MOI Briquelière , & il s'en retournera avec tout ce qu'il vous

(a) Ce combat est celui du 18 Mai 1589 , où le comte de Châtillon défit les ligueurs dans une mêlée très-acharnée.

CH.
CLXXIV.

faut, hormis moi. Je suis très fâché, affligé de la perte de mon petit, qui mourut hier; à votre avis ce que serait d'un légitime (a) ! Il commençait à parler. Je ne sais si c'est par acquit que vous m'avez écrit pour Doïfil, c'est pourquoi je fais la réponse que vous verrez sur votre lettre, par celui que je désire qu'il vienne, mandez-m'en votre volonté. Les ennemis sont devant Montégu, où ils seront bien mouillés; car il n'y a couvert à demi-lieue autour. L'assemblée sera achevée dans douze jours. Il m'arriva hier force nouvelles de Blois; je vous envoie un extrait des plus véritables: tout à cet heure me vient d'arriver un homme de Montégu; ils ont fait une très-belle sortie, & tué force ennemis; je mande toutes mes troupes, & espère, si ladite place peut tenir quinze jours, y faire quelques bons coups. Ce que je vous ai mandé ne vouloir mal à personne, est requis pour votre contentement & le mien; je parle à cette heure à vous-même étant mienne. Mon ame, j'ai un ennui étrange de vous voir. Il y a ici un homme qui porte des lettres à ma sœur, du roi d'Écosse; il presse plus que jamais du mariage; il

(a) C'était un fils qu'il avait eu de Corisande.

s'offre à me venir servir avec six mille hommes à ses dépens (a) , & venir lui-même offrir son service ; il s'en va infailiblement roi d'Angleterre ; préparez ma sœur de loin à lui vouloir du bien , lui remontrant l'état auquel nous sommes , la grandeur de ce prince avec sa vertu ; je ne lui en écris point , ne lui en parlez que comme discourant , qu'il est tems de la marier , & qu'il n'y a parti que celui-là : car de nos parens , c'est pitié. Adieu , mon cœur ; je te baise cent millions de fois : ce dr. Décembre.

(a) Voilà une anecdote bien singulière , & que tous les historiens ont ignorée : cela veut dire qu'il serait un jour roi d'Angleterre , parce que la reine *Elizabeth* n'avait point d'enfans. C'était ce même roi que *Henri IV* appela toujours depuis *maître Jacques*. Cette lettre doit être de 1588.

Fin du Tome sixième.

T A B L E

Des Chapitres contenus dans ce
volume.

| | | |
|--------------|---|--------|
| CHAP. CXLV. | <i>De Colombo , & de l'Amérique.</i> | page 1 |
| CH. CXLVI. | <i>Vaines disputes. Comment l'Améri- que a été peuplée. Differences spécifi- ques entre l'Améri- que & l'ancien mon- de. Religion. An- thropophages. Rai- sons pourquoi le nouveau monde est moins peuplé que l'ancien.</i> | 21 |
| CH. CXLVII. | <i>De Fernand Cortez.</i> | 34 |
| CH. CXLVIII. | <i>De la découverte du Pérou.</i> | 47 |
| CH. CXLIX. | <i>Du premier voyage autour du monde.</i> | 61 |

TABLE DES CHAPITRES.

| | | |
|-------------|---|-----|
| CH. CL. | <i>Du Brésil.</i> | 67 |
| CH. CLI. | <i>Des possessions des Français en Amérique.</i> | 72 |
| CH. CLII. | <i>Des isles Françaises, & des flibustiers.</i> | 84 |
| CH. CLIII. | <i>Des possessions des Anglais & des Hollandais en Amérique.</i> | 95 |
| CH. CLIV. | <i>Du Paraguai. De la domination des jésuites dans cette partie de l'Amérique, de leurs querelles avec les Espagnols & les Portugais.</i> | 107 |
| CH. CLV. | <i>État de l'Asie au tems des découvertes des Portugais.</i> | 120 |
| CH. CLVI. | <i>Des Tartares.</i> | 131 |
| CH. CLVII. | <i>Du Mogol.</i> | 134 |
| CH. CLVIII. | <i>De la Perse, & de sa</i> | |

T A B L E

| | |
|-------------|---|
| | <i>révolution au seizième siècle. De ses usages , de ses mœurs , &c. 144</i> |
| CH. CLIX. | <i>De l'Empire Ottoman au seizième siècle. Ses usages , son gouvernement , ses revenus. 153</i> |
| CH. CLX. | <i>De la bataille de Lé-pante. 168</i> |
| CH. CLXI. | <i>Des côtes d'Afrique. 175</i> |
| CH. CLXII. | <i>Du royaume de Fez & de Maroc. 180</i> |
| CH. CLXIII. | <i>De PHILIPPE II , roi d'Espagne. 185</i> |
| CH. CLXIV. | <i>Fondation de la ré-publique. des Pro-vinces-Unies. 200</i> |
| CH. CLXV. | <i>Suite du règne de PHILIPPE II. Malheur de Don SÉBASTIEN , roi de Portugal. 222</i> |

DES CHAPITRES.

- CH. CLXVI. *De l'invasion de
l'Angleterre , pro-
jettée par PHILIP-
PE II. De la flotte
invincible. Du pou-
voir de Philippe II
en France. Examen
de la mort de Don
Carlos , &c. 232*
- CH. CLXVII. *Des Anglais , sous
ÉDOUARD VI ,
MARIE , & ÉLI-
ZABETH. 247*
- CH. CLXVIII. *De la reine ÉLIZA-
BETH. 254*
- CH. CLXIX. *De la reine MARIE
STUART. 264*
- CH. CLXX. *De la France vers la
fin du seizième siè-
cle , sous FRAN-
ÇOIS II. 274*
- CH. CLXXI. *De la France. Mino-
rité de CHARLES
IX. 282*
- CH. CLXXII. *Sommaire des parti-*

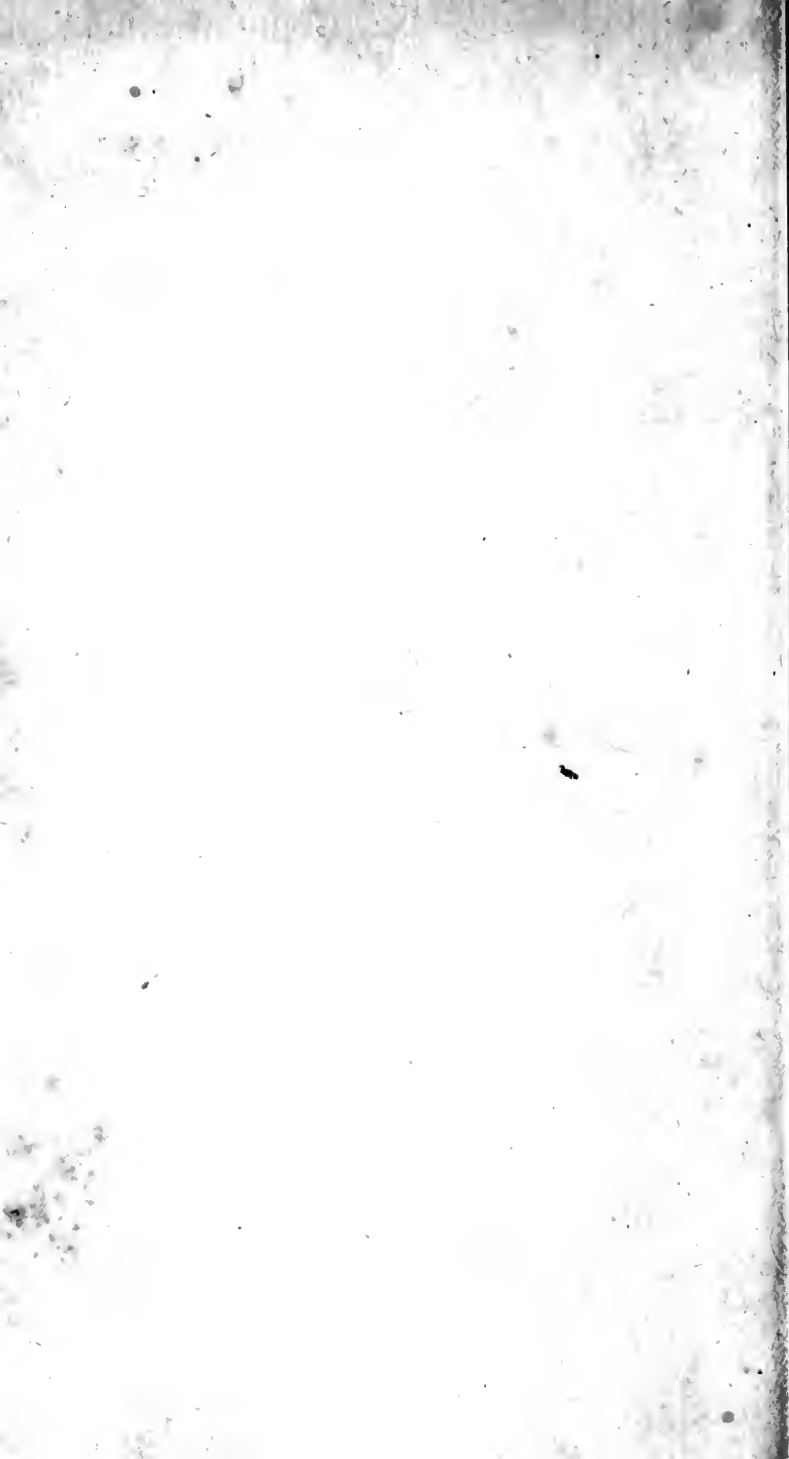
TABLE DES CHAPITRES.

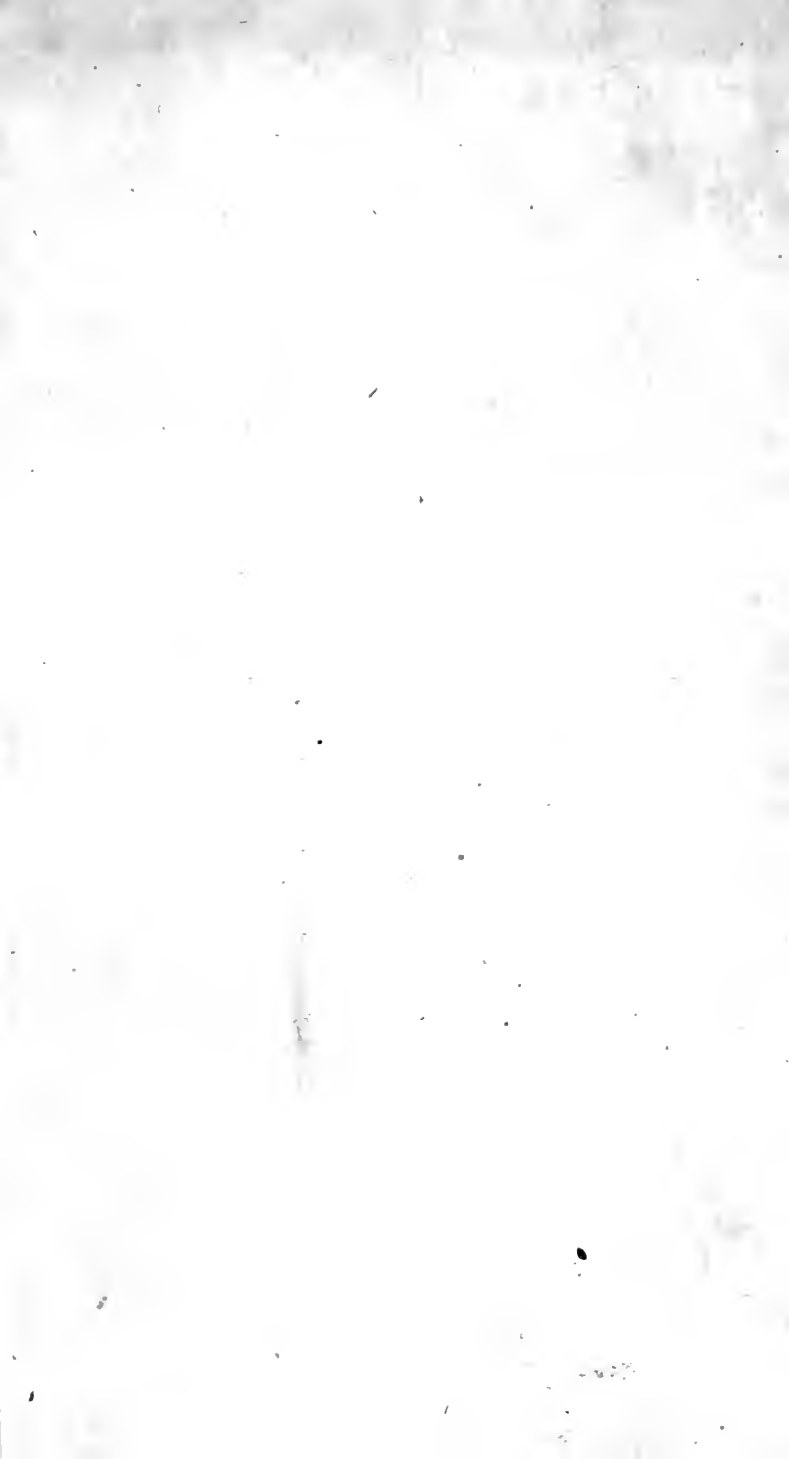
| | | |
|--------------|--|-----|
| | <i>cularités principales du concile de Trente.</i> | 304 |
| CH. CLXXIII. | <i>De la France sous HENRI III. Sa transplantation en Pologne. Sa fuite. Son retour en France. Mœurs du tems. Ligue. Assassins. Meurtre du roi. Anecdotes curieuses.</i> | 334 |
| CH. CLXXIV. | <i>De HENRI IV.</i> | 362 |

Fin de la Table du Tome VI.









**La Bibliothèque
Université d'Ottawa**

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

**The Library
University of Ottawa**

Date due

For failure to return a book on fore the last date stamped below will be a fine of five cents, and an charge of one cent for each addition

| | | | |
|--|--|--|--|
| | | | |
|--|--|--|--|

D
18
.V
177



s
rit

